



Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Rennes en 2016

Guillaume Pavic

Tendances récentes et nouvelles drogues



**RAPPORT Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues
2016
RENNES - BRETAGNE**

Guillaume PAVIC



Sommaire

Table des matières

Sommaire	2
Introduction au rapport de site	3
Les contributions	7
Observations et résultats du site en 2016	9
Approche transversale : espaces, usages et populations observées.....	9
Principales observations pour l'espace urbain	9
Principales observations pour l'espace festif	14
Principales tendances au sujet du trafic de produits stupéfiants	20
Les principales tendances concernant les modes de consommation	26
L'approche par produit.....	27
Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2016.....	27
L'usage d'opiacés.....	28
L'usage d'héroïne.....	28
La Buprénorphine Haut Dosage (BHD).....	32
L'usage de Méthadone®	33
L'usage de sulfate de morphine (Skénan LP®)	36
L'usage d'opium et rachacha	38
L'usage de médicament contant de la codéine ou des opioïdes.....	39
L'usage de stimulants.....	44
L'usage de cocaïne	44
L'usage de cocaïne basée	49
L'usage de MDMA / ecstasy.....	51
L'usage d'amphétamines-speed	56
L'usage de khat	58
L'usage de kratom.....	59
L'usage d'hallucinogènes naturels	59
L'usage de cannabis	59
L'usage de champignons hallucinogènes	63
L'usage de plantes hallucinogènes	65
L'usage de DMT	65
L'usage de Salvia Divinorum, de Datura, de LSA, de Mescaline, d'Iboga.....	66
L'usage d'hallucinogènes synthétiques.....	66
L'usage de LSD.....	66
L'usage de Kétamine.....	68
L'usage de GHB/GBL.....	71
L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS)	72
L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage	75
L'usage de benzodiazépines.....	75
L'usage de Diazépam (Valium® Roche)	75
L'usage de Flunitrazépam (Rohypnol®) et de Clonazépam (Rivotril®).....	76
L'usage de Zolpidem (Stilnox®), d'Oxazépam (Séresta®), d'Alprazolam (Xanax®), Bromazépam (Lexomil®)	76
L'usage d'autres médicaments	78
L'usage de poppers, colle et autres solvants	79

Introduction au rapport de site

Depuis sa mise en place en 1999, le dispositif TREND¹ s'appuie notamment sur un réseau de sites situés en France métropolitaine. Les 8 sites appartenant au réseau sont les suivants : Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Metz, Paris, **Rennes** et Toulouse. L'ensemble de ces sites constitue un des éléments du système d'information sur les phénomènes émergents liés à l'usage de drogues du dispositif TREND.

La présente introduction vise à fournir au lecteur les éléments nécessaires à une bonne compréhension de ce rapport. La première partie traitera des objectifs du dispositif TREND dans son ensemble et des moyens qu'il utilise ou qu'il s'est forgé pour les réaliser ; la seconde s'attardera plus spécifiquement sur le réseau des sites en décrivant son fonctionnement et les outils dont il dispose pour l'élaboration des synthèses présentées dans la présente édition.

Le dispositif national TREND

Objectifs

L'objectif du dispositif TREND est de fournir, en complément des dispositifs existants, des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux usages de drogues. Ces éléments doivent permettre aux différents acteurs investis dans le champ de la toxicomanie, qu'ils soient médecins, travailleurs sociaux, usagers, responsables publics, de disposer d'informations précoces sur les phénomènes relevant de l'usage de drogues afin d'élaborer des réponses rapides et permettre ainsi une meilleure protection des usagers et de la population en général. Le dispositif TREND est fondé essentiellement sur la détection des phénomènes émergents, lesquels recouvrent soit des phénomènes inédits soit des phénomènes existants mais qui n'avaient pas été détectés par les systèmes d'observation en place.

Dans ce cadre, le dispositif TREND tente d'observer les évolutions à partir de six thématiques principales :

- les populations émergentes d'usagers de produits
- les modalités d'usage de produits
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits
- les produits émergents
- les modalités d'acquisition de proximité
- les perceptions et représentations des produits

Pour ce faire deux espaces principaux d'investigation ont été délimités : l'espace urbain et l'espace festif.

L'espace urbain recouvre pour l'essentiel les usages et les modalités d'usage observables dans les structures d'accueil « d'accès facilité » (boutiques et programmes d'échange de seringues), les centres de soins et les lieux « ouverts » tel le monde de la rue et les squats.

¹ TREND : Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues

L'espace festif désigne les lieux où se déroulent des événements festifs relevant de la culture techno, quel que soit le type d'événement, qu'il ait lieu dans le cadre d'un club, d'un teknival, d'une free partie ou d'une soirée privée. Le choix d'investiguer en priorité ces deux espaces s'est fait de manière pragmatique en se fondant sur l'existence d'une tradition d'observation de l'usage de drogues s'appuyant sur des réseaux de personnes compétentes et expérimentées. Toutefois, cela ne signifie nullement que ces deux espaces épuisent à eux seuls la réalité de l'usage de drogues en France.

Le réseau des sites

Le réseau des sites TREND installé depuis l'année 2001 est placé actuellement sous la responsabilité de sept coordinations locales chargées d'assurer la réalisation de la collecte des informations nécessaires à l'identification des phénomènes émergents liés à l'usage de drogues. Celles-ci ont été mises en place après deux années de fonctionnement du dispositif afin de disposer d'un interlocuteur pour chaque site permettant d'épouser au plus près les réalités du terrain. L'objectif de ces coordinations est de garantir, en partenariat avec la coordination nationale assurée par l'équipe TREND de l'OFDT, la constitution et la pérennité d'un réseau local de collecte et d'analyse des informations et de rédiger un rapport annuel local rendant compte des évolutions constatées sur leur site.

Les outils de collecte d'information

Les observations ethnographiques

Les observations ethnographiques sont réalisées dans l'espace urbain et l'espace festif techno par des enquêteurs familiers du terrain, maîtrisant les méthodes de l'observation et de la retranscription d'observation. Elles portent sur la consommation de produits psychoactifs et des phénomènes qui lui sont associés (préparation, vente...). Ces enquêteurs sont recrutés par le coordinateur local. Ils doivent remettre régulièrement au cours de l'année un compte-rendu de leurs observations au coordinateur.

Les enquêtes qualitatives

Les enquêtes qualitatives reposent sur des grilles d'entretien directif adaptées à la réalité de chaque espace portant sur chacune des substances intéressant le dispositif TREND. Les substances investiguées pour les deux espaces sont les suivantes : l'héroïne ; la buprénorphine haut dosage (subutex®) ; sulfate de morphine (skénan®, moscontin®) ; la méthadone ; le néo-codion® ; la cocaïne ; la cocaïne basée (crack/free base) ; le cannabis ; le trihexiphenidyle (artane®) ; le clonazépam (Rivotril®), d'autres benzodiazépines et médicaments ; les solvants ; l'ecstasy et la MDMA ; les amphétamines ; la kétamine ; le LSD ; l'opium/rachacha ; les champignons hallucinogènes, d'autres plantes hallucinogènes (datura, salvia divinorum...), les nouveaux produits de synthèse, et autres substances le cas échéant.

Pour chaque produit, les thèmes abordés sont relatifs à la disponibilité, à l'accessibilité, au prix, à la préparation, au mode d'administration, aux problèmes de santé, aux caractéristiques des consommateurs, à la perception du produit, au trafic.

Pour l'espace urbain et pour l'espace festif, les grilles sont remplies par les responsables d'observation de chaque espace. Selon le contexte les entretiens peuvent se dérouler seul ou en groupe.

Les groupes focaux

La méthode de travail recourant à la constitution de « groupes focaux » s’inspire de la pratique de l’Organisation mondiale de la santé lors de diagnostics rapides de situation. Il s’agit de réunir des personnes ayant une thématique commune mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d’observer des convergences (ou des divergences) d’opinion sur l’absence, l’existence, le développement de tel ou tel phénomène. On peut ainsi produire de manière rapide et relativement légère des connaissances sur des évolutions récentes.

Les coordinateurs ont en charge jusqu’à trois groupes focaux :

- **Les groupes focaux sanitaires** qui rassemblent des professionnels investis dans la prise en charge sanitaire non exclusive d’usagers de drogues (psychiatre, urgentiste, infirmière, généraliste, infectiologue...). Ces groupes fournissent essentiellement des informations sur les phénomènes de comorbidité associés à l’usage de drogues, sur le profil des usagers, les usages, les représentations...
- **Les groupes focaux application de la loi** qui réunissent des professionnels des services application de la loi qui sont amenés à rencontrer fréquemment des usagers de drogues (police, gendarmerie, douanes, justice...). Ces groupes fournissent principalement des données sur les évolutions récentes du petit trafic...
- **Les groupes focaux composés d’usagers ou d’ex-usagers impliqués dans des groupes d’auto support.** Ces groupes apportent des informations sur les produits et leurs modalités d’usage.

Les participants aux groupes focaux sanitaire et répressif sont réunis pour une séance de travail de quelques heures. Le coordonnateur est chargé d’animer la séance tout en guidant la discussion vers les thèmes privilégiés du groupe focal. Une prise de notes détaillée est extrêmement précieuse pour la réalisation d’un compte-rendu circonstancié et d’une analyse du contenu de la discussion du groupe.

Autre outil de collecte : SINTES

La plupart des coordinations TREND est partie prenante du système SINTES². La base de données SINTES vise à identifier, par le biais d’analyses toxicologiques de produits psychoactifs, les nouvelles tendances (suivi épidémiologique) et les nouveaux produits (identification de molécules ou d’associations de molécules inconnues jusqu’alors). Les collectes réalisées au niveau local permettent de disposer d’informations sur la composition des drogues qui circulent dans une région donnée.

Le rapport qui va suivre est donc le produit de la confrontation et de la mise en perspective des données obtenues, au niveau local, grâce aux outils de collecte qui viennent d’être présentés. Cette méthode de travail, fondée sur le croisement des données, permet d’éviter la simple juxtaposition d’informations. Chaque rapport de site est le fruit d’un processus de confrontation des données disponibles aboutissant à une synthèse des faits qui paraissent les plus pertinents et les plus confirmés. Le système d’information français sur les drogues se trouve ainsi enrichi de

² SINTES : Système National d’Identification des Toxiques et Substances

connaissances découlant directement des observations quotidiennes des acteurs de terrain, quels qu'ils soient.

Le rapport de sites

La rédaction des rapports de site est sous la responsabilité de chacun des coordinateurs de site. Une charte de rédaction et une structure communes ont été établies conjointement par les coordinations locales TREND et l'OFDT. Ce rapport a trois objectifs :

- Contribuer à la synthèse nationale annuelle sur les phénomènes émergents liés aux drogues en France
- Être un outil d'appréhension des phénomènes émergents liés aux drogues au niveau local pour l'ensemble des personnes intéressées et particulièrement les décideurs et les professionnels
- Être un outil de rétro information vers l'ensemble des acteurs du site ayant contribué à la collecte d'information.

Il est important de rappeler que les collectes d'informations réalisées concernent généralement des populations de taille restreinte, particulièrement au niveau local. L'interprétation des phénomènes décrits dans les rapports de site doit donc se faire en prenant en compte les limites méthodologiques liées à l'observation de phénomènes illicites et élusifs. La mise à disposition du lecteur de modifications précoces des drogues, de leurs usages et conséquences, pour fascinantes qu'elles puissent être, ne peut faire oublier qu'il ne s'agit que de l'un des aspects de l'observation des drogues et des toxicomanies et qu'il vient en complément de l'appareil épidémiologique classique.

Les contributions

Nous souhaitons remercier, cette année encore, les différentes personnes qui ont participé de près ou de loin, durant tout l'exercice, à la collecte des informations nécessaires à la réalisation de ce rapport et qui ont accepté de répondre aux nombreuses questions, parfois intrusives de notre part.

Responsabilité de site

Association Liberté Couleurs

Pour le projet TREND – SINTES Rennes

M. Yannick Poulain	Directeur de Liberté Couleurs
M. Guillaume Pavic	Coordination TREND-SINTES Bretagne
Mlle. Salomé Maisonneuve	Responsable d'observation en milieu festif
Mme. Caroline Croizier	Responsable d'observation en milieu urbain

Pour la rédaction du rapport : Guillaume Pavic

Le dispositif TREND s'appuie sur **des personnes ressources** sans lesquelles l'observation et l'analyse seraient impossibles ; qu'elles en soient ici très sincèrement remerciées.

Les professionnels du champ socio-sanitaire, de la prévention et de la réduction des risques

Dr. François Guillou	Centre d'examen de santé, Rennes
M. Fabrice Hollocou	CHGR – CSAPA l'Envol
Dr. Alain Baert	CHU Rennes, service de médecine légale
Mme Claire Pascal	Pharmacie Pascal, Rennes
M. Jean-Pierre Poras	CHGR, Pôle Addiction Précarité
Mme. Stéphanie Grosdoigt	CHGR, IDE Liaison en milieu pénitentiaire
Mme Estelle Huet	CHGR, Consultation Jeunes Consommateurs
M. Julien Houtin	CHGR, Consultation Jeunes Consommateurs

Les professionnels des quartiers rennais

SEA 35, Quartier le Blosne ; Quartier Alma-Bréquigny ; Quartier Cleunay-Saint Cyr ; Quartier Villejean

Les Professionnels du champ de l'application de la loi

M. Jean Pierre Jacob	DDSP 35, brigade des stupéfiants
M. Philippe Soupé	Groupe de Gendarmerie d'Ille-et-Vilaine
Mme. Sarah Huet	Parquet de Rennes
Mme Chrystèle Martin-Cardinale	BSI des Douanes de Rennes

Enquêtes qualitatives

M. Nicolas Bernelas	CAARUD Le Pare-à-Chutes
M. Denis Fauvel	CAARUD Le Pare-à-Chutes
M. Guillaume Jégousse	CAARUD Le Pare-à-Chutes
Mme. Audrey Juhel	CAARUD Le Pare-à-Chutes
Mme. Mireille Kervran	CAARUD Le Pare-à-Chutes
Mme. Virginie Salaün	SEA 35, le Relais centre ville
M. Etienne Seguinot	SEA 35, le Relais centre ville
M. Julien Houtin	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Camille Koffi	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Eric Le Moal	CHGR – CSAPA l'Envol
M. Mathieu Daviau	ANPAA 35, Noz'Ambule
Mme. Marie-Laure Bonnot	CRIJ Bretagne – Prév'en ville
M. François Crossouard	CAARUD Interm'Aides, AIDES 3
M. Aurélien Rouet	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
Mme. Laura Fegard	CAARUD Interm'Aides, AIDES 35
Mme. Mylène Guillaume	Coordinatrice collectif l'Orange Bleue
Mme. Rachel Andreatta	Collectif l'Orange Bleue
Mme. Eugénie Dufeu	Collectif l'Orange Bleue
M. Côme Nisin	Collectif l'Orange Bleue
M. Maël Guillamet	CAARUD A l'Ouest
Mme. Stéphanie Le Fric	CAARUD A l'Ouest

Entretiens complémentaires

Dr. Yolande Floch	CHU Saint Briec
Mme. Mathilde Souillé	CSAPA Fougères
M. Vincent Tanguy	Arts & Cultures – Multison 29
M. Eric Maniscalco	ENIPSE Bretagne - Pays de la Loire
Dr. Christine Latimier	CSAPA Douar Nevez Lorient
Dr. Reynald Le Boisselier	CEIP Caen

Les capteurs réguliers : ils ont accepté de raconter leur vie et de répondre aux différentes questions. Usagers de drogues ou non, ils nous ont permis d'enrichir tout au long de l'année cette étude.

Les responsables des différentes structures : ils ont permis qu'un peu de temps des professionnels de leur établissement soit mis au service des investigations et des réunions, nécessaires à la rédaction de ce rapport.

Merci à tous...

Observations et résultats du site en 2016

Approche transversale : espaces, usages et populations observées

Principales observations pour l'espace urbain

Une présence toujours autant visible d'un public « zonard » sur l'espace urbain

Aucune nouveauté quant aux usagers présents sur l'espace urbain de Rennes (hypercentre et à proximité des centres commerciaux), ils sont toujours autant visibles. Plusieurs groupes, ou plutôt agrégats d'individus, sont régulièrement identifiés³ : errants immobiles, punks à chiens, routards de passage, mineurs, jeunes institutionnalisés⁴...

Il s'agit plutôt d'une population relativement précarisée, plutôt masculine, âgée autour de la trentaine, auxquels peuvent venir se greffer des plus jeunes (20 ans). Il n'y a pas forcément de lien entre les différents groupes, si ce n'est par moment des conflits ou des embrouilles qui peuvent entraîner des bagarres (Note ethno urbain). Les individus font la manche avec leurs chiens et il n'est pas rare qu'ils consomment de la bière sur la voie publique. La présence de tels groupes crée des tensions avec les commerçants qui y voient une menace pour la fréquentation de leur commerce, notamment à l'approche des fêtes de fin d'année⁵ (Note ethno urbain) : « *T'as plus le droit de taper la manche devant le tabac et devant l'entrée* » (Usager de l'espace urbain).

L'intervention des forces de l'ordre n'est pas rare dans un tel contexte. D'autre part, la mise en place de certains arrêtés municipaux (comme la limitation du nombre de chiens) a pu engendrer des relations tendues entre la police municipale et les personnes qui occupent ces lieux. Un autre arrêté concernant la limitation de la consommation d'alcool sur la voie publique le jeudi soir est mal vécu par les personnes⁶ : « *Avec les flics c'est un peu craignos. Surtout le jeudi avec les décrets où il ne faut pas avoir d'alcool sur toi. Même si c'est dans ton sac, ils te l'enlèvent. Tu peux être verbalisé mais en général ils ne le font pas. Mais ils t'enlèvent l'alcool* » (Usager de l'espace urbain). C'est une constance, il existe une étroite corrélation entre usagers précaires de l'espace urbain et consommation d'alcool, notamment les bières « bon marché » fortement titrées en alcool (Note ethno urbain) : « *En plus, ils le disent bien qu'elle infâme la 8-6, ils mettent du sirop dedans pour qu'elle passe. Une banalisation des consommations, le sac à dos est rempli de bière, ils en ouvrent machinalement même sur un trajet d'un quart d'heure en voiture. Ils sont comme des* »

³ Ces différents groupes ont fait l'objet d'une description plus précise dans le précédent rapport.

⁴ Concernant le profil « jeune institutionnalisé », celui-ci se caractérise notamment par des consommateurs opportuns, à la fois sur les produits, les rencontres, les possibilité de logement : « *Ils ne sont pas du tout dans une recherche d'effet d'un produit. Ils prennent ce qui passe au détour des rencontres* » (Questionnaire bas seuil).

⁵ Une pétition des commerçants à l'approche de Noël a été déposée en Mairie, ainsi qu'une présence policière dissuasive plus marquée a été mise en place (Note ethno urbain).

⁶ Arrêté municipal du 10 mai 2010 et arrêté préfectoral du 24 avril 2013

(<http://metropole.rennes.fr/actualites/institutions-citoyennete/institution/une-operation-hebdomadaire-de-prevention-de-l-alcoolisation-excessive/>)

'applis mobile', ils connaissent les commerces où la bière est la moins chère, les commerces qui peuvent te faire crédit » (Questionnaire bas seuil).

Les observations ethnographiques indiquent des relations souvent tendues entre « zonards » et force de l'ordre avec une multiplication des contrôles d'identité et fouille minutieuse des sacs à dos (avec toutefois des relations plus apaisées lorsqu'il s'agit de la Police Municipale en comparaison de celles avec la Police Nationale moins habituée à côtoyer quotidiennement ce public). Les relations ont été encore davantage tendues au moment des manifestations contre la loi travail au printemps. Certains « zonards » présents, sans pour autant participer aux manifestations, ont pu faire l'objet d'interpellation (Note ethno urbain).

Une forte passivité et des comportements apathiques chez certains usagers de l'espace urbain

Une partie de ce public de l'espace urbain, public dont les conditions sont les plus précaires présentent une très forte passivité après plusieurs années de zone. Les personnes sont « *non motivées à ouvrir un squat, se contentant d'occuper sous-sols, garages ou parkings souterrains* » dans des conditions sanitaires très limites. Chez elles, il y a une volonté très amoindrie à vouloir rompre l'isolement, ou encore à solliciter les structures bas seuils (les personnes injectrices n'iront pas forcément au CAARUD se procurer du matériel stérile⁷). La santé devient secondaire. C'est un véritable phénomène de repli sur soi. Ce constat n'est pas récent, mais il a eu tendance en 2016 à concerner davantage de personnes (Note ethno urbain).

Les squats urbains

Dans la constance des années précédentes, il est difficile de pouvoir « monter » durablement un squat dans la ville. Il y a toujours une forte pression à ce qu'ils puissent être rapidement fermés. Face à cette situation, et à la difficulté de trouver des locaux vides pouvant être occupés, les personnes vont choisir, par dépit, d'établir un campement, non pas dans des locaux de différentes natures, mais dans le moindre recoin de l'espace public. La municipalité n'hésitera pas alors à installer des grilles pour empêcher les installations durables (Note ethno urbain). D'autre part, un investissement des berges du canal (reliant la Vilaine) a pu être relevé, les personnes occupent l'endroit dans des tentes (Note ethno urbain).

Le froid de l'hiver a quand même contribué à ce que certains soient davantage actifs, par nécessité, pour établir des conditions « plus confortable » (« *Cet hiver, on a pu ouvrir un squat il n'y a pas longtemps. Même si on n'a pas le chauffage, on est mieux que dehors* », Usager de l'espace urbain).

Une friche naturelle, un peu à l'écart du centre-ville, est depuis quelques années de plus en plus investie, à la fois par des personnes désinsérées, par le public « zonard » du centre, mais également par un autre type d'individus, pas forcément concerné par les consommations mais plus dans un mode de vie alternatif, engagé politiquement. Il n'y a pas de contacts approfondis entre ces différentes populations (« *Aux prairies, on est plutôt pas mal pour se poser (...) on est installés en tente mais d'autres sont en camion ou en caravane* » (Usager de l'espace urbain). Les conditions de vie restent quand même assez sommaires : « *Au niveau des installations plutôt tente, ou abris de fortune comme cela, c'est hyper compliqué de tenir un truc propre. Les prairies c'est quand même humide, c'est marécageux et tout* » (Questionnaire bas seuil).

⁷ Néanmoins, sur cette population particulière, très peu d'abcès ont été constatés. Les problèmes de santé observés sont plutôt liés à une mauvaise hygiène de vie (consommation excessive d'alcool et de produits, manque de sommeil, hygiène alimentaire limitée...) (Note ethno urbain).

Les Mineurs Non Accompagnés (MNA) / Mineurs Étrangers Isolés

Un public présent sur l'espace urbain a particulièrement été visible tout au long de l'année : les mineurs non accompagnés (MNA), appelés précédemment Mineurs Étrangers Isolés (« *Maintenant on les appelle mineurs non accompagnés, c'est la même population, il y a juste la sémantique qui a changé* », GF Application de la loi).

Initialement bien identifiée comme étant très impliquée dans le deal de rue dans le centre-ville, cette population est également plus fréquemment présente sur d'autres formes de délinquance : « *Il y a notamment la problématique des mineurs étrangers isolés, on a un phénomène de délinquance et d'agressivité dans le centre ville de Rennes qui est assez important et qui est une vraie problématique à prendre en compte sur le plan de l'ordre public et judiciaire, sur fond de stup également, elle n'est pas principale dans ce cas là mais présente. Pas mal aussi sur des actes de violence et de vol, ils morpionnent [ils font le guet pour mieux bondir sur leur proie] les soirées étudiantes, ils se mettent en sortie des bars de nuit, ils ciblent les gens un peu éméchés* », GF Application la loi) ; « *Mais aussi des vols à l'arrachée, les vols par ruse, les cambriolages, des agressions de la violence pure mais également des agressions sexuelles* » (GF Application de la loi). Leur présence quasi-permanente sur une des principales places de centre de Rennes, avec des pressions exercées sur les passants et des propositions de drogue est jugée très « malsaine » par les riverains. Une pétition⁸ a été lancée en septembre pour mettre fin à cette présence (Note ethno urbain) ; « *Des comportements très visibles, ostensibles qui heurtent la population. Ce n'est pas seulement les retraités, c'est l'ensemble de la population qui va être embêté par cela* » (GF Application de la loi) ; « *Au moins de Juillet, il y a eu un gros point d'orgue, des faits de violence en centre-ville, avec des jets de chaise en terrasse de café. Ils ont une formation sur le tas par les plus anciens qui occupent déjà le terrain depuis quelques semaines ou quelques mois* » (GF Application de la loi)..

Il est constaté des arrivées régulières de MNA. Certains arrivent, avec pour origine principalement des pays du Maghreb (même si d'autres origines sont repérées, notamment des personnes en provenance des pays de l'Est), d'autres, au bout d'un moment, partent ailleurs : « *Ce qui est différent d'autre MNA qui arrive là en tant que réfugiés dans des situations assez tragiques et qui au contraire vont saisir des aides qu'on peut leur apporter. C'est un noyau très mobile qui est attiré par l'accueil qui est réservé. Rennes a une bonne étiquette sur tout les plans. Un noyau qui manifestement arrive directement puisqu'on n'arrive pas à les tracer avant. Par contre, ils vont bouger sur Saint-Malo, Brest, Nantes* » (GF Application de la loi).

Ces faits de délinquance et leurs conséquences judiciaires possibles ne semblent aucunement les affecter : « *Les gamins, ils peuvent avoir 13 ans. Ils n'ont rien à perdre, ceux qui se font arrêter, quand ils vont en prison leur ambassade d'origine ne les connaît pas, ils ont des papiers scannés qui n'ont aucune valeur. Ils sont à moitié apatride sans rien, ils étaient déjà sans logement chez eux, déjà des enfants des rues, ils n'ont rien à perdre. La prison c'est peut-être le seul lieu où ils peuvent se poser un peu (...) ils sont dans la survie. Pas dans la projection, uniquement dans l'immédiateté juste dans le moment* » (Questionnaire bas seuil) ; le fait qu'ils soient mineurs dans leurs esprits leur confère une forme d'immunité : « *Le statut de mineur semble les protéger et ils ont adaptés un système de petites quantités, ça ils le perçoivent bien, peu de quantité, peu d'argent,*

⁸ Près de 2 000 personnes ont signé cette pétition.

diminution du risque, peu d'antécédents même si on a des récurrents de la comparution immédiate, notamment sur les infractions avec violence, des individus très abîmés physiquement et psychologiquement, des comportements à risque » (GF Application de la loi)..

Physiquement, ces différents MNA sont facilement identifiables, notamment avec un code vestimentaire commun, principalement des tenues de sport de marques reconnues : *« Ils sont propres bien habillés, on ne les trouve jamais dans une clochardisation, bien sapés, propres, gel dans les cheveux »* (GF Application de la loi) ; *« Vu leur tenu vestimentaire, leur train de vie, on sait très bien que c'est l'économie parallèle »* (Questionnaire bas seuil).

Les jeunes à la rue

Des éléments concernant un profil déjà évoqué il y a quelques années un celui de jeunes qui ont le fantasme de vivre à la rue ou en squat et de côtoyer les usagers « zonards » : *« Ce qu'on appelle la "zone d'été", on en a toujours, dès fois c'est le début et ils s'y restent, après on en a mais ils ne restent pas longtemps. Il peut y avoir des mineurs qui zonent en squat. Mais ils prennent vite peur ou au contraire ils sont dans une initiation (...) Pour certains c'est juste un dérapage à un moment où ils sont en conflit avec leur famille, une phase d'adolescence compliquée. Généralement, quand c'est un accident de vie, ils se font peur et ils retournent vite chez eux »* (Questionnaire bas seuil). Ce profil peut avoir tendance à « agacer » certains précaires pour qui vivre à la rue n'est pas un choix mais une fatalité : *« C'est facile de venir zoner en été et de rentrer chez tes parents une fois que t'as plus de thunes ou qu'il fait froid »* (Usager de l'espace urbain).

Parmi le public jeune de l'espace urbain, il y en a également qui ne sont pas stabilisés du point de vue du logement : *« Sinon, ils peuvent être "nomade du divan", ils sont plus vue par la mission locale car pas totalement à la rue. C'est des jeunes qui pour le moment n'ont pas encore de solution, ils squattent chez un peu à droite à gauche, chez des potes, ou une connaissance, ou des gens qu'ils rencontrent au feeling selon eux, contre échange de service pour hébergement, ce n'est pas toujours très clair »* (Questionnaire bas seuil).

Des migrations d'usagers de l'espace urbain vers la campagne

Il apparaît que certains usagers de l'espace urbain choisissent de migrer vers la campagne, de s'installer dans des zones rurales proche de Rennes, soit en squat ou encore en caravane ou en camion. La volonté est de « fuir » la zone de Rennes, certainement pour passer à autre chose : *« On s'est posé sur Rennes mais très vite l'ambiance des gars de la zone nous a gonflé. On est en camion du coup on s'est dit que ce serait mieux de se poser en campagne. Surtout que pour se garer sur Rennes c'était pas trop possible. Alors on a trouvé un terrain dans le sud de Rennes. C'est quand même plus cool. Et pour les consommations on est moins tenté qu'en ville »* (Usager de l'espace urbain), ou bien car les possibilités de vivre en squat dans le centre-ville de Rennes sont compliquées : *« Essayer d'ouvrir des squats sur Rennes c'était trop la galère. Les flics étaient trop présents et trop réactifs (...) on a ouvert un premier squat à la campagne mais c'était trop isolé. Après on a trouvé un terrain où il y avait la possibilité de s'installer. Il y avait déjà des personnes présentes. Depuis, on y reste. Sur ce lieu on est une quinzaine. Il y a la possibilité de faire du potager, des concerts, de la mécanique... »* (Usager de l'espace urbain).

Chez ces personnes, il semble y avoir un besoin de se réappropriier la terre, faire son pain, cultiver ses légumes, être autonome (autochtone) vis-à-vis de la société. C'est l'établissement d'un mode de vie alternatif. Mais cela implique une vie collective avec

toutes les difficultés que cela peut engendrer. Pour ces personnes, le fait d'être éloignées des dispositifs de prise en charge spécialisé est perçue comme un avantage, sauf pour les démarches de droit commun (régularisation des prestations sociales). Elles n'ont pas besoin nécessairement d'être en contact avec les structures bas seuil de Rennes, n'étant pas injectrices, donc pas de nécessité de venir au CAARUD ; et en l'absence de consommation de TSO, donc sans nécessité d'aller au CSAPA ou de voir un médecin de ville.

Pour ce qui est des produits, les personnes ne semblent pas rencontrer de difficultés particulières pour y accéder. Deux types de consommations coexistent : quotidiennes et festives selon les personnes. Des consommations d'opium sont notamment relatées (« *Les plans se font avec des copains qui participent à la récolte en Espagne* »), l'opium correspond assez bien à ce mode de vie alternatif, et peut donner lieu à un petit marché de revente, ce qui constituera un moyen de subvenir aux besoins (Note ethno urbain).

Des usagers avec des comorbidités psychiatriques

Chez certains, il existe souvent une corrélation entre consommations de drogues et troubles psychiques. Les comorbidités psychiatriques sont très présentes et sont repérées sur différents publics notamment par ceux pris en charge en centre de soin : « *La porte d'entrée peut être addictologique mais au final le projet de soin est psychiatrique ou en tout cas conjoint* » (GF Socio-sanitaire). C'est un élément qui n'est pas sans poser problèmes aux soignants avec au final le constat qui si à l'échelle de la région l'offre de soin en addictologie est plutôt bien étoffée, des structures du type communauté thérapeutique ne font pas partie actuellement du paysage : « *Au niveau des structures, il y en a beaucoup en Bretagne mais au final elles se ressemblent toutes, il manque une communauté thérapeutique, car c'est des profils particuliers qui peuvent encore être réticents à organiser une admission pour des patients. On travaille avec celle de la Normandie car c'est la plus proche. En Bretagne il y a un territoire qui serait propice* » (GF Socio-sanitaire).

Principales observations pour l'espace festif

Le dynamisme de la scène électro alternative en Bretagne

La scène électro alternative conserve son dynamisme qui est sa marque de fabrique. D'un côté, il va y avoir les événements légaux qui vont rassembler un nombre important de participants (15 000 à Botmeur le 25 juin⁹ ; 6 000 aux Rencontres Alternatives (anciennement Free Festival) en septembre à Rennes ; 5 000 au multisons du Finistère également en septembre...) ; d'autre part, il y a les événements illégaux ou non déclarés en Préfecture. Concernant ces derniers, ils sont quasiment incessants sur la région. Des free party ont lieu tous les week-ends dans les quatre départements bretons. Au plus fort de l'année, il peut y avoir plusieurs « teufs » lors d'un même week-end. Les seuls creux dans l'année, où il y a une légère baisse d'activité, interviennent pendant la période hivernale, bien que les teufeurs ont tendance à se replier sur des espaces couverts (hangars, usines désaffectées ou autres...), et au mois d'août, les sound systems partent sur les routes d'Europe, et les teufeurs vont dans les festivals du sud de la France (Note ethno festif). Ces manifestations rassemblent le plus généralement entre 200 et 300 personnes (ce qui ne leur confère d'ailleurs pas un statut illégal), mais régulièrement des événements non déclarés peuvent réunir plusieurs milliers de personnes : « *Il y a une fréquentation des événements toujours aussi dense. Et il y a aussi de plus en plus d'événements. C'est quasiment une par week end, dès fois deux, voire trois, ça dépend des moments, l'été ça explose. En général, il y a un petit temps mort entre le week-end de la Toussaint jusqu'en Février. Après ça repart bien* » (Note ethno festif).

Il est également relevé qu'il n'y a pas un fonctionnement en vase clos en Bretagne, des sound systems d'autres régions peuvent venir. Ainsi des sound systems du département de Loire Atlantique (44) viennent régulièrement « poser » en Bretagne et inversement des teufeurs Bretons peuvent « s'expatrier » dans ce département voisin, département sur lequel la scène électro alternative est d'une richesse comparable (voire supérieure ?) à ce qui est observé à l'échelle de la région Bretagne (Note ethno festif).

Les « teufs » et les représentants de la loi, une tension à son paroxysme

Le constat des récentes années montrait une tension largement palpable entre organisateurs de soirées électro alternatives et les Préfectures, souvent réticentes à autoriser la tenue des événements. Il y a toujours la tentation des organisateurs à privilégier l'illégalité devant les difficultés administratives pour déclarer la tenue d'un événement : « *Les dossiers en Préfecture sont de plus en plus difficiles à monter. Pour se dédouaner ils demandent de plus en plus de garanties, mais financièrement c'est dur. Un petit jeune qui veut faire du légal avec un cadre, un dispositif, c'est super lourd à mettre en place et c'est décourageant* » (Note ethno festif). Lorsqu'ils ont tout de même lieu, il peut y avoir interventions des forces de l'ordre pour encadrer la manifestation, et procéder à des contrôles ou des dépistages (alcool et stupéfiants). Cet encadrement peut aller jusqu'à l'obligation de cesser le rassemblement ou encore jusqu'à la confiscation du matériel de

⁹ Un détail est à relever concernant cet événement sur la propreté du site après coup. C'est souvent ce qui peut arriver lorsqu'il y a droit d'entrée payant, les individus peuvent se comporter comme ils pourraient le faire sur un espace commercial où un ensemble de services sont proposés à la clientèle : « *Mais le site était un peu dégueulasse à la fin. L'événement était payant. Il peut y avoir une pression psychologique, j'ai payé donc je consomme et tout m'est permis. Quand il y a une caisse à l'entrée pour participer aux frais, les gens sont un peu pingres, ils gardent leur argent pour autre chose* » (Qualy festif). Le droit d'entrée a fait tiquer beaucoup de participants, estimant que le fait de payer était loin de l'esprit teuf (Note ethno festif).

sonorisation. Ainsi chaque année, des saisies ont lieu dans la région. Les relations difficiles entre organisateurs et riverains contribuent également à cet état de tension latent (« *Souvent l'information est apportée par le voisinage qui nous appelle en disant "ça fait 2-3 heures qu'on a un vacarme sonore"* », GF Application de la loi).

Pour cette année, un cap a été franchi et les relations se sont encore altérées. Un événement a notamment cristallisé la tension existante. Fin octobre, à Commana dans le Finistère, un free party pour fêter Halloween, illégalement organisée (mais avec l'accord du propriétaire du terrain) a réuni 4 000 personnes. L'intervention « musclée » de la Gendarmerie en toute fin d'événement pour saisir le matériel a été très mal vécue au sein de la communauté électro alternative. Un sentiment renforcé par des propos considérés comme insultants de la part du Préfet du Finistère, largement relayés sur les réseaux sociaux (« *Sinon en élément marquant, tous ce qui est répressif... une année tendue. Les propos des Préfets aussi. Au lieu de casser le mouvement, ça renforce et ça motive encore plus* », Qualy festif). Cette saisie n'est pas restée un cas isolé, et elle a entraîné en quelques semaines, selon un effet domino, une succession d'autres saisies (le 1er week-end de novembre avec une saisie en Ille-et-Vilaine et une autre saisie dans le Finistère). Ces saisies ont généralement été effectuées parce qu'il s'agissait d'événements illégaux se déroulant sur des terrains privés (usines, terrain militaire ou autre...). Les free parties ont fait l'objet d'une surveillance plus rapprochée de la part des Préfectures, avec une permissivité moindre, à l'échelle de la région entière (Note ethno festif).

Des affrontements ont également eu lieu entre teufeurs et Gendarmes (notamment en novembre à Plouaret dans les Côtes d'Armor et à Ploudaniel dans le Finistère).

D'autres situations présentant un caractère exceptionnel ont été relevées : lors d'une free party illégale sur un terrain occupée sans accord du propriétaire à La Fresnais (35), fin septembre, les forces de l'ordre sont intervenues le dimanche midi, ont coupé la sono, et ont procédé à un contrôle systématique de tous les véhicules sortant du site. Mais d'après des témoignages de participants, ce n'était pas seulement les conducteurs qui étaient contrôlés, mais tous les passagers des véhicules, et même les piétons cherchant à rentrer en stop : « *C'était ouf, il y en a plein qui laissent leurs caisses sur le site et qui se barraient en courant à travers les bois pour échapper aux flics, j'avais jamais vu ça quoi !* ». Sur les 500 personnes présentes sur site, il y a eu 250 infractions constatées (principalement alcool et stupéfiant), entraînant des retraits de permis ou des poursuites (Note ethno festif). D'autre part, une free party à Lanester (56), s'est tenue dans un lieu (le cimetière des bateaux) proche un hôtel de luxe. Les propriétaires de l'établissement ont porté plainte contre l'organisateur pour tapage nocturne... et dégradation de sa note sur Trip Advisor (les clients mécontents par la gêne occasionnée par la musique l'ont visiblement fait savoir !) (Note ethno festif).

Sur un aspect plus général, au-delà de ces situations singulières, la présence de forces de l'ordre est quasi-systématique sur les free party. Les plaintes des riverains sont toujours plus nombreuses. Les forces de l'ordre n'hésitent pas non plus à verbaliser l'ensemble des véhicules présents sur un site pour stationnement non conforme, ce qui contribue à exacerber les tensions, les teufeurs se sentant victime de discrimination (Note ethno festif).

Le Trans' Off anti répression en décembre

L'ensemble de ces faits a débouché sur l'organisation d'une manifestation revendicative régionale, en marge du festival des Trans'musicales à Rennes et a rassemblé 15 000 personnes le 03 décembre à Saint Briec (Ploufragan) dans les Côtes d'Armor. En amont,

dans plusieurs villes de Bretagne (Saint-Brieuc, Vannes, Quimper...) des rassemblements de teufeurs devant les Préfectures ou les DRAC ont eu lieu.

Sur le même modèle que le rassemblement « Fuck répression »¹⁰ de décembre 2013 à Pont-Réan (35), des opérations escargots ont donc été lancées sur la rocade de Rennes, mais cette fois-ci aussi sur les rocades de Vannes, et d'autres villes bretonnes, puis ont convoyé vers un point de rendez-vous situé à Chatelaudren, non loin de Saint-Brieuc. Après des heures de convoi, le site a commencé à être investi vers 1h du matin, et des véhicules continuaient d'arriver jusqu'à 4h environ. Les sons ont démarré vers 2h30 et la fête s'est finie le lendemain en fin d'après-midi, sans intervention des forces de l'ordre. La Préfecture a d'ailleurs consenti à faire venir la Protection Civile sur le site, une fois l'événement installé sur le site de l'ancien aérodrome. Le rassemblement a compté environ 15 000 personnes au plus fort de sa fréquentation. Le public était assez varié, comptant autant de très jeunes que de vieux « routards », mais pour la plupart étant des initiés du mouvement techno. Après cette démonstration de force de la part des teufeurs, d'autres événements de petite ampleur ont eu lieu dans la région, mais sans encombre particulière (Note ethno festif).

Espace festif électro, quand la « teuf » s'approprie d'autres espaces

Il a déjà été évoqué que le mouvement électro continue de s'ouvrir, d'attirer un public sans cesse plus hétérogène, d'être moins underground qu'à une époque. Le public fréquentant la scène électro alternative est jugé plus « coloré », moins codifié d'un point de vue vestimentaire qu'à une époque, sauf pour ceux qui ont moins d'ancienneté dans le mouvement et voulant se sentir apparentés : *« Et puis il y a une appropriation des codes, les plus jeunes veulent se sentir intégrés, il y a un retour du kaki en force chez les plus jeunes qui ont besoin de s'affirmer. C'est des étapes, des stades de transition pour passer à l'âge adulte. Ceux qui mettent un pantalon kaki, ils sont là depuis 1 ou 2 ans. Les plus vieux ont moins besoin de s'affirmer par rapport à cela, ils sont habillés de façon plus coloré »* (Note ethno festif). D'autre part, sur certains événements, un effort est particulièrement porté sur la scénographie et le décorum. Il y a notamment l'exemple du rassemblement en juin 2016 à Commana (29) (Infamous Armada) avec un décor immense en forme de bateau de pirates, n'ayant rien à envier à des festivals généralistes : *« Il y a une réflexion et les gens veulent se lancer des défis, ils proposent quelque chose »* (Note ethno festif).

Autre élément montrant une imprégnation toujours plus importante de la culture techno auprès d'autre public, de plus en plus fréquemment, des bars, des clubs ou des boîtes de nuit invitent des sound system emblématiques et reconnus issus plutôt du milieu underground free party, attirant alors un public beaucoup plus large (Note ethno festif). Les sound systems peuvent également être « invités » à se produire dans dans festivals électro grand public aux côtés d'artistes électro reconnus internationalement (Note ethno festif).

C'est le cas également dans le Finistère, où l'association Arts & Cultures – Multisons 29 propose depuis quelques années une programmation techno dans les bars ou petites salles de spectacle du Finistère (« Bar en Tek »). Les sound systems les plus habitués des free party viennent jouer dans un cadre différent. C'est aussi une possibilité de s'ouvrir à un autre public qui spontanément n'irait pas en free party : *« Il y a moins de punks à chien, moins de kaki. Il y a des déguisements. Des ambiances plus festives, c'est moins glauque, c'est la fiesta »* (Qualy festif).

¹⁰ Cf rapport TREND 2013.

Ces différents éléments contribuent à une plus grande reconnaissance du mouvement électro alternatif et une ouverture à un nouveau public, dont un public plus jeune : « *Il y a deux phénomènes autour de cela, autour des teufs, un rajeunissement du public des teufs et un côté où il n'y a plus l'identification groupale, on se retrouve avec des ados assez jeunes qui se retrouvent en teuf* » (Qualy festif) ; « *Sinon dans les teufs, il y a de plus en plus de jeunes (des fois les filles elles sont trop bien sapées !), une fois, il y avait une fille, elle fêtaient ses 15 ans en teuf. On voit effectivement pas mal de groupes d'ados qui sont là, mais pas forcément avec des grosses perches. Ils viennent voir. C'est entré dans les mœurs. Les gens qui n'ont pas la culture boîte de nuit, qui n'aiment pas ça, ils vont se retrouver là (...) ils viennent en stop, en covoit' et même à pied quand c'est en campagne* » (Qualy festif).

Allant également en ce sens, un élément, qui a déjà été rapporté l'année dernière, concerne la multiplication de « petits » sound systems. Pas mal de jeunes qui ont cette culture techno n'hésitent à investir dans du matériel afin de pouvoir organiser des teufs : « *On voit aussi de plus en plus des groupes de jeunes qui ont 18 ans et qui montent des sons. Ils montent des sons en gros comme nous on montait des boums. En gros, ils font partie d'un son, ils ont 18-19 ans, ils font leur caisson. Ils font des petits trucs à 150-200 personnes, et encore plus des trucs à 50. Et puis ils regardent les plus anciens sound systems comme des modèles* » (Qualy festif).

Le climat général des festivals en Bretagne avec des festivaliers assidus et plus calmes

Malgré une situation de crise économique en France, la majeure partie des festivals ayant lieu en Bretagne ont fait le plein. Plusieurs festival ont fait « sold out » dont l'emblématique festival des Vieilles Charrues à Carhaix qui a même battu son record d'affluence (280 000 festivaliers). La volonté de participer aux festivals est très clairement anticipée, les ventes de billets d'entrée se font plusieurs mois avant, et les billetteries sont prises d'assaut dès leurs ouvertures. En peu de temps les réservations sont complètes : « *On peut être étonné du nombre de personnes qui vont en festival. Pour Panorama [festival électro à Morlaix] en deux jours à partir du moment où ils ont annoncé la prog', en deux jours ils ont vendu 8 000 tickets, pour les Vieilles Charrues, la programmation était tombée trois jours avant, en l'espace de 4 jours il y a quasiment plus de pass' disponible. il y a un engouement malgré des tarifs relativement chers. Visiblement il n'y a pas de crise économique au niveau des festivals* » (Qualy festif).

Les ambiances des festivals y sont décrites comme bon enfant : « *Après dans les festival, il y a aussi l'ambiance camping qu'il n'y a nulle part ailleurs* » (Qualy festif) ; « *Sur les Vieilles Charrues une ambiance sympathique cette année, mais c'est souvent sympathique, on est loin du cliché de la grosse beuverie. Et puis comme il y a des thèmes, les gens sont souvent déguisés. En plus, il y a une bonne régulation sociale, il y des enfants, des jeunes, des vieux... finalement ça impacte l'ambiance* » (Note ethno festif).

Contrairement aux situations relevées sur l'espace festif informel de Rennes (voir plus bas), dans les festivals les situations sont plus apaisées : « *Le côté violence dans la rue, on ne le voit pas dans les festivals, la sécurité s'est renforcée dans le milieu festif, du coup ça calme les choses, parce que les produits rentrent moins, ils ont plus peur. La sécurité s'est renforcée plus plus plus. Il y a un côté plus calme, les gens sont moins énervés parce que moins de prise de produits* » (Qualy festif). Ce constat est également fait sur le festival des Vieilles Charrues où plus de contrôles de sécurité en raison de l'état d'urgence en France ont été réalisés à l'entrée du site, avec pour effet moins de possibilité de faire rentrer des produits. Les festivaliers se contentent alors de consommations d'alcool vendues sur site (Note ethno festif).

Cela n'empêche pas toutefois la présence de produit sur les zones off des festival, souvent moins couvertes sur des aspects de prévention et de sécurité (Note ethno festif).

Le recours aux hallucinogènes comme stratégie du non dépistable

Sur l'espace festif alternatif, la possibilité d'une présence des forces de l'ordre dans l'optique de réaliser des dépistages alcool ou stupéfiants contribuent depuis quelques années à ce que certains portent leur choix sur une consommation d'hallucinogènes (notamment LSD et kétamine) moins détectables aux tests : « *Il y a beaucoup d'inquiétude par rapport au dépistage* » (Qualy festif) ; « *J'ai déjà perdu mon permis à cause du cannabis l'année dernière, c'était trop galère donc là, c'est mort ! Au moins avec un trip je ne risque rien, c'est pas détectable au salivaire, et comme ça je peux ramener tout le monde demain.* » (Usager de l'espace festif). Cette idée, bien que n'étant pas la norme, est très largement répandue, d'autant plus qu'il y a un fort accroissement du nombre de tests salivaires dans la région qui peuvent être quasi-systématiques lors des contrôles routiers¹¹. L'autre solution choisie par d'autres est de s'abstenir de venir en véhicule : « *On voit effectivement de plus en plus des gens qui viennent à pied, on les voit bien bien en amont, ils n'hésitent pas à se taper 10-15 bornes à pied pour aller jusqu'au site* » (Qualy festif).

Des besoins en analyse de produit

Depuis quelques années, mais avec une récente accentuation, les professionnels de la réduction des risques intervenant sur l'espace festif indiquent un accroissement des demandes en analyse de produit de la part du public accueilli sur les stands de prévention « *En 2016, ce qui ressort c'est la demande de la part du public pour l'analyse de produit. Il y a beaucoup de gens à faire des demandes, avant c'était de temps en temps et des anciens qui savaient qu'il y avait eu du testing et qui venaient sur les stands demander. Maintenant c'est quasiment à tous les événements, peut-être un peu moins sur les événements grand public, d'avoir des demandes si on fait du testing ou pas et aussi si on a des tests de dépistage salivaires* » (Qualy festif). Cette volonté de pouvoir faire des analyses s'inscrit également dans un contexte où l'arrivée des nouveaux produits de synthèse a pu modifier sensiblement le paysage des drogues. Les personnes veulent avoir de la certitude sur ce qu'ils ont l'intention de consommer et surtout avoir une réponse rapide ce que le dispositif SINTES n'est pas en capacité de faire : « *Une prise de conscience d'une nécessité d'une analyse de produit différent de SINTES, SINTES s'adresse plus aux professionnels et en second lieu aux usagers. Ce n'est pas un dispositif outillé pour avoir une réponse pour l'usager dans leurs consommations quotidiennes. Il y a vraiment cette prise de conscience mais après il y a les limites technologiques. La CCM ça reste un dispositif lourd long et peu précis. La CCM infra rouge c'est un investissement qui coûte cher* » Qualy festif).

L'intérêt perçu également par les professionnels de la RDR est de pouvoir élargir leur spectre d'action : « *L'analyse de produit c'est un moyen de toucher tous les publics et de toucher les publics qui sont consommateurs mais qui n'ont pas encore de problème de consommation qui ne se sentiront pas concernés par une structure comme un centre de soin, mais de toucher des publics qui sont consommateur mais au tout début de leur consommation là où on n'arrive pas à les toucher, là où la prévention ne les touche plus et*

¹¹ Au niveau national, à mettre en lien avec l'arrêté du 13 décembre 2019 et l'art. 45 de la loi du 26 janvier 2016. Suite à ces dispositions :

1/ Les agents d'application de la loi peuvent, sans autorisation préalable du Procureur de la République, procéder sans motif particulier à un dépistage biologique sur tout conducteur. 2/ Les tests salivaires ont dorénavant la même valeur que les tests sanguins. En sus des tests salivaires classiques, les agents peuvent désormais utiliser une procédure plus fine. Les échantillons sont envoyés en laboratoire, pour une analyse en GCMS. Les seuils de détection s'en trouvent drastiquement abaissés : 15 ng/ml vs 1 ng/ml pour le cannabis.

là où la réduction des risques ne les touchent pas encore. Sur la MD, on toucherait les 18-20 ans, les 25 ans qui vont en teuf, les slamers, les tox injecteurs héro cocaïne » (Qualy festif).

Par ricochet, l'analyse de produit peut également présenter un intérêt pour les premiers secours ou les équipes médicales présentes sur site notamment lorsqu'il y a des prises en charge inhabituelles avec une identification difficile des symptômes : *« Ce qui va se confirmer c'est les premiers secours au moment des festivals qui se retrouvent un peu démunis, parce que les produits évoluent tout le temps, on le voit avec les produits de synthèse qui évoluent, les symptômes qui évoluent. Il y a un besoin de formation pour les premiers secours. Ils sont paniqués quand il y a un bad trip, expérimentation et que ça se passe pas très bien, c'est un peu angoissant pour eux » (Qualy festif).*

L'expérimentation de l'AERLI sur l'espace festif

Une expérimentation de l'AERLI (Accompagnement et Éducation aux Risques Liés à l'Injection) sur l'espace festif a été faite par AIDES 29, lors d'une manifestation électro de grande ampleur en juin 2016 : *« On a commencé à le déployer en teuf, sur la teuf des TelescoP le 25 juin 2016. On a eu 6 demandes et on en a répondu à 3, selon nos critères d'inclusion/d'exclusion. On pensait que cela allait être difficile de dire non, mais c'est super facile. On pensait que l'outil serait difficile à adapter en teuf mais finalement ça a été vraiment top. Sur les trois accompagnements, il y en avait deux qui consommaient de la coke, un qui consommait de l'héro. Les deux pour la coke ont été avec une même personne et il y vraiment eu une montée en compétence d'une séance à l'autre, une en début d'événement l'autre en fin. Vraiment des usagers super sécurisés, super intéressés, un outil vraiment super intéressant » (Qualy festif).*

Espace festif informel du centre-ville de Rennes

Comme habituellement, le centre-ville de Rennes reste un espace festif qui donne lieu à d'importants rassemblements informels, avec notamment des consommations d'alcool sur la voie publique. C'est une constante solidement ancrée, ces rassemblements bien qu'entraînant parfois des nuisances sonores ou des débordements font partie de l'ADN festif de la ville. Différents points de rassemblement sont régulièrement identifiés, mais ils peuvent être différents d'une année sur l'autre et se déplacer. Il y a, en effet, un investissement de nouveaux lieux de rassemblement informel, d'autres sont délaissés, d'autres à nouveau réinvestis. Les choses ne sont jamais totalement figées, la mouvance est une caractéristique des fêtards, même si certains lieux conservent un caractère immuable voire « historique »¹² (Note ethno festif). L'occupation de l'espace festif Rennais par les étudiants, les lycéens et les collégiens et autres noctambules ne se fera pas avec la même importance en fonction des moments de l'année, il y a des périodes de creux, des périodes de plus grande affluence, mais le centre-ville est rarement totalement déserté : *« Toujours. Avec la périodicité de l'année et ces temps forts et ces temps faibles. La rentrée scolaire et ses grosses soirées d'intégration. Les premières cuites pour certains donc les premières prises en charge »¹³ (Qualy festif).*

Outre la périodicité fluctuante concernant la présence des fêtards, un autre constat est qu'ils arrivent de plus en plus tard sur l'espace public, ayant occupé leur début de soirée en contexte privé : *« On a deux publics, ceux qui vont rester toute la soirée, quand il fait beau ils vont aller sur les quais faire leur pique-nique et ils restent sur l'espace public et un autre public, plutôt étudiant, qui commence la soirée en appart', qui va éventuellement la*

¹² Notamment la rue Saint-Michel (« rue de la soif ») et la place des Lices.

¹³ Il s'agit plutôt d'alcoolisations « ratées » et non de binge drinking. L'intention première était de faire la fête et la gestion de la quantité d'alcool n'a pas été maîtrisée certainement par manque d'expérience.

finir en bar de nuit ou en boîte, mais qui à un moment donné passe sur l'espace public, mais ils arrivent de plus en plus tard. On est sur 23h maintenant, arrivé via le métro. Ils sont déjà alcoolisés, ils font un petit tour en bar histoire de boire un coup. À 1h, ils sont sur l'espace public à essayer de se décider "on fait quoi ? où ?". Cette pratique tend à se confirmer » (Qualy festif).

Concernant le public présent sur l'espace festif Rennais, la proportion de noctambules masculin semble être plus élevée : *« Toujours plus de garçons que de filles, on est sur du 60-40 avec des soirées très variées. Il y a des soirées où on voit essentiellement des garçons c'est 70-30 parfois 80-20. Par contre on a des soirées principalement les grosses soirées, rentrée ou veille, là c'est mixte, voire même parfois 60-40 filles mais c'est plutôt rare. En termes de pratique, pas de différence. Peut-être les garçons un peu plus amateur de produits » (Qualy festif).*

Un élément notable qui ressort cette année, et qui est dans la continuité de l'année passée, est un climat de violence qui se renforce : *« Le fait marquant de l'année, c'est que c'est une année violente. Il y a eu de la violence, il y a eu des agressions, des rackets, un meurtre¹⁴, des rixes, un gazage au bout de la rue Saint Mich', tout un tas de petites choses. C'est quelque chose de notable sur l'espace public, plus les dealers, des luttes de territoire. Des agressions, par ricochet, on a pu recevoir des jeunes blessés... une année violente. Pas mal de jeunes qui se sont fait agresser » (Qualy festif).* Pas mal de situations de bagarres sont également évoquées, notamment aux heures de fermeture des établissements de nuit avant la dispersion des fêtards (Note ethno festif).

Paradoxalement malgré tout, les gens ont envie de faire la fête et continuent à investir les différents lieux de fête et ne délaissent pas le centre-ville : *« Il y a eu l'Euro de foot, les matchs de rugby à Rennes [les 2 demies-finales du Top 14 ont été jouées à Rennes au Rohazon Park] dans la même période au mois de juin. La rentrée s'est bien passée, les étudiants sont sortis. C'est paradoxal mais quand même globalement un fond de violence qui pour l'instant n'a pas marqué comme ça a été le cas les autres années une génération. Il y a une période, il y a 2-3 ans, 4 ans, le centre-ville c'était violent, on n'y venait plus. Il y a eu un peu ça en début d'année 2016, mais la fête reprend le dessus » (Qualy festif)*

Principales tendances au sujet du trafic de produits stupéfiants

Des réseaux de trafiquants plutôt de taille moyenne... mais bien organisés

Le modèle qui semble dominer en termes d'organisation du trafic de drogues, c'est des réseaux de taille plutôt moyenne, notamment dans les zones rurales : *« La structure des réseaux en zone gendarmerie, c'est souvent des petits réseaux, c'est à dire des réseaux qui sont structurés en local, on n'est pas sur des gros réseaux internationaux avec importations lourdes et massives, plus sur du réseau capillaire, bien qu'il y ait des réseaux importants dès fois » (GF Application de la loi).* Il s'agit d'un modèle différent d'une organisation de type mafieux qui sera sans concurrence sur un territoire. Ces réseaux peuvent s'implanter à l'échelle d'un quartier dans une grande ville ou à l'échelle d'une ville lorsqu'il s'agit d'une plus petite ville : *« Le trafic ne se limite plus aux villes même de moyenne importance, mais est présent dans les villes encore plus petites. En tout cas, la*

¹⁴ Il s'agit d'une agression mortelle à coup de couteau du portier d'un club situé dans la « rue de la soif » à Rennes. Le meurtrier présentait un profil psychique très largement perturbé.

consommation de stup ne peut se limiter aux grosses agglomérations. On en démontre le contraire au travers de tout ces petits réseaux qu'on déstructure à droite à gauche » (GF Application de la loi). L'autre constat, c'est qu'il y a souvent des « ramifications en région parisienne » (GF Application de la loi). Outre cette connexion avec la région parisienne, il semble qu'il existe davantage de trafic qui s'organisent entre plusieurs villes¹⁵, voire du trafic inter-régional : « On a démantelé des réseaux qui arrosent non seulement la Bretagne mais bien plus large. De plus en plus, des trafiquants qui se spécialisent par qu'ils trouvent que c'est très lucratif sur toutes les raves parties, les free party et festival. Ils ont leur trafic et ils montent des équipes pour arroser les festivals, en Bretagne en Normandie et même plus loin, Pays de la Loire aussi. Il y plusieurs procédures comme cela » (GF Application de la loi).

De manière plus générale, les constats des services application de la loi sur l'activité des services et sur le volume des produits saisis est que le cannabis est le produit qui circule le plus : *« Au niveau du stup, la part de marché la plus importante est occupé par le cannabis, à la fois herbe et résine, ensuite on retrouve les traditionnels héroïne, cocaïne et amphétamine, c'est ce qui est le plus courant dans le volume des saisies, volumes qui sont assez variables, on n'est pas sur des gros volumes, on est sur des réseaux plus modestes » (GF Application de la loi).*

A côté de cela, d'autres types de fonctionnement peuvent être mis en place. Ainsi, en mars 2016, une « coopérative » autour du cannabis a été démantelée dans le nord-Finistère, répartie sur différents sites (Plouzévédé, Kersaint-Plabennec, Brest, Lampaul-Plouarzel et la Forest-Landerneau) : les forces de l'ordre ont ainsi pu saisir 211 plants de cannabis, 1,3 kg d'herbe prête à consommer ; 232 buvards de LSD et 4 560 € en liquide. Le matériel utilisé était également conséquent : 20 armoires à culture, 20 extracteurs d'air, 29 réflecteurs, 6 séchoirs, 34 ventilateurs, 2 VMC complètes, 2 transformateurs, 5 rampes de néon, 4 blocs à LED, des armes et munitions.

Et enfin, un laboratoire destiné au conditionnement de MDMA¹⁶ (PQR).

D'autres affaires montrent également un autre mode de fonctionnement. Ainsi des individus isolés peuvent faire des tentatives de mise en place de trafic sur un ou deux produits mais à grande échelle : une personne a été interpellée dans l'année à Yffignac (22) avec 1 000 comprimés d'ecstasy et 1 000 buvards de LSD ; une autre à Saint-Brieuc avec 4 500 comprimés d'ecstasy (PQR).

L'organisation des trafics

Dans les modalités de vente, le phénomène de « drive » se confirme : *« Ça a l'air d'être un peu plus drive in la façon de dealer avec des bagnoles qui s'arrêtent qui repartent et puis des scandales quand une personne s'arrête pour manger un sandwich sur le drive in, c'est franchement pas le lieu quoi...c'est stationnement réservé ! » (GF Quartier). Ce phénomène de drive ne se limite pas uniquement à l'espace public, mais va concerner la sphère privée avec notamment le deal en appartement : « Une des modalités parce qu'on s'est rend compte que le deal d'appartement a pris une proportion assez importante (...) c'est surprenant comme évolution mais c'est discret. Ils se sont adaptés à la répression policière*

¹⁵ Par exemple, la ville de Vannes dans le Morbihan, pour laquelle le trafic de citée est d'une forte importance est considérée comme une « plaque tournante » du trafic pour le sud de la région Bretagne et bien au-delà. Des connexions entre Vannes et les Pays de la Loire ont été démontrées, ainsi que des réseaux organisés notamment entre Vannes et Brest (PQR, GF Application de la loi). Le phénomène « colporteur » y est, également bien présent.

¹⁶ Le conditionnement de la MDMA consiste notamment à la mise sous presse des comprimés d'ecstasy.

et aux contrôles préventifs sur le terrain. La seule façon d'être discret c'est de le faire en appartement. Pour autant le deal de rue reste très présent et visible et peut être mieux organisé qu'avant» (GF Application de la loi).

Concernant le deal « d'appart' », les personnes impliquées peuvent s'équiper de talkie-walkie ce qui leur permet de pouvoir communiquer entre appartements et avec l'extérieur sans pouvoir forcément être « pistées » par les services applications de la loi : *« Ils sont organisés dans le sens où on leur fournit même un talkie-walkie pour communiquer avec un autre, ça fait plusieurs fois que ça arrive. Pourquoi les talkies, ils se sont rendu compte qu'au niveau de la téléphonie il y avait un lourd investissement d'exploitation, du coup ils s'adaptent. Un talkie c'est traçable mais il faut être branché pour trouver la fréquence. C'est beaucoup plus rapide et discret qu'un téléphone, surtout quand on deale à partir d'un immeuble. En bas des tours, c'est très pratique, c'est l'idéal, encore faudrait-il ne pas se faire contrôler, ça caractérise d'autant plus le fait qu'ils sont organisés. Ils ont des outils de communication qui caractérise davantage leurs petits trafics locaux »* GF Application de la loi).

Les trafiquant pour brouiller les pistes peuvent également diversifier les lieux, un lieu qui sera réservé à la vente, et possiblement d'autres lieux dédiés à la préparation des ventes, notamment le conditionnement des drogues en « dose unité ». Pour cela, des lieux dans des communes limitrophes plus à l'abri des regards peuvent être choisis : *« Ils n'hésitent pas à investir les communes limitrophes en périphérie. Par exemple, pour préparer ce qui sera revendu dans l'hyper-centre sera préparé en extérieur de Rennes à un endroit discret, chez un ami par exemple qui habite en périphérie, un complice qui habite en périphérie, ça se fait beaucoup »* (GF Application de la loi).

Une fragmentation des quantités transportées et stockées sur les lieux de revente

Concernant le deal de rue, il est organisé de manière très fragmenté avec une décomposition des tâches et l'implication nécessaire d'une multitude d'acteurs où chacun, dans une organisation bien huilée, aura un rôle à tenir : *« Sur les points les points de deal classiques où on a les petits, le produit est dispatché soit dans le mobilier urbain ou dans des cages d'escalier, ils sont ravitaillés au fur et à mesure par des individus, il y a très peu de quantité à saisir (...) les récolteurs¹⁷ viennent plusieurs fois par jour »* (GF Application de la loi). Ce système a essentiellement pour objectif de limiter les risques en cas d'intervention des forces de l'ordre, car les personnes interpellées n'auront que peu ou pas de produits sur elles. Pour mettre en place ce type d'organisation, les trafiquants n'hésitent pas à recruter localement des dealers « kleenex »¹⁸. Même chose, sur les sommes d'argent, elles seront, de fait, limitées. La multiplication des intermédiaires rend également plus difficile les possibilités de pouvoir « remonter » à la tête du réseau : *« Il n'y a pas de lien entre le petit dealer de rue et la personne qui organise le marché »* (GF Application de la loi).

Un constat comparable d'une fragmentation de l'activité dans l'acheminement des produits sur la région peut être fait. Les transporteurs préfèrent réduire les quantités transportées et multiplier les voyages pour limiter les risques, avec en plus une modalité, qui est toujours de mise, à savoir rendre les transports les plus anonymes possibles. Les go fast sont, de ce fait, relativement rares (mais pas inexistantes) : *« Les go fast, pas tant, on est sur des go slow. Avec des quantités plus réduites pour limiter les risques, et des trajets par contre*

¹⁷ Dans l'organisation du trafic de rue, les récolteurs viennent régulièrement approvisionner le dealer en produit et en même temps récupérer l'argent des ventes précédentes.

¹⁸ L'expression désigne le fait d'utiliser très ponctuellement des personnes, sans forcément une inscription sur la durée à l'instar d'un mouchoir jetable.

plus fréquents. les quantités sont moins importantes. C'est moins embêtant de perdre 2kg que 400 kg (...) avant, on trouvait des 10 kg, des 20 kg dans les véhicules, maintenant ce n'est plus de kilos, des 500 grammes, des 100 grammes. Mais ça leur rapporte tellement et ils payent tellement peu ceux qui transportent que ça reste rentable » (GF Application de la loi).

Dans les transports, des astuces sont également développées pour camoufler au maximum les marchandises transportées. Il peut, par exemple, y avoir des dissimulations dans de faux contenants¹⁹ : *« Des cas de dissimulation dans des briques, package alimentaire, lessive ou autre pour dissimuler la drogue (...) des briques de jus de fruits, une partie avec de la marchandise et une partie avec du jus de fruits, des boîtes qui se dévissent. Ils sont très inventifs. Des boîtes métalliques aimantées aussi type boîtes à fusibles pour mettre dans le moteur ou sous le véhicule, des écrous, de tout, de la pièce mécanique » (GF Application de la loi).*

Le transport par la voie ferrée est toujours utilisé, avec comme stratégie de déposer un sac dans le compartiment bagage dans le train, afin de ne pas avoir la marchandise sur soi, mais avec l'obligation de multiplier les voyages car les quantités transportées restent réduites (GF Application de la loi).

Les éléments évoqués en 2015 sur un possible trafic entre la Bretagne et les îles Anglo-normandes portant sur du subutex ne semble pas se confirmer : *« Trafic de subutex en direction des îles Anglo-normandes. C'était des observations en préliminaire, on n'a pas de nouvelles observations, mais on sait que le subu est très recherché sur les îles Anglo-normandes et en Angleterre » (GF Application de la loi).*

Un durcissement de la violence et de la délinquance autour du trafic de stupéfiant

Le constat d'un durcissement de la violence entourant le trafic de stupéfiants est encore de mise cette année. En termes de délinquance, le trafic de drogue est étroitement lié à un ensemble d'autres « activités » : *« Une augmentation du durcissement de la délinquance et une aggravation de la délinquance sur la thématique stupéfiant. Le constat est partagé avec l'autorité judiciaire. On est sur de la crapulocratie, de la voyoucratie de stup (...) la délinquance induite par le stupéfiant est non négligeable, elle augmente en gravité et en conséquences, tout ce qui est vol, cambriolage, vol avec violence, sur une population qui peut être considérée vulnérable, soit des personnes âgées, des mineurs et puis tout ce qui est criminel, les règlements de compte, les enlèvements séquestration, des violences avec actes de torture, c'est un corollaire » (GF Application de la loi).*

L'activité liée aux stupéfiants amène les trafiquants à fréquemment recourir à la violence, à utiliser des armes, pour récupérer des dettes, pour intimider la concurrence, ou pour dissuader n'importe qui voulant s'immiscer dans leur « commerce » : *« Les 6 derniers mois c'est l'horreur. On sait que le trafic de stupéfiants draine de la violence, ce n'est pas nouveau. Une violence dont on n'est pas saisi car elle se règle entre protagonistes, par contre, là, elle est manifeste car ça va être l'utilisation d'armes blanches et d'armes à feu qui vont de facto amener à l'intervention des forces de l'ordre. Une situation qui est inquiétante. Ces 6 derniers mois ça a été exponentiel, on a eu deux blessés par balle, plusieurs blessés par armes blanches (...) il y a une évolution, avec une génération qui fait peur, qui n'a pas de limite, avec une violence totalement désinhibée, il n'y a pas de proportionnalité, de réflexion, il y a une grande immaturité » (GF Application de la loi).*

Des situations inédites à Rennes ont ainsi pu être relevées, des personnes blessées « déposées » devant des hôpitaux, à l'image de ce qui peut être vu dans des films de

¹⁹ Des sites internet proposent ce genre de produits pour dissimuler des choses, des boîtes cachettes.

gangster. Les trafiquants n'hésitent pas non plus à démolir les caméras de surveillance afin d'éviter de faire l'objet de surveillance à distance (« *Les tentatives de mettre en place de la vidéosurveillance ne tiennent pas 4 heures. Ils ont été jusqu'à piquer un tractopelle pour défoncer les 2 mats de 8 mètres et récupérer la caméra. C'est un signe fort "pas de caméra !"* ») (GF Quartier).

Le dealer, figure identitaire potentielle auprès des plus jeunes dans les quartiers

L'implication de mineurs dans le trafic fait toujours depuis quelques années l'objet d'observations, certains contraints, d'autres au contraire très volontaires, attirés notamment par l'appât du gain (« *Ils sont à la tâche, payés à la tâche, un billet de 50 pour la journée. Pour un jeune qui est en échec scolaire qui n'a pas d'avenir proche. Les familles ferment les yeux* », GF Application de la loi), mais aussi parce que des vocations sont suscitées par les trafiquants en place : « *Des jeunes très jeunes, ils sont très jeunes, avec des contraintes y compris physiques. Des gamins qui commencent très tôt. Les jeunes sont élevés et baignés dedans. On a des trafiquants qui sont bling bling, l'argent facile, les belles pompes, les belles fringues, toujours la liasse de billets. Dans notre société en crise, les plus jeunes voyant cette facilité, baignent littéralement dedans. Si un gamin de 12 ans récupère un billet de 100 euros, il est déjà drainé... en acceptant les règles extrêmement violentes du trafic* » (GF Application de la loi). Une fois enrôlés, il est difficile, pour ces mineurs de continuer à adhérer aux valeurs éducatives traditionnelles transmises par l'éducation et les éducateurs, que par la famille. C'est assez complexe dans le sens où il y a cette dualité ou cette ambivalence : à la fois une attirance et une emprise pour et par les trafiquants. Le dealer devient un véritable modèle, une sorte de but à atteindre pour les plus jeunes : « *Il y a l'influence des plus grands sur les plus petits, qui passent soit des kebabs, soit des valisettes, on est sur ce genre de truc quand même* » (GF Quartier). Mais une fois dedans, il est difficile de pouvoir en sortir. C'est aussi un choix qui peut être fait par dépit, lorsqu'on les conditions sociales permettront difficilement de pouvoir élever ses ambitions : « *Certaines familles ont en fait un choix économique. Le business c'est beaucoup plus paisible comme type de travail que d'aller tâcher de trouver un boulot qu'on ne trouvera pas ou bosser dans le BTP. C'est un cursus socio-économique possible* » (GF Quartier).

Le phénomène d'épicerie se confirme

Le phénomène qualifié « d'épicerie » se confirme encore cette année. Bon nombre de réseaux de trafiquants ne se contentent pas de « travailler » avec un seul produit mais proposent une palette large, pour toucher davantage de monde: « *Celui qui veut s'implanter et rayonner, s'il veut élargir sa clientèle, il faut qu'il élargisse la gamme de produits, avec toutes les difficultés que cela entraîne derrière et dont on parlait tout à l'heure, il faut de l'approvisionnement, identifier les sources d'approvisionnement, il faut mettre en place une logistique d'acheminement, de transport. Avec des enjeux financiers qui ne sont pas les mêmes aussi bien pour l'achat que pour la revente* » (GF Application de la loi).

En lien avec ce phénomène « épicerie », et c'est un corollaire, on peut y associer le phénomène que l'on peut qualifier de « **colporteur** ». En effet, à l'instar des épiceries, des individus peuvent avoir sur eux, des petites quantités de plusieurs produits dans leur sacoche, afin de pouvoir : « *Sur les affaires en transactionnel, sur de petites quantités, de plus en plus souvent, il y a plusieurs produits, un peu de MDMA, une barrette de shit, un peu d'héro* » (GF Application de la loi). Cette stratégie commerciale est comparable à ce qui est mis en place avec le système « épicerie » : « *Le dealer répond à une demande, il peut avoir comme un VRP une démarche pro active d'aller vers le client* » (GF Application de la loi).

Le clash entre plusieurs cultures du deal sur l'espace festif

La présence de drogue peut parfois être très importante sur l'espace festif avec notamment deux principaux profils : l'utilisateur-revendeur qui est certainement le profil le plus représenté et les vendeurs qui opportunistement viennent sur les lieux de fête, qui sera pour eux l'occasion d'écouler leur stock : « *Les gens vont acheter préférentiellement sur les vendeurs typés teufeur, pas ceux profil cité, c'est trop cliché, qui ont tout un magasin sur eux. Quand il y en a qui font "coke shit ecstasy...", ça fait douteux, ça n'inspire pas la confiance* » (Qualy festif). C'est également des vendeurs de ce type qui peuvent arnaquer²⁰ les clients ou bien encore proposer des produits de piètre qualité. Généralement sur une « teuf » ces individus seront assez vite démasqués : « *Après en teuf, quand il y a une arnaque, les mecs tombent vite dessus, et après t'es cramé. Quand les mecs vendent des produits de merde, ils sont très vite éjectés* » (Qualy festif). On peut même parler de bienveillance de la part des teufeurs qui n'hésitent pas à évacuer *manu militari* les vendeurs non issus du milieu : « *Il y a eu un dossier, les mecs se sont fait refoulés parce qu'ils avaient trop cette étiquette-là [trafiquants de cités]. Ils sont revenus avec une arme de chasse. Avec les teufeurs, c'est un vrai clash des cultures. Il y a une analyse de la situation qui fait qu'elle peut dégénérer avec la présence de dealer, la communauté teufeur ne veut pas d'histoire. Il y a une vraie gestion, c'est un milieu différent, c'est des cultures qui ne sont pas faites pour être ensemble* » (GF Application de la loi). Ces vendeurs opportunistes n'hésitent pas non plus à acheter une place pour un concert ou un festival afin d'être présent sur la manifestation pour vendre leur drogue (Qualy festif).

Le profil de l'utilisateur-revendeur est le plus présent sur l'espace festif alternatif : « *Quasiment tous les prod' sont vendus par des usagers revendeurs pas forcément le type de produit qu'ils consomment qu'ils vendent, mais qui vont quand même consommer et faire partie de la fête. Ils sont là, ils se font un petit billet, une fois qu'ils ont fait leur quota, et même pendant, ils commencent à participer à la fête. En parallèle de cela, il y en a qui sont plus revendeurs revendeurs, sauf pour la coke, mais en général c'est plus des carottes ou des produits qui ne sont pas folichons. C'est eux qui vendent à la criée. Les usagers revendeurs, ils n'ont pas trop besoin* » (Qualy festif).

Les achats sur internet via le Darknet

Quelques éléments indiquent les achats de drogues sur Internet continuent de se développer: « *Ça se développe, petit à petit, tranquillement, c'est compliqué mais ça intéresse beaucoup de gens. Ce n'est pas compliqué, mais c'est compliqué à apprendre. C'est l'apprentissage qui est le frein. Les smartshops c'est plus facile, mais c'est que pour les NPS* » (Qualy festif). Des constats de ce type sont faits également auprès du public de l'espace urbain même si les démarches sont encore très limitées « *Et puis il y a augmentation de tout ce qui est darknet. On en entend parler. Tu payes à la réception du produit et à la qualité, tu n'es plus obligé de payer avant. Et après ils ont des offres qui arrivent régulièrement sur leur boîte mail... moins 50%. C'est des pubs de ce type. Un gars il n'avait pas eu la bonne dose, il avait eu moins que prévu, il avait reçu autre chose en cadeau, quelque chose comme 5 ou 6 grammes en plus mais en cadeau. Ils proposent aussi des échantillons, c'est de la pure logique commerciale. Les dealers sont notés* » (Questionnaire bas seuil).

²⁰ Il est à relever que les arnaques ou tentatives d'arnaqes sont plus fréquentes sur des événements grand public rassemblant beaucoup de monde, avec un public aussi moins connaisseur des produits (Note ethno festif).

Les principales tendances concernant les modes de consommation

Kit base et Roule-ta-paille

Ces deux outils font l'objet depuis déjà quelques années d'un intérêt grandissant de la part des usagers, aussi bien sur l'espace festif que sur l'espace urbain. Les acteurs de réduction des risques sont largement sollicités pour des demandes de ce type (« *On distribue par contre plus de kits base que les années précédentes. Mais c'est le fait aussi que l'outil est de plus en plus connue* », Questionnaire bas seuil) ; « *Avant on proposait, maintenant on a de la demande* » (Qualy festif). Pour le RTP, l'utilisation du sérum physiologique est également plus fréquente (Qualy festif).

L'inhalation à chaud

A l'image de ce qui est constaté avec le kit base et les RTP, l'inhalation à chaud avec des feuilles d'aluminium est toujours plus fréquemment pratiquée, cette technique étant une perçue comme une bonne alternative à l'injection. D'autre part, des usagers ont plutôt pratiquer l'inhalation à chaud en alternance à l'injection (Note ethno urbain).

L'injection

Concernant l'injection, il est relevé depuis quelque années, une baisse assez significative des complications sanitaires en lien avec l'injection. Les principaux soucis sont essentiellement des abcès qui surviennent surtout à cause d'un manque d'hygiène pour les personnes à la rue ou lorsque que l'injection est ratée (produit est passé à coté). C'est à mettre en relation avec les différents types de public : d'un côté il y a un public CAARUD qui se responsabilise de plus en plus (utilisation plus importante du petit matériel dont les filtres), et de l'autre le public zone de chez zone qui injecte dans de mauvaises conditions d'hygiène et réutilise le matériel (Note ethno urbain).

Injection par plug anal

L'injection par plug anal est plus facilement abordée et l'idée de plus en plus acceptable chez les usagers en tant qu'alternative à l'injection : « *Dans l'ensemble, cette année, il y a quand même plus de personnes qui avouent et on en parlent plus parce qu'ils sont plus à l'aise aussi de l'injection par plug anal. Dans les entretiens infirmiers quand on propose cette alternative ils disent "ha carrément si ça fait le même effet carrément" et une autre partie c'est "c'est bon là", ça casse l'image du drogué que tu peux avoir, l'image assez virile de l'injecteur* » (Questionnaire bas seuil).

L'approche par produit

Le prix des principales drogues illicites observé en Bretagne en 2016

Principaux produits		Prix relevés	Tendance	Commentaires
Amphétamines speed		Prix courant : 15 - 20	→	Ces prix concernent le gramme de poudre d'amphétamine.
Buprénorphine Haut Dosage		3/5 €le comprimé 20 €la plaquette de 7 comprimés	→	La BHD est essentiellement observée sur l'espace urbain.
Cannabis	Herbe	Entre 10 et 20 €le gramme	↑	Une très grande variabilité des prix aussi bien pour la résine que pour l'herbe. Cette variabilité est notamment importante pour la forme herbe selon la nature du produit (herbe importée, herbe locale, herbe cultivée en extérieur ou en intérieur). Les prix peuvent varier du simple au double.
	Résine	Entre 5 et 10 €le gramme	⇒	
Cocaïne		Prix bas : 60 € Prix haut : 120 € Prix courant : 80/100 €	↑	Le prix de la cocaïne est en augmentation notamment en raison de la présence plus fréquente de produits plus purs en circulation. Il y a toutefois toujours une variabilité dans les prix.
Héroïne		Prix bas : 25/30 € Prix haut : 60 € Prix courant : 40 €	→	Confirmation en 2016 de la baisse du prix bas du gramme d'héroïne. Ces prix concernent l'héroïne brune, la présence d'héroïne blanche est exceptionnelle
Kétamine		Prix bas : 40 € Prix haut : 60 € Prix courant : 50 €	→	Des achats au demi-gramme sont également possibles.
LSD		Prix buvard : 10 € Prix à la goutte : 10 €	→	Un prix constant depuis plus d'une dizaine d'années.
MDMA	Ecstasy (Comprimé)	Prix courant : 10 €	→	Comprimé de plus en plus disponible.
	Poudre / cristal	Prix bas : 25€ Prix moyen : 50 €	→	La MDMA peut fréquemment être vendue de manière fractionnée. Ainsi un parachute sera vendu à 10 euros.
Méthadone®		5 €la fiole de 60mg	→	Prix constant depuis de nombreuses années. La méthadone fait fréquemment l'objet de troc plus que de transactions financières.
Sulfate de Morphine		Gélule 100 mg : 5€ Gélule 200 mg : 10€ 50/60 €la boîte	→	Produit présent dans un cercle d'utilisateurs restreint.

L'usage d'opiacés

L'usage d'héroïne

Données de cadrage

L'héroïne, présentée sous la forme de poudre ou de caillou, de couleur brune, plus rarement blanche et exceptionnellement de couleur rosée, recouvre différentes appellations : « *héro, came, meumeu, brown sugar, bourrin, marron, rabla...* ». Il est à noter que l'utilisation de ce dernier terme 'rabla' a, durant de longues années, créé une confusion autour de la connaissance du contenu du produit par les consommateurs novices qui de ce fait consomment de l'héroïne à leur insu. Cette confusion semble, avec l'élargissement de sa diffusion, diminuer. D'autres usagers la consomment pour gérer les descentes de stimulants et le plus souvent en minimisent la dangerosité.

Concernant sa disponibilité, il semble que l'héroïne brune est un produit généralement plutôt disponible pour les acheteurs qui ont une bonne connaissance et sont bien implantés dans le réseau, car il s'agit d'un trafic discret. De son côté, l'héroïne blanche semble être un produit rare et réservé à certains réseaux.

Entre 2002 et 2010, le prix de l'héroïne aurait baissé d'environ 30 € par gramme. Ainsi, alors que le gramme d'héroïne brune était vendu en 2003 entre 60 et 70 € en moyenne, il pouvait être vendu en 2013 entre 30 et 50 €.

Pour les consommateurs, l'héroïne semble posséder une double image. Elle serait à la fois un produit recherché pour ses effets mais aussi un produit considéré comme dangereux, tant vis-à-vis du risque de dépendance qu'elle induit, que du fait de sa teneur en produits de coupe. Il est à noter que l'image létale de ce produit tendrait à s'atténuer chez ses consommateurs. Cette évolution dans la représentation des effets de l'héroïne peut, en partie, être expliquée par la diminution du nombre d'overdoses et par son accessibilité accrue au sein de nouvelles populations (milieu festif, public des quartiers...). Concernant les non usagers²¹, l'héroïne semble être associée à une image négative : celle du toxicomane, injecteur, précarisé.

Cette substance peut être injectée, sniffée ou fumée. Ces deux dernières pratiques sont les plus courantes car contrairement à l'injection, elles donnent une image moins dramatique et culpabilisante de l'usage.

L'usage d'héroïne associé à d'autres produits serait lié à différents facteurs. Ainsi, elle permettrait de pallier la pénurie du produit ou le manque d'argent de l'utilisateur lorsqu'il est dépendant. Elle pourrait aussi prendre un caractère festif lorsque l'héroïne est associée à la cocaïne, en « Speed-Ball²² ». L'usage d'héroïne peut clore un épisode festif et permettre « d'adoucir la descente de stimulants ».

Les principaux problèmes sanitaires observés avec l'usage d'héroïne sont la dépendance et les difficultés liées au manque, de même que des complications liées au mode d'administration (ex : système veineux dégradé, abcès...).

Les faits marquants pour l'année 2016

L'héroïne toujours aussi disponible mais avec une qualité toujours aussi « médiocre »

Pour 2016, l'héroïne reste à un niveau de disponibilité comparables aux années précédentes : « *Globalement ça a l'air assez facile à trouver. Pas trop de différence dans la disponibilité de ce produit par rapport aux autres années* » (Questionnaire bas seuil). Sur Rennes, l'héroïne qui est la plus disponible est la marron, « Brown Sugar » (Note ethno

²¹ Il s'agit d'individus qui ne consomment pas du tout le produit, ou des non-consommateurs de drogues en général.

²² Il s'agit du mélange héroïne et cocaïne.

urbain). La présence d'une autre héroïne est régulièrement mentionnée, nommée « gaufrette » (avec qualité aléatoire). C'est une héroïne tachetée de points noirs, l'un des usagers suppose qu'il s'agit peut être d'opium (Note ethno urbain).

En termes de pureté, l'héroïne présente sur Rennes, et c'est une constance depuis quelques années, est jugée comme étant plutôt médiocre par les usagers qui la consomment : « *C'est toujours autant présent, avec une qualité toujours autant médiocre (...) rien de génial au niveau de la qualité* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Je ne sais même pas s'il y a 10% d'héroïne dedans* » (Usager de l'espace urbain) ; « *Autant le marché de la coke est en dent de scie au niveau de la pureté, tu peux trouver de la 5% comme de la 80%, sur la came le marché est plat, toujours les mêmes produits de coupe, caféine, dérivé de paracétamol pour la coupe grossiste, et sinon un peu de tout dans les coupes de fin de parcours* » (Qualy festif). Le constat est le même du côté des services application de la loi : « *Il y a la qualité du produit qui est un peu douteuse, il y a de tout sur le marché (...) on trouve de drôles de produits de coupe* » (GF Application de la loi).

Ce constat, qui n'est pas nouveau sur Rennes suscite souvent de l'incompréhension de la part de personnes de passage : « *On a accueilli des personnes qui venaient de Lille et de Belgique. Elles sont arrivées à Rennes en Bretagne et quand elles ont vu la qualité de l'héroïne et le prix, elles se sont dit "c'est n'importe quoi... vous êtes vraiment des cons ici car vous vous faites bien entuber !" L'héroïne ici c'est comme cela* » (Questionnaire bas seuil).

Un profil d'usagers polyconsommateurs et précaires

Malgré ce constat d'une qualité « médiocre » d'héroïne, il y a toujours quelques décès à mettre en lien avec ce type de consommation : « *4 ou 5 décès avec l'héroïne, sans de lien évident avec le mode de consommation, héroïne injectée, individu plutôt désocialisé, et d'autres par sniff* » (GF Socio-sanitaire). Pour ce type de décès, l'hypothèse de la polyconsommation peut être avancée, dans la mesure où parmi les usagers d'héroïne il y a pas mal de polyconsommateurs : « *Associé à côté à de la métha, ou du skénan, de la vraie polyconsommation. Pas de l'héroïne tous les jours* » (Questionnaire bas seuil). Les usagers peuvent ainsi « switcher » entre différents produits, de traitements de substitution, des médicaments opiacés : « *Ils sont vraiment sur du mélange. S'ils trouvent de l'héro, ils seront contents mais sinon il y a la substitution et sinon les médicaments opiacés et ils font avec cela. Il n'y a pas plus d'usagers exclusif d'héroïne, il y a trop d'autres possibilités d'avoir des opiacés* » (Questionnaire bas seuil).

Un autre élément qui ressort du profil des consommateurs d'héroïne est l'aspect usager qualifié de précaire avec recours aux opiacés à visée d'apaisement ou anesthésiante : « *Profil, pas de changement. C'est toujours les mêmes. Individu précaire. C'est toujours le même type d'usager, pas forcément les mêmes personnes, mais le même type de profil* » (Questionnaire bas seuil) ; et également l'utilisation de l'héroïne en gestion de consommations régulières de produits psychostimulants : « *Pas de changement majeur sur les profils, on reste sur les mêmes. Il y a toujours le classique, "je suis dans l'héroïne pour gérer la descente des psychostimulants"... et pour d'autres, une visée anesthésiante* » (Questionnaire bas seuil).

Une perception de l'héroïne plutôt négative

L'héroïne est une drogue qui a toujours été diabolisée, un cap pour certains à ne pas franchir. Ainsi contrairement à d'autres produits, les expérimentations peuvent être plus limitées : « *L'héroïne reste toujours un produit un peu exclusif, ce n'est pas tout le monde qui touche, il y a une vision de ce produit là, le côté drogue dure par excellence* » (Questionnaire bas seuil) ; « *L'héroïne reste une drogue qui fait peur, donc ça s'autorégule*

un peu (...) il y a toujours ce discernement intellectuel qui ne la met pas à portée de tous » (GF Application de la loi). De plus, l'héroïne est souvent dans l'imaginaire associée à l'injection, ce qui pourra en rebuter plus d'un.

Ce constat est encore plus marqué lorsqu'il s'agit de la sphère festive : *« Pour l'héro, c'est toujours mal vu, tu peux consommer tous les produits en teuf et le clamer aux yeux de tous, tu ne le feras jamais pour l'héro »* (Usager de l'espace festif). Cette perception est encore davantage marquée chez les plus jeunes usagers de l'espace festif. Au sein des jeunes consommateurs, l'héroïne reste très stigmatisée, avec une réputation de drogue très dangereuse, ayant un fort potentiel addictif et désocialisant (Note ethno festif) ; *« Les plus jeunes de leur côté sont dans l'expérimentation et ils sont prêts à tout faire et n'importe comment. Pour une bonne partie, il y a quand même cette limite là, notamment ceux qui vont aller en teuf. Ils vont se faire des cocktails assez impressionnants, par contre leur limite sera l'héroïne »* (Questionnaire bas seuil).

L'héroïne semble donc être en décalage avec les consommations festives. Pour autant, elle est quand même présente sur le milieu festif, très circonscrite, discrète, et limitée à quelques espaces festifs (alternatif, punk...) pour un public déjà initié : *« Toujours diabolisée dans le milieu festif. Mais pour autant le milieu festif est une grande porte d'entrée vers la toxicomanie et notamment à l'héroïne »* (Qualy festif), (cf. Utilisation de l'héroïne en gestion de descentes de psychostimulants : *« pour se poser le cerveau »*, (Usager de l'espace festif). Dans ce cas de figure, les consommations peuvent intervenir à distance de la fête. Ce profil a été qualifié de « jeune consommateur d'héroïne » (cf. Rapport 2015) dans la mesure où la carrière de consommateur n'est pas très longue, en comparaison de personnes vues dans les centres de soins pour des demandes de prise en charge (sevrage ou substitution) avec une moyenne plus proche de 30-35 ans ou plus.

Davantage de signaux de prix assez bas

Le prix moyen du gramme est à 40 euros depuis quelques années, avec quelques variations possibles. Depuis deux ans maintenant, il y a davantage de signaux de présence d'héroïne avec des prix assez bas, un peu partout en Bretagne : *« Il y a eu de l'héro à 30 euros le gramme à Vannes, ça a surpris tout le monde »* (Qualy festif) ; *« Il peut y avoir par moment des prix cassés, par exemple du côté de Brest par exemple, mais la qualité n'était pas là et il y a nécessité à en acheter beaucoup. Il y a possibilité d'avoir des prix plus bas »* (Questionnaire bas seuil) ; *« Le plus bas qu'on a pu voir c'est deux personnes qui l'ont eu à 30 euros. Avec les prix bas, c'est toujours très moyen. De merdique, à moyen médiocre »* ; *« De l'héroïne, 35 euros le gramme qui vient d'Amsterdam, bonne qualité, pas trop coupée »* (Questionnaire bas seuil). Par contre, on remarque qu'avec ces signaux de prix plus bas, la qualité n'est jamais totalement garantie. Cela peut favoriser chez certains la découverte de ce produit. La présence de ces produits se situant dans la fourchette basse des prix est peut être le fait d'usagers-revendeurs : *« Le prix semble avoir baissé, notamment pour l'héroïne circulant au travers de réseaux usagers-revendeurs. Ces derniers vont acheter en quantité plus importante à l'étranger (en Hollande notamment), afin d'avoir des prix plus attractifs et revendent éventuellement moins cher : Ce qui est significatif c'est que le prix de l'héro a baissé (...) l'héroïne peut se vendre à 35 euros, des revendeurs qui achètent par 100 grammes peuvent avoir des propositions à 20 euros le gramme et ils revendent à 35, ce n'est pas cher »* (GF Application de la loi).

A propos des modes de consommation

La consommation par voie nasale (sniff) est la plus couramment pratiquée, puis dans l'ordre on trouvera le fait de fumer l'héroïne et en dernière position la pratique de l'injection. La pratique de la chasse aux dragons ou inhalation à chaud sur des feuilles

d'aluminium semblent être de plus en plus fréquemment rentrée dans les mœurs. C'est un constat qui est de mise chaque année, avec l'intention des usagers d'alterner les modes de consommation, notamment alternance entre injection et inhalation à chaud dans le but de réduire l'usage de la seringue : « *Davantage de personnes la fume avec de l'aluminium. Il y a de plus en plus alternance du mode de consommation* » (Note ethno urbain) ; « *Beaucoup d'injecteurs au CAARUD, des sniffeurs mais pas mal d'inhaleurs. L'année dernière il y a eu un pic d'alu. On en distribue quand même pas mal. Il y a une hiérarchie entre les usagers, les inhaleurs sont mieux que les autres, ils s'abîment moins les veines "moi jamais je ne suis pas comme eux", les chasseurs de dragons sont à un autre niveau. En même temps, les dragons ça volent donc ils sont un peu au-dessus du lot* » (Questionnaire bas seuil).

Le constat est partagé par les services application de la loi : « *On a eu à faire récemment avec une population d'héroïnomanes, au final très peu s'injectaient, ils sont passés à un autre mode de consommation de l'héroïne. C'est rare même en perquisition qu'on trouve des seringues, c'est peut être une nouvelle génération* » (GF Application de la loi).

Des distinctions concernant l'héroïne entre espace urbain et zones rurales

Plusieurs distinctions peuvent être faites entre l'espace urbain (Rennes) et les zones rurales en Bretagne concernant l'héroïne, que ce soit sur la disponibilité, le profil des usagers et les modes de consommations.

Tout d'abord, sur la disponibilité, il ne semble pas y avoir une différence très marquée entre la ville et la campagne, où l'héroïne y sera tout autant disponible : « *L'héroïne est très présente dans les campagnes, Vitré Fougères, Pontivy, Quimper aussi...* » (GF Application de la loi) ; « *L'héroïne c'est vachement un truc de campagnards aussi, sur Pontivy ça tape de la came de fou. Tu peux avoir des mecs qui vont chercher 100 grammes pour eux à Rotterdam, forcément il y a la qualité qui est derrière* » (Qualy festif). C'est la deuxième distinction, dans les zones rurales, le profil usagers-revendeurs est plus présent : « *A Pontivy, les retours sur l'héro sont plutôt bons. C'est un peu un pôle de l'héroïne sur le Morbihan. Loudéac il y a encore un vieux nid. A Pontivy, c'est des petites équipes, ils vont à 2 ou 3 aux Pays-Bas, ils reviennent* » (Questionnaire bas seuil). Le rapport 2015 posait l'hypothèse d'une présence d'héroïne plus pure hors de Rennes. Quelques éléments (hors analyse toxicologique) permettent d'étayer cette hypothèse et en premier lieu une présence plus importante d'usagers-revendeurs qui vont s'approvisionner notamment en Hollande (« à la source »), et qui va conduire à une modalité de transaction qui sera différente de l'usager qui voit toujours le même dealer qui lui vend toujours la même chose, héroïne qui a dû circuler auprès de nombreux intermédiaires. En zone rurale, le circuit n'est pas le même : « *Il n'y a pas beaucoup d'intermédiaires. Moins d'hypocrisie en d'entubages entre consommateurs. Si tu fais griller sur une ville après ton commerce il tombe à l'eau. Il vaut mieux ne pas trop jouer au con (...) avec de l'héroïne jamais différente, toujours la même qualité c'est à dire moyenne voire bonne* » (Questionnaire bas seuil). Autre nuance sur les profils d'usagers d'héroïne, autant sur Rennes sont décrits des usagers souvent polyconsommateurs, en zone rurale, il semble qu'il ait des consommateurs exclusifs : « *Sur Vitré, Fougères, et on n'est pas sur des polyconsommateurs mais sur des profils héroïnomanes mono-consommateurs, hommes et femmes* » (Questionnaire bas seuil).

Enfin, la dernière distinction entre espace urbain et zones rurales concerne le mode de consommation. En zone rurale, il semble y avoir une sous-représentation de la pratique de l'injection au bénéfice de l'inhalation à chaud : « *Beaucoup plus de chasseurs de dragons avec l'héroïne à Vitré et à Fougères. C'est un des principaux modes de consommation sur Vitré et Fougères. La moitié de l'aluminium qu'on distribue, on le fait hors du local de Rennes. Alors qu'à Rennes il y a plus d'injecteurs même s'il y a des utilisateurs d'alu* »

(Questionnaire bas seuil). Le constat est le même au niveau des usagers vus en centre de soins : « *Concernant les consommations d'héroïne, la plupart la fume, on a une majorité de fumeurs* » (Questionnaire bas seuil).

La Buprénorphine Haut Dosage (BHD)

Données de cadrage

Le subutex®, appelé « *sub* » ou « *subu* », est normalement utilisé dans le cadre d'un protocole médical de substitution aux opiacés. Dans la rue, le « *sub* » ferait souvent l'objet de troc ou de dépannage entre usagers. Cependant, il existe un trafic pour ce produit dont les clients seraient des usagers ne disposant pas de couverture sociale ou des personnes ne désirant s'en procurer que ponctuellement.

Depuis 2010, le prix du comprimé s'est stabilisé à 5 €. Auparavant, les prix ont pu être très variables, entre 1 et 9 € le comprimé de 8 mg selon le réseau employé par l'utilisateur. Cette fluctuation pourrait être liée à une demande, faite en 2004, par l'AFSSAPS²³ aux médecins, de respecter le protocole de prescription.

Le mode d'administration est sujet à détournement. En effet, la prise de ce produit est à l'origine sublinguale or, des usagers dépendants psychologiquement à un mode d'administration, peuvent l'injecter, le sniffer ou plus rarement le fumer.

Des usagers de subutex® souhaitant ressentir davantage d'effets le mélangent à des produits tels que des benzodiazépines. Les effets du mélange avec des opiacés (en particulier : apparition de crise de manque, annulation des effets des opiacés) seraient, quant à eux, bien connus des usagers et participeraient à leur perception négative du subutex®.

Le subutex® semblerait donner satisfaction aux personnes l'utilisant à des fins thérapeutiques mais chez les autres usagers, il posséderait une mauvaise réputation liée aux complications sanitaires qu'entraîne son injection, tels que le gonflement des membres inférieurs et supérieurs (syndrome des « mains de Popeye » ou du « gant de boxe »), l'obturation des vaisseaux sanguins, des abcès, des veinites...

2006 et 2007 ont vu l'apparition de médicaments génériques du subutex® : la buprénorphine Arrow® et Mylan®. Depuis leur commercialisation, ces produits ne semblent pas susciter un réel engouement tant chez les prescripteurs et les patients que chez les usagers qui souhaiteraient les détourner de leur usage initial.

Les faits marquants pour l'année 2016

La Buprénorphine toujours aussi accessible sur l'espace urbain

Aucun changement n'est à relever sur la disponibilité et l'accessibilité de la buprénorphine, à savoir une présence comparable aux années précédentes. Pouvoir avoir du subutex® ne semble pas être trop difficile, soit par le biais de prescription médicale ou bien sur le marché de rue. Une légère modification concernant sa présence est toutefois à relever. Le subutex® qui circule serait davantage issu de prescription en médecine de ville : « *Un peu plus prescrit, moins le sub de rue. Peut-être parce que les prescriptions en médecine de ville sont de plus en plus courantes. Ce qui fait que le marché est un peu en berne. C'est plus de la dépanne que de la vente,*

pour les mecs qui ont peur d'en manquer le week end » (Questionnaire bas seuil). Une autre modalité d'acquisition serait la « dépanne » entre connaissances ou bien par le marché de rue. Le subutex® donne toujours lieu à peu de trafic, notamment le public « zonards », précaires occupant certains espaces du centre-ville de Rennes, notamment profil punk à chien (Note ethnographique urbain) ; « *Trafic de TSO. Trafic de rue. Dans le milieu des*

²³

Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé.

marginiaux, ça existe, c'est un moyen d'avoir des liquidités pour faire autre chose » (GF Application de la loi).

Aucune observation sur la présence de buprénorphine sur l'espace festif n'est relevée.

Le profil des usagers subutex®

En termes de profil d'usagers, aucun changement significatif n'est relevé. Parmi les différents profils repérés, on a toujours celui de l'utilisateur précaire, souvent injecteur, dont le subutex® sera le principal produit consommé : *« Profil, pas de changement non plus, des personnes pour qui leur shoot principal, c'est le subutex. Il y aura quelques extras avec d'autres produits à côté, mais le principal produit c'est le subutex »* (Questionnaire bas seuil). D'autre part, on retrouve des personnes qui mésusent le subutex® en partie pour pallier au manque d'héroïne. Ce sont des personnes qui sont inscrites dans une démarche de soin, avec une réelle volonté de substitution mais qui ne sont pas pour le moment stabilisées. Des prises en charge peuvent être proposées : *« Si il y a un mésusage de bupré, on propose la suboxone avant d'aller sur la méthadone, ça a peut être changé. Après ils ne restent pas forcément très longtemps sous suboxone car c'est quand même contraignant, le goût ne passe pas. Ils reviennent à la bupré »* (Questionnaire bas seuil).

Ce qui ne change pas non plus, c'est la primo-dépendance aux opiacés avec la buprénorphine, sans passer par la case héroïne : *« Toujours, sans même passer par l'héroïne, d'emblée il commence par le subutex, mais c'est encore une fois les plus anciens, on n'a pas ça chez les plus jeunes »* (Questionnaire bas seuil).

La distinction entre la buprénorphine (forme générique) et le subutex® est toujours de mise. Pour certains, usagers ce n'est pas la même chose, les effets ne sont pas les mêmes : *« Il y a toujours le discours, la bupré ce n'est pas du sub »* ; *« Ils disent "ha non moi je ne prend pas de Bupré, je prends que du subutex »* (Questionnaire bas seuil).

Moins de complications sanitaires en lien avec l'injection de subutex®

Outre les consommations par voie nasale et en sublingual, il y a toujours des usagers qui injectent le subutex®, notamment les usagers précaires décrits plus haut notamment accueillis en CAARUD : *« Pour le sub, c'est toujours en injection, il y a quasiment que cela »* (Questionnaire bas seuil). Un point intéressant à relever concernant l'injection est une baisse des complications sanitaires de type abcès ou syndrome des mains de Popeye. Sans être totalement éradiquées, il y en a moins, et c'est une tendance qui se confirme d'année en année. Les messages de réduction des risques et l'appropriation par les usagers du matériel adapté poursuit son cheminement : *« Le subutex est injecté, mais rien de neuf. Moins de mains de Popeye, ils filtrent de plus en plus. C'est l'effet du stérifilt. Le filtre toupie, on l'a expérimenté un peu... mais c'est cher »* (Questionnaire bas seuil).

Un peu de suboxone® sur le le marché de rue

Comme en 2015, quelques signaux de circulation de suboxone® sur le marché de rue, mais des signaux extrêmement marginaux : *« Suboxone, très à la marge. Et on n'a pas de discussion particulière autour de cela. Il y a quand même pas mal de fausses idées dessus notamment sur l'injection et savoir si ça va faire un effet ou non. Pas mal sont persuadés que c'est injectable et d'autres de dire que si qu'ils ont déjà essayé et que cela marche très bien. Il y a toujours encore un peu de mythe »* (Questionnaire bas seuil).

L'usage de Méthadone®

Données de cadrage

Présentée sous forme buvable, la méthadone® autrement appelée « métha, meth ou thamé » est un traitement de substitution aux opiacés. Ce médicament est généralement bu. De rares tentatives d'injection ont été rapportées.

Avec la baisse de disponibilité du sulfate de morphine et la création en 2004 à Rennes d'un accès facilité à la méthadone® au centre de soin, ce produit a été de plus en plus utilisé au cours de ces dernières années. L'accès facilité à la méthadone® a eu pour effet de diminuer sa consommation en dehors des protocoles médicaux, et a aussi permis à ce produit d'acquérir une image relativement positive : celle d'un traitement permettant de faire une pause, de pallier le manque, mais la perspective d'un « traitement à vie » effraierait certains usagers.

A partir de 2008, la méthadone AP-HP® gélule (5 mg, 10 mg, 20 mg et 40 mg) a fait son apparition au centre de soin de Rennes. Pour l'instant, aucun marché parallèle n'a été observé.

La méthadone® demeure avant tout un produit de troc ou de dépannage entre usagers. Depuis 2009, le prix de la fiole s'est stabilisé à 5 €

Dans la mesure où ce traitement ne pallie qu'au manque physique d'opiacés, de nombreuses associations avec d'autres produits sont faites afin de potentialiser les effets : méthadone®/Valium® et méthadone®/alcool ont été les associations les plus fréquemment rapportées au cours de ces dernières années. Le sulfate de morphine et l'héroïne lorsqu'ils ont été disponibles ont pu également être associés au traitement quotidien des usagers. Des mélanges de méthadone® et de produits stimulants ou hallucinogènes ont parfois été rapportés.

Parmi les consommateurs de méthadone®, l'essentiel serait des usagers dépendants aux opiacés. Deux démarches ont été identifiées : l'utilisation de la méthadone® en substitution ou l'utilisation de celle-ci comme une possibilité de « défonce ».

Des complications sanitaires, liées pour la plupart à l'association de méthadone® avec d'autres produits, ont été rapportées par les professionnels ces dernières années. Il s'agirait principalement de surdosages dus au mélange avec d'autres opiacés, ou avec de l'alcool. Des prises de poids, des problèmes dentaires et le risque de grossesse lié à un rétablissement de l'ovulation malgré une absence de règles ont, par ailleurs, été évoqués.

Les faits marquants pour l'année 2016

Une disponibilité toujours constante sur le marché de rue

Aucun changement significatif concernant la méthadone® n'est relevé en 2016. Le marché de rue reste une source possible d'approvisionnement, sur lequel la disponibilité est jugée relativement aisée. Cette présence s'explique notamment par le fait que certains usagers en démarche de substitution ne sont pas encore stabilisés et font des va-et-vient entre le traitement et les consommations d'héroïne : « Si le mec il a son traitement à la semaine et qu'il se fait une semaine à la came, il y a de la métha qui est dispo et qui est refourguée ou revendue. C'est comme cela que cela circule. C'est plus facile à trouver que de la Bupré. Des patients qui sont sous métha de longue date et qui continuent à consommer à l'occasion et ils peuvent avoir des stocks importants » (GF Socio-sanitaire). D'autres pourront de leur côté essayer d'avoir en prescription un peu plus de méthadone que prévoit le traitement afin d'avoir une réserve « façon écureuil » : « Ils disent toujours "dès fois on a peur de manquer" il y a cette espèce d'anticipation anxieuse. Ils font les écureuils... une petite réserve. Ils ont piger le truc aussi, ça permet d'agrandir le stock et ça va faire de la métha disponible pour d'autres, pour les copains ou pour de la revente. C'est comme cela que cela circule en fait » (GF Socio-sanitaire). Enfin, pour d'autres encore, un stock peut se constituer en diminuant sensiblement la dose prescrite : « Quand vous avez 80mg prescrits, si vous en prenez 70, ça vous suffit largement et vous mettez 10 de côté. On peut multiplier ça comme ça. Quelqu'un qui aurait 80 de prescrit et qui prendrait même que 60, biologiquement on n'arrivera pas à trouver la différence » (GF Socio-sanitaire).

Ces différentes stratégies pour se constituer un « stock » a surtout pour but de pouvoir avoir quelque chose à troquer, ou bien encore pouvoir dépanner une connaissance, et plus marginalement le revendre. Cette dernière modalité n'est pas la plus lucrative, la fiole de méthadone® se vendait généralement à 5 euros. Ainsi on ne peut pas réellement parler de trafic (Note ethno urbain).

Des inductions de méthadone® via le marché de rue sont toujours d'actualité : « *Souvent quand ils viennent demander de la substitution, ils sont déjà substitués, dès fois depuis plusieurs semaines et même parfois stabilisés (...) beaucoup viennent officialiser un traitement qu'ils ont déjà* » (GF Socio-sanitaire). Il semblerait qu'un rajeunissement des consommateurs de méthadone® soit observé : « *Le constat que l'on peut faire c'est que la mise sous méthadone se rajeunit, les usagers arrivent avec une demande très précise. Ils ont eu l'occasion de tester la substitution et la méthadone. Même si ça fait que deux ans qu'ils ont pris les premières traces d'héroïne* » (Questionnaire bas seuil).

En termes de profil d'utilisateur, rien de notable ne ressort, le profil est assez diffus, c'est surtout l'usage qui est fait de la méthadone® qui pourra être différent d'un individu à l'autre : « *Profil, un peu tous. Il y a des consommateurs différents, tous n'ont pas les mêmes attentes avec la métha. Certains la prennent pour ne pas être en chien s'ils sont en manque d'héro, d'autres prennent de la métha et de l'héro. La métha n'a pas le même rôle pour tous dans leur vie, que ce soit en termes social ou autres. Mais en termes de profil, toujours les mêmes* » (Questionnaire bas seuil).

Pour 2016, il y a eu un peu d'overdoses mortelles pour lesquelles la méthadone® était présente : « *Une baisse des overdoses avec méthadone par rapport aux autres années* » (GF Socio-sanitaire).

Aucune observation sur la présence de méthadone® sur l'espace festif n'est relevée, elle reste cantonnée à l'espace urbain.

Méthadone® et migrants des pays de l'Est

D'années en années le lien entre consommation de méthadone® et migrants des pays de l'Est est régulièrement avancé dans les observations réalisées. La méthadone® est activement recherchée par cette population, soit sur le marché de rue, soit par des demandes de substitution en centre de soins. Cette population est décrite comme présentant souvent des problèmes de santé (tuberculose, contamination VIH ou VHC...). La méthadone®, chez eux, est consommée auto-thérapeutiquement : « *Ils n'ont pas la même utilisation de la méthadone. La méthadone sert à masquer beaucoup de maux, les maux de dents et les maux de tête. Il y a des troubles psy aussi. C'est régulateur de l'humeur. C'est des vies très carencées, des situations de guerre. C'est une recherche d'apaisement, on est vraiment sur l'effet psychotrope. C'est pour cela qu'ils arrivent à des dosages comme cela (>120 mg), il y a de la tolérance et petit à petit ils augmentent les doses* » (Questionnaire bas seuil).

Toutefois, alors que les observations des années précédentes indiquaient qu'il s'agissait d'une population « turbulente »²⁴, les choses semblent désormais plus apaisées : « *Le lien a changé avec cette population, ils sont plus en confiance, il y a moins d'agressivité qu'il pouvait y avoir. Il y a maintenant des entretiens systématiques avec des interprètes, ça permet de poser les choses différemment. Même au niveau des nouvelles demandes, ce*

²⁴ Différentes situations de violence avaient pu être relevées lors des précédents constats, des pressions fortes pour obtenir de la méthadone, ou bien encore du racket opéré près du centre méthadone auprès des patients.

n'est pas la même chose que les années précédentes où il y avait des demandes très pressantes, là on peut leur dire non, ils repartent. Des liens et de la confiance se sont créées » (Questionnaire bas seuil).

L'injection de méthadone

Jusqu'à présent, l'injection de méthadone® semblait se limiter à un seul public les migrants de pays de l'Est (à part peut être quelques tentatives marginales chez d'autres). Pour cette année, quelques signaux hors cette population ont pu être relevés. Les observations ethnographiques menées sur l'espace urbain font état de ce phénomène. Les usagers interrogés évoquent de plus en plus d'injection de ce produit à l'aide de seringues de 5 ou 10cc, achetées en pharmacie, avec filtration du sucre ou non. Le produit est « shooté » dans une grosse veine. Certains expliquent cette pratique par le fait qu'elle défonce beaucoup plus. *« J'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de personnes qui s'injectent à la métha. Ils ne filtrent même pas le sucre. Ils mettent direct dans la seringue et shootent dans l'artère ou la grosse veine. Et ça monte au cerveau directement. Et pour les reins...ça défonce tout ton organisme. J'en connais un qui fait ça plusieurs fois par jour depuis quelques mois. Ils sont cassés, enfin les premières fois. Ils comatent direct. Mais après, ils s'habituent. Depuis un an, il y en a beaucoup qui le font »* (Note ethno urbain). Il s'agit vraiment des premiers éléments sur l'injection de méthadone® concernant une population « locale », population « à la rue » très précaire, vivant en marge. Une recherche d'apaisement semble paraître crédible au regard des conditions de vie des personnes.

La méthadone gélule

A l'instar des années précédentes, le mésusage de méthadone gélule n'est pas inexistant mais est plutôt rare et très circonscrit, car concernant peu d'individus : *« On voit un peu de la dépanne de gélule, c'est pas un marché noir c'est du troc »* (Questionnaire bas seuil). Les personnes qui ont un traitement gélule semblent être très observantes et conservent donc leur traitement pour eux. Une distinction entre usagers sous sirop et sous gélule est de mise : *« Pour la gélule, c'est toujours l'élite qui l'a et les autres c'est ceux qui galèrent au sirop »* (Questionnaire bas seuil). Toujours est-il que la mise en place d'un traitement méthadone® gélule semble donner satisfaction et peut déboucher sur des réussites avec des arrêts maintenus de consommations d'opiacés : *« La gélule change vraiment les personnes dans leur substitution quotidienne, dans leur relation au traitement. Pour celles qui sont insérées, qui ont un boulot, qui partent en vacances, la prescription sous 28 jours avec des médecins compréhensifs il y a vraiment un contrat de confiance et ça c'est super positif »* (Questionnaire bas seuil).

L'usage de sulfate de morphine (Skénan LP®)

Données de cadrage

Le Skénan® LP est un sulfate de morphine utilisé sur le site de la Bretagne par une population d'injecteurs, plutôt marginalisée. Présenté sous forme de gélules contenant des micro-billes, il est appelé « *skén, ské* ». De 2002 à 2005, le Skénan® LP était largement disponible que ce soit en marché de rue, où l'on pouvait trouver la gélule aux alentours de 3 € en 2003 ou directement *via* une prescription médicale. En 2005, suite à des restrictions importantes des prescriptions, la disponibilité s'est restreinte et parallèlement les prix ont augmenté pour atteindre 8 à 10 € la gélule en 2010. Depuis 2010, le prix est stable à 10 €. Certains usagers ont développé d'autres types d'accès ces dernières années : obtention, après un « arrangement » avec un médecin de ville, d'un protocole de traitement au Skénan® LP mais sans remboursement afin d'échapper au contrôle de la CPAM, ou des prescriptions dans un autre département.

L'usage de Skénan® LP doit son succès en Ille-et-Vilaine à sa réputation de produit fiable, sans coupe, aux effets proches de ceux de l'héroïne (flash, bien-être, effet cotonneux...) et garantis, contrairement à cette dernière qui compte-tenu des produits de coupe ne permet pas à l'utilisateur d'être sûr des effets qui seront ressentis.

Chez ses utilisateurs, le sulfate de morphine semble posséder certes l'image d'un produit fiable, accessible et peu onéreux mais aussi l'image d'un produit à « l'accroche » rapide, dont il faudrait augmenter les doses ou le mélanger avec d'autres substances afin d'obtenir des effets.

Les complications sanitaires liées à l'usage de ce produit sont la dépendance avec une accoutumance rapide, les problèmes liés à l'injection (abcès, veinites, risques de transmission du VIH ou des hépatites par le partage de matériel...), ainsi que des problèmes de santé masqués par l'usage de morphine.

Les faits marquants pour l'année 2016

Très peu de changement concernant l'usage de skénan®

Les éléments d'observation sur le sulfate de morphine ne montrent pas de grand changement en 2016, si ce n'est un attrait un peu plus grandissant chez certains : « *Le skénan a pris une place beaucoup plus importante sur le marché de rue* » (Questionnaire bas seuil). Le skénan a toujours été sur Rennes un produit très prisé, notamment au vu de la qualité médiocre de l'héroïne sur place et à une disponibilité qualifiée d'assez aisée : « *Disponibilité facile si on connaît les bonnes personnes* » (Questionnaire bas seuil). Les achats sont davantage concentrés vers la gélule plutôt que l'achat de boîte, plus onéreuse : « *Plus de l'achat de gélule que de boîtes* » (Questionnaire bas seuil). Le marché de rue n'est pas la seule source possible d'approvisionnement, les usagers vont chercher par différents moyens à obtenir des prescriptions médicales : « *C'est un peu en recrudescence, mais c'est kif kif, la moitié sur ordonnance, multi prescriptions, ordonnances falsifiées ou non, ou autres et les autres qui vont sur d'autres villes* » (Questionnaire bas seuil). Il est assez difficile à avoir car beaucoup de médecins hésitent à le prescrire. Certains usagers n'hésitent pas à faire le trajet vers d'autres régions pour pouvoir s'en procurer et éventuellement en revendre. Jusqu'à Bordeaux par exemple où il y a de « bons plans » pour faire des stocks. Les personnes auront ainsi leur skénan® et pourront revendre l'excédent. La revente permettra de rembourser le voyage, ou bien les usagers se contentent simplement de frauder (Note ethno urbain). Les dosages obtenus en prescription peuvent être très élevés : « *Les prescriptions peuvent atteindre des niveaux importants... on a eu une personne avec une prescription à 800 mg* » (Questionnaire bas seuil). Toutefois, ces « nomades » du skénan® se constituent des stocks avec en première intention leur propre consommation, la revente du surplus est un moyen d'obtenir un gain financier : « *Ceux qui revendent c'est quand même des utilisateurs principaux, ils revendent pour rallonger leur fin de mois. Mais aucun se fournit en skénan et revend tout. Ce sera déconnant d'être sous protocole et donc d'en avoir quand même la nécessité et de tout revendre. Pas de revente de grosses quantités dans l'ensemble* » (Questionnaire bas seuil).

Les habitués du skénan® et les autres

En termes de profil, les usagers de skénan® présentent la caractéristique d'être déçus par la qualité de l'héroïne et choisissent de se reporter vers un opiacé dont la qualité sera constante. En ce sens, depuis quelques années est décrit un profil circonscrit d'habitueés de longue date du skénan® : « *C'est toujours un peu pareil, un microcosme, le club des amis du skénan* » (Questionnaire bas seuil). Ces individus peuvent se côtoyer et se dépanner entre eux. Parmi les consommateurs de sulfate de morphine, certains présentent toutefois des pathologies somatiques qui peuvent justifier les prescriptions : « *Des personnes quand même qui ont des douleurs, des consommations thérapeutiques, voire auto-thérapeutiques.*

Une grande déception chez certains que ce ne soit pas prescrit comme traitement de substitution. Certains ont une ALD, c'est quand même un facteur de mieux-être » (Questionnaire bas seuil).

On peut le voir notamment avec les usagers qui n'hésitent pas à se déplacer dans d'autres régions pour obtenir du skénan, ou encore à utiliser tout subterfuge possible. Les usagers de ce type ont une réelle capacité d'adaptation : *« Les petits malins qui arrivent à en trouver. Des profils OVNI, c'est un boulot à plein temps de trouver du skén'. Des gars un peu plus "cortiqués", de la démerde, capables de manipuler les gens » (Questionnaire bas seuil).*

Des éléments ont pu émerger concernant un profil d'utilisateur non régulier de skénan®, différent du profil régulièrement décrit des habitués du skénan®. Il s'agit d'utilisateurs présentant des consommations assez peu structurées, passant d'un produit opiacé à un autre sans pour autant être dépendant : *« Profil qui n'est pas dépendant aux opiacés mais qui est dans des consommations anarchiques à tout produit, qui à une époque a du prendre un peu de codéine, qui a bricolé un peu avec le Tramadol et puis finalement a eu accès à du skénan » (Questionnaire bas seuil)*

L'usage d'opium et rachacha

Données de cadrage

L'opium peut se consommer mangé ou bu en décoction mais son usage le plus courant consiste à être fumé, souvent à l'aide d'une pipe, où la boule d'opium est préchauffée en étant piquée sur une aiguille, parfois mélangé avec du tabac. L'opium est également fumé en joint avec du tabac (et parfois également du cannabis, le joint est alors appelé « impérial »), l'effet est rapide et semblable (en moins intense) à la consommation d'héroïne : sensation d'extase orgasmique, état de relaxation intense, insensibilité à la douleur (propriété analgésique de la morphine)... Le gramme d'opium oscillerait entre 30 € et 60 €. La disponibilité de ce produit reste épisodique et restreinte.

Le rachacha, appelé « opium du pauvre » est une décoction de graines de pavots, sous forme liquide ou sous forme de pâte. Le rachacha peut être ingéré ou fumé. Des tentatives marginales d'injection ont été rapportées ces dernières années, soit après un nettoyage du produit à l'alcool à 90°, soit après un filtrage au Stérifilt®. Les effets sont décrits comme plus légers que l'héroïne et l'opium. Il serait considéré comme un produit naturel, facilitant la descente de stimulants ou d'hallucinogènes. Les coûts ont très peu évolué. Les prix oscillaient entre 2 et 10 € le gramme en 2003 tandis qu'en 2005, c'est entre 3 et 10 € qu'il était cédé en général (les prix pratiqués en milieu festif seraient moins chers, 5 € étant le prix maximum). La plupart des vendeurs seraient les producteurs eux-mêmes. Il est à noter que très peu d'observations sont recueillies depuis 2006 sur ce produit.

S'agissant des complications sanitaires, une accroche rapide, des difficultés quant à la gestion du manque et des problèmes digestifs, ont été évoqués ces dernières années.

Les faits marquants pour l'année 2016

Quelques rares signaux sur la présence d'opium

Le constat fait depuis quelques années est que l'opium est une vraie rareté. Les rares signaux recueillis font état d'une consommation plutôt marginale, avec une constance qui est que l'opium est ramenée en petite quantité d'Espagne ou du sud de la France par des « saisonniers ». Le constat est le même pour 2016 : *« Mais c'est marginal, la revente c'est principalement en teuf, par des travelers qui font des saisons, qui font des teufs dans le sud (...) tarif, souvent vers 10 euros le gramme, ce qui n'est pas cher du tout » (Qualy festif).* L'opium a toujours l'image d'un produit naturel en comparaison d'autres opiacés :

« *L'opium n'a pas la même image que l'héroïne, tu proposes de l'opium à quelqu'un il dira "pourquoi pas c'est naturel" alors que l'héroïne non, on n'est pas sur les mêmes représentations* » (Qualy festif).

Hors cadre « festif », quelques évocations ont été relevées cette année laissant supposer que des consommations très circonscrites et difficilement observables d'opium sont présentes sur la région : « *Un peu d'opium, ça a été évoqué par quelques usagers, on se demande si il n'y en a pas un petit peu même si ça reste marginal. Plusieurs fois évoqué ces derniers mois. Il doit peut-être y avoir un vivier quelque part* » (Questionnaire bas seuil). Allant en ce sens, le cas d'une personne a été évoqué, personne qui aurait consommé de l'opium dans l'optique d'une substitution à l'héroïne : « *Durant six mois d'août à décembre, elle a fumé de l'opium et pas de came, elle a bien dû se fournir en opium quelque part (...) avec une visée de substitution, elle voulait arrêter tout ce qui était opiacés et même traitements* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant plus précisément la consommation de rachacha, aucun élément n'a été relevé.

L'usage de médicament contenant de la codéine ou des opioïdes

Les faits marquants pour l'année 2016

Données de cadrage

Le **Néo-codion®** est un médicament utilisé dans le traitement symptomatique des toux sèches. Le néo-codion® contient un antitussif opiacé, la codéine qui bloque le réflexe de la toux en agissant directement sur le cerveau. Les autres substances fluidifient les sécrétions bronchiques.

Les utilisateurs de ce produit sont décrits comme étant pour la plupart des consommateurs d'opiacés de longue date, présentant un profil plutôt insérés socialement. Le recours à ce produit permet de gérer leur dépendance aux opiacés. Pour des consommateurs plus réguliers d'opiacés, la prise de néo-codion® permet de supporter le manque.

La **codéine** est un alcaloïde morphinique, présent sous forme de base dans l'opium. La codéine est essentiellement utilisée dans le cadre du traitement de la douleur, soit en mono-thérapie dans les pays qui l'autorisent, soit associée au paracétamol ou à l'aspirine. Elle est également utilisée dans les traitements antitussifs quand la toux est sèche (non grasse, non productive) ou d'irritation. Les formes en sirop des sels de codéine permettent une action rapide.

L'oxycodone est un agoniste opioïde pur. Son action antalgique est similaire qualitativement à celle de la morphine. L'effet thérapeutique est principalement analgésique, anxiolytique, antitussif et sédatif.

[Il est à préciser qu'il s'agit des observations de l'année 2016. Suite à l'arrêté ministériel du 12 juillet 2017²⁵, les médicaments contenant de la codéine ne peuvent être délivrés que sur prescription médicale]

Néo-codion®

Des consommations toujours marginales de néo-codion® sont toujours repérées auprès de deux profils d'usagers : d'une part, les usagers d'héroïne en consommant pour pallier au manque (Note ethno urbain) ; et d'autre part des usagers plus insérés qui peuvent en consommer régulièrement et qui n'hésitent pas à faire du nomadisme de pharmacie : « *Un peu de néo-codion, les personnes qui achetaient du néo-codion avaient peur et une appréhension dès qu'ils prononçaient le nom de néo-codion, tout le monde se retournait* » (GF Socio-sanitaire).

²⁵

<https://www.legifrance.gouv.fr/eli/arrete/2017/7/12/SSAP1720470A/jo>

Les usages de produits codéinés (Codoliprane®, Efferalgan/Dafalgan codéiné, Décontractyl...)

Comme, cela avait déjà été indiqué en 2014 et 2015, les consommations de médicaments contenant du paracétamol et de la codéine continuent en 2016 à faire d'un usage important auprès d'un public lambda, pas forcément « étiqueté » toxicomane : « *Maintenant grosse montée du codoliprane, et du Décontractyl comprimé aussi. Là c'est beaucoup moins connoté. C'est tout milieu et toute population confondue . le phénomène prend de l'ampleur* » (GF Socio-sanitaire). Pour certains, ce type de consommations dont le niveau peut être très élevé, peut dériver et entraîner de la dépendance : « *Il y a ceux qui ont inconsciemment ne savent pas que ça va les amener vers des problèmes et ceux qui savent ce qu'ils vont rechercher au travers de la consommation de codéine. Quand on reçoit les gens, on leur dit que c'est la codéine qui amène ces signes de manque et ils sont étonnés. Il y a une méconnaissance de la molécule, ils sont très étonnés, ils ne comprennent pas pourquoi ils n'ont pas été avertis* » (Questionnaire bas seuil).

Chez certains usagers, apparentés au public décrit plus haut (cf. Néo-codion), qui alternent usage d'opiacés et différents produits contenant de la codéine, l'expérimentation de techniques de filtration semble connue et utilisée afin de limiter la consommation concomitante de paracétamol qui pourrait entraîner un risque hépatique : « *Ils filtrent des quantités importantes de plusieurs boîtes de codoliprane (...) ils font cela dans de l'eau glacée²⁶. Ils pillent les comprimés, ils les mettent dans de l'eau dans un bac dans le réfrigérateur. Juste avant que ça se solidifie, ils le ressortent et le paracétamol se dépose au fond, et après ils filtrent ce qui est en surface* » (GF Socio-sanitaire) : « *Et puis il y a ceux qui ne veulent pas lâcher. C'est des profils de consommateurs réfléchis qui savent ce qu'ils font, souvent de la gestion du manque* » (Questionnaire bas seuil).

Cette présence de produits codéinés est également relevée auprès d'un public plus précaire, fréquentant les structures bas seuil mais paradoxalement pas nécessairement dans un but de « défonce » mais véritablement pris pour d'apaiser des douleurs, et pas dans du mésusage : « *C'est vraiment pris avec une visée antalgique, ce n'est pas une visée de défonce* » (Questionnaire bas seuil).

Oxycodone

Très rapidement évoquée dans le rapport 2015 (des consommations repérées notamment auprès du public migrants des pays de l'Est), l'Oxycodone est un peu plus visible cette année : « *Par contre l'Oxycontin commence vraiment à arriver. On voit apparaître l'Oxycodone / Oxycontin, ça arrive plusieurs fois dans l'année. Soit ils arrivent à une prescription régulière, soit des personnes qui arrivent à en avoir au marché noir en échange, ou qui arrivent à se faire dépanner. Ceux qui arrivent à en avoir c'est des profils marginaux, ceux qui arrivent à avoir des prescriptions régulières, c'est des profils profession médicale, ou alors en relation dans la famille avec quelqu'un du secteur médical* » (Questionnaire bas seuil). S'il est difficile d'avoir des informations sur la facilité ou non des prescriptions d'Oxycodone, dans les opiacés, c'est un produit qui est connu et recherché par certains, notamment des usagers d'opiacés : « *Par contre, chez les tox à l'héro il y a une envie légendaire d'avoir de l'oxycontin* » (Questionnaire bas seuil).

Quelques cas de décès dans le département d'Ille-et-Vilaine, en lien avec l'oxycodone, ont été constatés : « *Il y a eu des morts à l'oxycodone et pas chez des gens qui en avaient en prescription. Chez des usagers qui n'avaient pas de prescriptions d'Oxycodone justifiée. Tous ces opiacés ont à peu près le même tableau qu'on appelle le "canapé tueur". Ils ont*

²⁶ La codéine et le paracétamol n'ont pas les mêmes points de congélation. En procédant de la sorte, il est possible de les séparer.

fait la soirée, ils ont picolé souvent, ils prennent les produits, ils dorment sur le canapé, ils ronflent et quelques heures plus tard ça ne ronfle plus et ils sont morts. C'est presque toujours ce même tableau (...) pour l'oxycodone c'est quand même 4 décès et des profils différents des addicts habituels, c'est pris en soirée et manifestement ils surdosent car ils n'arrivent pas à bien maîtriser » (GF Socio-sanitaire).

Enfin un signalement de vente de d'Oxycodone sur l'espace festif a pu être relevé : « *De l'Oxycotin vendu en teuf à des prix astronomiques, ça va du 5mg au 30, là je crois que c'était 10mg et il vendait ça à 10 euros le cachet d'oxycontin, c'était clairement un truc qui avait dû être volé dans la pharmacie des parents. Il avait ces deux plaquettes et il vendait comme cela » (Qualy festif).*

Le purple drank

Le constat concernant le purple drank est le même que l'année précédente, à savoir qu'il n'y a pas d'observation directe de ce type de consommation mais un ensemble de signaux attestant de consommation. Parmi les signaux les plus convaincants, les signalements faits par les pharmacies au CEIP pour des demandes inhabituelles de sirop antitussif et d'antihistaminique (notamment le Phénergan qui est rarement prescrit actuellement, ce qui peut éveiller des soupçons de la part des pharmacies) le plus souvent par un public assez jeune, profil lycéen ou étudiant : « *Avant c'était juste le sirop codéiné. Mais là ils font des mélanges, des antihistaminique, il doit y avoir des recettes qui circulent (...) on voit de plus en plus de jeunes tout milieu qui viennent chercher des sirops ou des comprimés, ils nous disent même que c'est pour mélanger avec de l'alcool ou des sodas, apparemment ces cocktails là, ça marche en ce moment. Des jeunes jeunes.* » (GF Socio-sanitaire) ; « *Le Phénergan n'est quasiment plus prescrit. Normalement le médecin, ce n'est pas ce qu'il va donner. Avant, dans le temps on donnait ça pour calmer les gosses. En antihistaminique il y a nettement mieux* » (GF Socio-sanitaire). Les « amateurs » de purple drank semblent véritablement être un autre type de consommateur, bien différent de public plus habitué aux consommation de drogues : « *On n'en voit pas en teuf. Mais on le voit dans d'autres cercles de connaissance qui sont pas drogue dure, se faire un purple drank, ça passe, c'est acceptable. C'est des gens qui ne sont pas des gens qui sont dans les consommations (...) c'est souvent des jeunes, des fumeurs de cannabis et c'est le seul autre stupéfiant qu'ils vont s'autoriser* » (Qualy festif).

L'usage de Dextrométhorphan (DMX)

Un signalement de consommation de Dextrométhorphan a été relevé : « *Du sirop pour la toux avec du DXM dedans, ça fait un peu comme la ké. Par contre, ça donne une diarrhée monumentale. Les cachets ça coûte 25 euros la boîte de 12. Tu en prends 4 à chaque fois et ça te fait une perche comme la ké. Un sirop au goût de caramel* » (Qualy festif).

L'usage de Tramadol®

Données de cadrage

le Tramadol® est utilisé dans la prise en charge de douleurs modérées à intenses. C'est un antalgique central, classé dans la catégorie des antalgiques de niveau 2 (comprenant également la codéine et le dextropropoxyphène). Il agit sur le même type de récepteur que la morphine, avec un pouvoir analgésique plus fort que celui de la codéine.

Les faits marquants pour l'année 2016

[NDA : Habituellement il y a assez peu d'information sur le Tramadol®. Cette année, une attention plus particulière a été portée sur ce médicament, de fait il y a plus d'informations]

Des prescriptions jugées faciles et une population habituellement non consommatrice de drogue

Les prescriptions médicales pour obtenir du Tramadol® semblent relativement aisées : « *Se faire prescrire du Tramadol c'est super simple, il faut avoir un peu mal* » (Usager de l'espace urbain) ; « *Les médecins le donnent facilement. Tramadol Ixprim les ventes doivent être explosives. Le Diantalvic était moins dangereux* » (Questionnaire bas seuil) ; « *C'est devenu l'antalgique de référence. C'est la bascule quand on supprime le dextropropoxyphène en France. La bascule s'est faite dans les prescriptions sur le Tramadol. C'est l'antalgique des urgences. Toute personne qui a le moindre traumatisme ressortira des urgences avec du Tramadol* » (GF Socio-sanitaire).

Les consommations sont plutôt repérées au sein de la population générale, et pas la public qui fait l'objet d'une attention par TREND. De ce fait, les consommations de Tramadol® sont marginales dans le public présent dans les structures bas-seuil : « *Le Tramadol c'est plus dans la population générale* » (Questionnaire bas seuil) ; « *C'est beaucoup une population insérée non usagère de drogue. On entend beaucoup dans les sphères privées des gens qui ont du mal à arrêter le Tramadol "ma mère c'est compliqué ou mon père c'est compliqué d'arrêter le Tramadol". Dans l'addiction médicamenteuse le Tramadol doit être bien placé. C'est très facile de s'en faire prescrire, tu demandes à ton médecin du Tramadol il te donne du Tramadol. Pour des personnes qui ont des pathologies avec douleurs, des opérations du dos, comme il n'y a pas le mot morphine comme le skénan, donc c'est cool, donc ils y vont avec des dosages importants* » (Questionnaire bas seuil).

Une population qui se retrouve « accrochée » par le Tramadol®

Cette population, qui au départ, a obtenu légitimement une prescription médicale dans un but thérapeutique, pour soulager des douleurs peut se retrouver véritablement accrochée au produit, notamment lorsque les consommations qui devaient être de courte durée se prolongent dans le temps. Il peut alors y avoir des demandes de prise en charge en CSAPA : « *On peut avoir des patients qui viennent de l'unité traitement anti douleur qui se font rattraper par le produit, et qui développent une toxicomanie* » (Questionnaire bas seuil) ; « *On voit mal des personnes en difficulté ou qui se posent des questions avec le Tramadol pousser la porte et se retrouver avec des punks à chiens dans une consultation méthadone* » (Questionnaire bas seuil).

Autres cas de figure possible en termes de profil de consommateur de Tramadol

Parmi les usagers de Tramadol®, on peut également retrouver le même profil tel que celui décrit pour les usagers de néo-codion ou tout autre produit contenant de la codéine à savoir des usagers insérés : « *Pour le Tramadol, c'est davantage un public inséré qui arrive à avoir une prescription médicale* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Pour la plupart ce n'est pas des tout jeunes, c'est 30-40 ans et pas les mêmes que buprénorphine. Il y en a qui travaillent dans des chantiers, des fois des personnes étrangères qui photocopient les ordonnances (...) ce n'est pas du tout le même profil. Des personnes qui ont eu une prescription médicale et qui restent accrochées* » (GF Socio-sanitaire).

De possibles tentatives de recourir à ce produit avec **une visée de substitution** à la place de la méthadone® : « *Des patients [plutôt féminine] qui ont essayé de se substituer au Tramadol à la place de la méthadone notamment parce qu'ils ne veulent l'étiquette drogue*

et substitution, elles préfèrent gérer avec le Tramadol, et elles mésusent le Tramadol. En parallèle il y a des pathologies reconnues du type fibromyalgie » (Questionnaire bas seuil).

Les **migrants des pays de l'Est** qui ont un rapport étroit avec l'ensemble de la famille des opiacés, chez eux des consommations de Tramadol sont repérées : *« Sinon il y a les Géorgiens avec le Durogesic et le Tramadol. Plutôt des profils de personnes qui savent ce qu'elles font mais ça peut être aussi bien les produits codéinés que le Tramadol que le skénan » (Questionnaire bas seuil).*

Un profil « inhabituel » de patient pris en charge

Parmi les patients pouvant être pris en charge en centre de soin pour des consommations trop importantes de Tramadol, on trouve un profil encore différent de ceux décrits précédemment. Des patients qui ont effectivement des douleurs somatiques souvent importantes mais qui vont présenter la particularité d'avoir en plus des troubles d'ordre psychique de nature diverse : *« C'est des profils très particulier, c'est des profils avec des personnalités particulières. On est bien dans le cadre d'un traitement anti douleur. Mais sur un terrain névrotique. Il y a une accroche qui se fait sur le produit, car il y a un terreau psychiatrique favorable. La douleur a centré la vie de l'individu sur le plan strictement somatique » (Questionnaire bas seuil).* Les patient en question n'ont souvent pas conscience de l'existence des troubles psychiques : *« Les patients en tout cas ne se considèrent pas comme ayant des atteintes psychiques, ça veut dire qu'il y a un tableau psychique sûr et certain, sinon ce n'est pas possible. Ça peut être aussi une dépression et pas nécessairement un trouble psychique » (Questionnaire bas seuil).* On se retrouve avec des personnes qui n'auraient sans doute par été « accrochées » par le Tramadol sans cette particularité psychique que le produit vient apaiser : *« Ce n'est pas forcément le sujet naïf à ce type de produit qui accroche, il faut un terreau. Ils vont rester accrochés si le médicament soigne à la fois la douleur et la souffrance psychique. C'est-à-dire que quand il n'y pas plus ou pas de souffrance, ce n'est plus antalgique mais ça a un effet relaxant, la fonction opioïde calmante, le versant apaisant. Il sera utilisé pour cela » (Questionnaire bas seuil).* C'est véritablement la conjoncture d'une réalité psychique perturbée couplée à un difficulté physique passagère nécessitant une prise d'antidouleur : *« Il y a toujours la rencontre d'un tableau psychique ou d'un moment de la vie, c'est comme avec l'héroïne, c'est exactement le même phénomène. Il faut qu'à un à moment l'individu soit en situation de fragilité, qui parfois n'est pas interrogée par le médecin car il faut du temps » (Questionnaire bas seuil).*

On est très loin de la vision de l'usager de drogue traditionnellement vue en centre de soin.

L'usage de Fentanyl (Durogesic®)

Les faits marquants pour l'année 2016

A l'instar des années précédentes, quelques usages de Fentanyl sont toujours repérés, mais ils restent circonscrits à la population des migrants des pays de l'Est (Questionnaire bas seuil/ GF Socio-sanitaire). Le Fentanyl est le plus souvent obtenu sous la forme patch, lequel sera posé sur une muqueuse ou bien encore mâché comme un chewing-gum.

L'usage de stimulants

L'usage de cocaïne

Données de cadrage

Présentée sous forme de poudre blanche, ou moins fréquemment sous forme de cailloux ou d'écailles, la cocaïne, également appelée « *coke, coco, CC, C* ou *Cesse* » a vu sa disponibilité augmenter entre 2002 et 2008 sur le site de Bretagne. L'offre semble s'être stabilisée depuis 2009. Son usage serait plus fréquent au sein des deux milieux observés, urbain et festif.

Une distinction serait faite entre la cocaïne dite « végétale » et celle dite « synthétique », par les consommateurs. La première serait directement obtenue de la feuille de coca, contrairement à la seconde qui serait synthétisée. La cocaïne végétale serait de meilleure qualité que la synthétique. En termes de prix, le gramme de « *végé* » pouvait être compris, jusqu'en 2006, entre 40 et 150 €, avec un prix moyen compris entre 60 et 80 €. Quant au gramme de « *synthé* », il variait entre 40 et 80 €, avec un prix moyen de 60 €. Cette distinction entre la cocaïne « végétale » et « synthétique » n'est, en réalité, qu'une fiction. La synthétisation est techniquement possible mais coûterait plus chère que la cocaïne issue directement de la feuille de coca. Cette distinction, longtemps de mise, semble s'étioler depuis quelques années, en effet, depuis 2008, cette distinction entre « *végé* » et « *synthé* » semble désuète. Le gramme de cocaïne s'achète entre 60 € et 80 €.

La cocaïne est principalement sniffée, mais elle peut aussi être injectée et fumée. Le tabac, l'alcool et le cannabis seraient des produits fréquemment utilisés en association avec celle-ci. Par ailleurs, le cannabis mais aussi parfois l'héroïne, la méthadone® et d'autres médicaments psychotropes pour le milieu urbain peuvent être consommés de façon concomitante avec la cocaïne afin de faciliter la descente.

Auparavant réservée à certains milieux (arts, communication, restauration...), la cocaïne conserverait l'image d'un « produit branché », qui améliore les performances même si certains expérimentateurs peuvent se déclarer déçus par la fugacité de ses effets. Enfin, elle bénéficierait de l'image d'un produit dont l'usage peut être compulsif, un produit « vicieux » dit-on parfois.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer :

- des expérimentateurs,
- des personnes intégrées socialement la consommant dans un cadre festif,
- des personnes adeptes ou dépendantes au produit en mesure d'assumer le coût de cette consommation,
- des personnes marginalisées.

Comparativement au profil des usagers des autres substances psycho actives, il semblerait qu'il y ait pour la cocaïne une proportion de femmes usagères plus importante.

Les dommages sanitaires, liés à l'usage de cocaïne, évoqués ces dernières années ont été les suivants : des dépendances psychologiques importantes, des dépendances aux opiacés liées à l'usage de ceux-ci lors de la « descente », des problèmes cardiaques, des pertes de poids importantes, des épisodes paranoïaques, des complications liées au mode d'administration (système veineux dégradé, saignements de nez...).

Les faits marquants pour l'année 2016

Une disponibilité accrue de la cocaïne en 2016

Pour l'année 2016, les informations sont unanimes concernant une disponibilité accrue de la cocaïne : « *Cocaïne un peu plus présente, très visible, très banalisée* » (GF Socio-sanitaire) ; « *Beaucoup de consommation de cocaïne, c'est bien revenu en force, pas mal de cocaïne. Même en intervenant à l'extérieur ou autre, dans l'espace public, beaucoup de cocaïne, jeunes ou moins jeunes. C'est un phénomène qui a émergé depuis quelques années mais on sent bien que ça s'intensifie un peu* » (Questionnaire bas seuil). Le constat des observations des années précédentes n'est pas foncièrement différent. La cocaïne depuis de nombreuses d'années est qualifiée comme étant relativement disponible et accessible sur la région Bretagne, notamment sur l'ensemble des espaces festifs. La cocaïne semble encore davantage se banaliser et s'élargir à un plus grand cercle de consommateurs, et donne lieu à plus de visibilité sur les espaces festifs : « *Les consommations sont de plus en plus visibles, ce n'est pas qu'il y en a plus [davantage] mais les gens se cachent moins* » (Qualy festif) ; « *Présent, plus présent en milieu festif. En teuf ça a toujours été mais plus en festival* » (Qualy festif) ; « *Et la coke grosse banalisation, ça sort des cadres qu'on avait auparavant présent sur l'espace privé entre potes, on voit que ça circule beaucoup plus qu'avant, c'est plus accessible, pas spécialement moins cher* » (Questionnaire bas seuil).

Non seulement la cocaïne apparaît comme étant plus disponible et plus visible, mais il y aurait également une hausse de la qualité selon le ressenti des usagers : « *On a toujours entendu parler d'un peu de bonne coke, mais là on en entend plus [davantage] parler mais surtout de bonnes coke. Les gens viennent et nous disent qu'ils ont chopé de la bonne coke, ça on ne le voyait quasiment plus. Il y avait de la coke de mauvaise qualité, donc un désintérêt. Ce n'est pas qu'on en voit de plus en plus parce qu'on en a toujours vu mais il y a un regain de qualité qui fait que des usagers reviennent* » (Qualy festif) ; « *La qualité de la coke. Sur l'ensemble des réseaux que je peux à peu près voir, tous ont des produits plus forts. Les usagers de coke sont souvent déçus de la qualité, ce n'est pas arrivé une seule fois cette année avec les usagers que j'ai pu côtoyer, plutôt content* » (Usager de l'espace festif) ; « *Moins de qualité aléatoire cette année, plus forte* » (Qualy festif).

Même si ce phénomène avait déjà tendance à exister depuis plusieurs années, l'accessibilité au produit devient de plus en plus facile. La cocaïne est bien présente sur le deal de rue, à proximité des établissements de nuit. A Rennes, il suffit de passer à proximité des bars à partir du jeudi soir pour se faire proposer de la coke en même temps que du cannabis par des dealers. La clientèle bar est la cible (Note ethnographique festif).

Sur le milieu électro alternatif, elle est toujours présente et proposée *via* des dealers de façon ouverte. Ainsi, lorsqu'un bon plan est repéré, le mot est vite passé, et le stock vite écoulé. Son apparence (poudre blanche) ne permet pas de savoir sa qualité, mais certains dealers proposent de la faire goûter, puisque l'effet est normalement quasi immédiat (Note ethno festif). L'intérêt pour la cocaïne peut se faire au détriment d'autres psychostimulants, notamment les amphétamines : « *Les gens se lassent du speed, au bénéfice de la coke justement* » (Qualy festif).

En termes de profil, il est difficile de faire émerger des éléments caractéristiques des consommateurs de cocaïne dans la mesure où le spectre est large. La cocaïne devient, en effet, de moins en moins un produit réservé à une certaine catégorie de population, et a tendance à largement se démocratiser aussi bien sur l'espace urbain que sur l'espace festif (Note ethno festif) : « *Profil toujours diffus vue que ça touche pas mal de monde* » (Questionnaire bas seuil) ; « *D'année en année, on se rend compte qu'il y a une telle démocratisation de la cocaïne avec une augmentation des consommations, le public sera forcément plus large* » (Qualy festif).

Une variabilité des prix plus importante

Depuis quelques années, le constat est que le prix moyen du gramme de cocaïne est de l'ordre de 80 euros, avec une variabilité notamment pour la cocaïne plus chère issue du second marché plus limité (cf. précédemment). Pour 2016, on remarque une variabilité plus importante du prix de la cocaïne, avec de plus en plus de produit dont le produit est supérieur à la moyenne de 80 euros.

Sur l'espace urbain, des possibilités d'accès à de la cocaïne peuvent se faire à un prix plutôt bas : « *Beaucoup de prix à 60 euros. Peut être à mettre en lien avec la présence de la MD pour ne pas être trop en concurrence et se mettre à niveau, ils [les vendeurs] baissent les prix* » (Questionnaire bas seuil). Il peut également y avoir des prix plus élevés : « *Cocaïne, 95 euros le gramme, ça a augmenté mais elle est bonne* » (Usager de l'espace urbain) ; « *Cocaïne, plus entre 80 et 100 euros* » (Questionnaire bas seuil). En moyenne, les observations ethnographiques de l'espace urbain font état d'une cocaïne dont le prix est davantage concentré entre 70 et 80 euros le gramme (Notes ethno urbain).

Sur l'espace festif, le prix du gramme de cocaïne va tourner autour de 80 euros pour un produit qualifié « d'acceptable » et autour de 100 euros (ou plus) pour de la cocaïne *a priori* de meilleure qualité. Il reste toutefois possible d'avoir accès à de la cocaïne moins chère (60-65 euros la gramme) mais certainement d'une qualité plus basse (Notes ethno festif) ; « *La cocaïne est plus disponible mais les prix ont augmenté par contre, 80 90 euros* » (Qualy festif). Cette augmentation dissuadera certainement certains consommateurs, notamment les plus jeunes au pouvoir d'achat limité : « *Chez les 16-25 ans, la MD c'est le premier produit consommé, la coke trop cher* » (Qualy festif).

A propos de l'offre de cocaïne

Concernant l'offre de cocaïne, si la qualité semble supérieure aux années précédentes, ce n'est pas non plus le cas pour la totalité de la cocaïne disponible sur la région. Le constat des années précédentes qui prévalait jusqu'à présent faisait état d'un double marché : un marché qualifié de lambda dans lequel circule de la cocaïne avec des qualités plutôt aléatoires (« *Comme les années précédentes, on a vraiment un marché qui est scindé en deux. Toujours un marché avec une coke commerciale qui représente à la louche 90% des consommations, avec le public étudiant, le public inséré, le public non toxicomane* », Qualy festif) ; et un marché plus réduit, plus difficile à intégrer dans lequel la cocaïne est de qualité plutôt constante et jugée intéressante... mais plus chère (« *Par contre, le deuxième marché qu'on a vu apparaître il y a 4-5 ans, plus entre 80 et 100 euros* », Qualy festif) ; « *Pour être sûr d'en avoir de la bonne, il vaut mieux connaître le gars qui te la vend, et l'avoir déjà goûtée, sinon bonjour la déception et l'argent foutu en l'air* » (Usager de l'espace festif). Ce qui semble sensiblement se modifier cette année, concerne le premier marché dans lequel la probabilité de « tomber » sur de la bonne cocaïne revêt un caractère apparemment moins aléatoire : « *Variable au niveau de la qualité. Mais quand même plutôt bonne... plutôt la fourchette haute* », Questionnaire bas seuil) ; « *Que ce soit sur le milieu urbain ou le milieu festif, on n'avait jamais vu de coke d'aussi bonne qualité depuis longtemps. Avec des coke différentes mais toujours sous forme de boulettes. Tous les critères : consistance, goût, effets, passage dans l'ammoniaque, passage dans le bica, passage dans la cuillère pour la seringue, tous les critères sont au vert, avec des cocottes blanches tirant sur le jaune... la tendance s'est vraiment bien assise* » (Qualy festif).

Toujours concernant l'offre de cocaïne proposée dans la région, de la cocaïne dite 'écaille de poisson' a été observée : « *Une cocaïne nommée "écaille de poisson", parce que elle a des reflets brillants, un peu bleutée, aspect un peu agrégé, considéré comme excellente (...) mais sa présence est très rare* » (Questionnaire bas seuil). Ce type de cocaïne n'a pu faire l'objet d'une collecte SINTES dans la mesure où cette cocaïne est très rare, et aussi parce que les usagers n'étaient pas enclins à en céder la moindre particule.

Enfin, certains professionnels ont des interrogations sur la nature de la cocaïne qui circule et et notamment sur les produits de coupe pouvant être qualifié de « *bizarre, avec des coke qui ne s'injectent pas. De la cocaïne un peu anesthésiante, pas d'effet stimulant* » (Questionnaire bas seuil).

Cocaïne et association les plus fréquentes

En première intention, l'alcool est très largement souvent consommé en association avec la cocaïne. D'autres produits sont également fréquemment associés aux consommations de cocaïne : le cannabis, la MDMA ainsi que la kétamine : « *Sur les mélanges : cocaïne MD, cocaïne kétamine* » (Qualy festif). Concernant la kétamine, le mélange 'Calvin Klein, d'année en année reste d'actualité : « *Des mélanges aussi. Calvin Klein avec de la ké, ça doit être explosif comme mélange* » (Qualy festif).

Une perception très positive de la cocaïne

Depuis de nombreuses années, l'image véhiculée par la cocaïne est très positive. Consommer de la cocaïne notamment dans un cadre festif s'apparente à quelque chose d'inscrit dans la norme. La cocaïne est très associée à la fête : « *La cocaïne fait partie de la fête, on boit des coups, une trace de coke, on reboit des coups, on continue. Dans l'ambiance, c'est normal (...) même pour une petite soirée* » (GF Socio-sanitaire). Les représentations existantes et la manière d'appréhender ce produit continuent à évoluer. Il n'y a pas la sensation de consommer une drogue et l'éventuelle dangerosité du produit est totalement gommée : « *Il y a cette confirmation de l'évolution des représentations, avant c'était perçu comme un produit potentiellement dangereux, aujourd'hui ce n'est plus du tout cette idée là. C'est un produit intégré à la fête avec une méconnaissance totale de ce qu'est réellement le produit, des conséquences potentielles* » (Questionnaire bas seuil). De ce fait, la diffusion de la cocaïne s'élargit sans cesse à de nouveaux milieux, notamment des milieux où, jusque là, il n'y avait pas de consommateur ou alors des consommateurs occasionnels de cocaïne ou de MDMA, là la cocaïne est plus présente : « *Parler de coke dans n'importe quel milieu de 30-40 ans, ce n'est plus stigmatisé. Dans les années 2000, il y avait encore le côté paillettes stars, dans les milieux non consommateurs personne n'aurait pris une trace, maintenant même dans les milieux non consommateurs, dans les soirées, il y a des gens qui consomment* » (Qualy festif) ; « *La cocaïne ce n'est plus uniquement la drogue de la jet set ou de la bourgeoisie* » (GF Application de la loi).

Trafic de cocaïne en provenance de Guyane et du Surinam en augmentation

La disponibilité plus importante de la cocaïne ainsi que sa qualité qui serait en augmentation est sans doute à mettre en lien avec une intensification des arrivages sur la région de produits en provenance de Guyane ou du Surinam (« *Pour le transport par mule le circuit c'est Brésil Surinam Guyane et avion sur Orly, et dispatching dans les régions par train ou voiture suivant les endroits* », GF Application de la loi) selon deux modalités. D'une part, il y a toujours, depuis deux ans maintenant, le transport de cocaïne par voie postale (des plis de petite quantité de cocaïne, pas plus d'une centaine de grammes mais très fortement dosée²⁷) ; d'autre part, le transport *in corpore* avec utilisation de mules (ou qualifiés aussi de « *bouletteux* »). Cette dernière modalité semble selon le constat des services application de la loi être en augmentation (pas uniquement sur la Bretagne) : « *Le transport de la cocaïne par mules, ça s'est démocratisé sur tout le territoire. Il y a des prélèvements douaniers de voyageurs SNCF qui sont interpellés, chargés, ça arrive* »

²⁷ Certains autres n'hésiteront pas à se faire livrer des quantités plus importantes. Courant 2016, une personne dans les Côtes d'Armor a réceptionné un colis Chronopost contenant plus de 2kg en provenance de l'aéroport d'Orly. Depuis l'aéroport, le colis faisait l'objet d'une surveillance de la part des douaniers (PQR).

ponctuellement, ça montre bien qu'il y a bien une tendance claire du transport de la cocaïne comme cela. C'est à mettre en lien avec la disponibilité de la cocaïne. Ce n'est pas qu'on fait plus d'affaires de cocaïne mais ce n'est pas isolé ; « *Les quantités transportées sont de plus en plus importantes* » (GF Application de la loi).

Les trafiquants ciblent notamment des personnes vulnérables en détresse sociale en Guyane, et l'argument financier est de mise pour appâter les mules. Les services application de la loi constatent une évolution des personnes utilisées pour le transport de cocaïne : « *L'évolution, c'est qu'avant c'était des personnes majeures, la vingtaine, maintenant ils vont chercher des personnes ou plus âgées ou plus jeunes. Ils vont charger des mineurs, des familles complètes ou partielles, avec des quantités plus importantes à passer, enfoncées et ingérées. Des sommes dérisoires par rapport à la prise de risque, énorme prise de risque* » (GF Application de la loi). La prise de risque est, en effet, très importante dans la mesure où le voyage est étalé sur plusieurs jours. Les quantités ingérées par les mules peuvent être relativement importantes. A titre d'exemple, une personne originaire de Guyane a été arrêtée en gare de Guingamp courant 2016, elle avait ingéré plus de 700 grammes de cocaïne : « *une radiographie a fait apparaître 65 boules (ou ovules) de cocaïne cachées dans son abdomen. Soit 710 grammes* » (Presse régionale). La marchandise est soigneusement emballée avec l'ingestion : « *Quand on voit l'emballage, c'est assez bien fait, pour eux c'est de l'argent, ce n'est pas par souci par rapport à la personne qui transporte. C'est sur-emballé, plastique, cellophane, des fois capotes, pas toujours, celles [les boulettes] qui sont ingérés c'est très serré avec du sparadrap plus un plastique remis par dessus, c'est très compact* » (GF Application de la loi).

Concernant les saisies réalisées, notamment sur les mules, les taux de pureté révélés par les analyses des laboratoires des services application de la loi font état de produit avec des teneurs très élevées : « *La cocaïne est plus pure, vue les taux de pureté qu'on voit, c'est d'autres réseaux. Il y a fidélisation de la clientèle (...) entre 70 et 80% de pureté, celles de 2016 étaient à 90%* » (GF Application de la loi).

A propos des modes de consommation

Si, comme c'était indiqué précédemment, il est difficile d'avoir des éléments sur les profils de consommateurs, la façon dont la cocaïne est consommée peut, par contre, être un élément de distinction : « *En termes de profil, c'est diffus, là où on peut les distinguer c'est en fonction du mode de consommation, il y a le profil consommateur classique en sniff et les autres avec un produit très calibré* » (Qualy festif).

La modalité de consommation de très loin la plus pratiquée est le sniff : « *Consommée principalement sous forme sniffée pour le grand public* » (Qualy festif) ; « *Il y a une grosse proportion de la population qui sniffe* » (Questionnaire bas seuil). Sur les espaces festifs, le fait de sniffer de la cocaïne n'est pas nécessairement dissimulé et peut se faire très allègrement aux yeux de tous : « *Les gens ne sont pas gênés à prendre des traces de cocaïne, ça ne leur pose aucun problème* » ; « *Pris en trace aux yeux de tout le monde. Ils ont toujours un CD ou un machin, à l'arrière des voitures, des plateaux 'spécial trace', sur l'écran des portables* » (Qualy festif).

La pratique de l'injection se limite aux usagers ayant une grosse habitude et dont c'est la modalité de consommation privilégiée quel que soit le produit (Note ethnographiques urbain).

Les observations ethnographique concernant l'espace urbain font état d'une augmentation des pratiques de basage : « *Un peu plus de base cette année. Le fait de baser est aussi un moyen d'alterner les modes de consommations* » (Note ethno urbain). Ce constat est également attesté par les professionnels de structure bas seuil : « *Et il y en a quelques uns qui la base, c'est quelque chose qui est de plus en plus évoqué notamment en raison de la*

nouveauté de l'outil [Kit Base], c'est moins tabou qu'avant, c'est plus facilement dit ouvertement » (Questionnaire bas seuil) ; augmentation des pratiques de basage pour pallier à l'injection : « *Peut-être même que l'injection de cocaïne diminue au profit de la base. Beaucoup d'injecteurs qui arrivés à 35-40 ans aiment bien injecter la coke mais qui n'ont plus le capital veineux* » (Questionnaire bas seuil). Les consommations de cocaïne basées sont également repérées sur l'espace festif, notamment électro alternatif, le plus fréquemment en fin de soirée. Une partie de la cocaïne a été sniffée tout au long de la soirée, et pour terminer leur provision, les usagers basent : « *Toujours principalement sniffée. Plus de conso de fumette de coke, mais sur des fins de sessions de coke* » (Usager de l'espace festif).

Confirmation cette année encore des demandes de prise en charge pour la cocaïne

Déjà soulignées en 2014 et 2015, cette année encore, on relève des demandes de prise en charge en CSAPA pour des personnes en difficulté avec leur consommation de cocaïne : « *Il y a aussi des obligations de soin. Il n'y a pas d'explosion des demandes, on est plus sur une confirmation du phénomène. Soit avec le consommateur exclusif cocaïne, après il y en pas mal de polyconsommateurs, à passer d'un produit à l'autre. Une fois qu'ils se mettent un peu à distance de la cocaïne, il y a une compensation avec l'alcool* » (Questionnaire bas seuil). Concernant justement les usagers polyconsommateurs, le fait de consommer plusieurs produits, notamment de l'héroïne, peut les amener à minimiser les difficultés qu'ils ont avec la leur consommation de cocaïne : « *Pour la cocaïne et les éventuels problèmes, ce n'est pas quelque chose de mis en avant. Elle est là en toile de fond mais ils la gèrent. Ce n'est pas forcément hyper bien repéré, mais on a beaucoup de gens qui consomment héroïne et cocaïne, mais la cocaïne n'est pas mise en avant (...) Le produit de prédilection ça va être plutôt la cocaïne, l'héroïne est plutôt utilisée pour gérer pour moduler cela. Mais ce qui pose problème et qui n'était pas vu comme problème c'est la cocaïne* » (GF Socio-sanitaire).

D'autre part, la demande de soin peut mettre beaucoup de temps à émerger dans la mesure où les consommations, si elles sont déjà anciennes, (des mois voire des années) sont rarement des consommations continues ou quotidiennes. Elles ont plutôt un caractère irrégulier masquant une réelle problématique de dépendance : « *C'est assez séquentiel, c'est des phases de prises massives sur quelques jours. Une phase d'arrêt avec récupération, puis une phase de reprise, et ça laisse toujours cette illusion que finalement "je ne suis pas consommateur quotidien donc je ne suis pas dépendant donc je n'ai pas réellement de problème* » (Questionnaire bas seuil).

En dehors des personnes vues suite à une orientation justice, un élément caractérisant les demandes est que bien souvent, ce n'est pas forcément la personne qui vient spontanément mais plus en raison d'une forte incitation de l'entourage pouvant s'inquiéter du niveau des consommations ou bien encore en raison de problèmes financiers à mettre en lien avec les achats importants de cocaïne : « *La demande est toujours ambivalente, elle est souvent liée à la pression de l'entourage, ce n'est pas forcément la personne elle-même qui vient spontanément* » (Questionnaire bas seuil).

Autre élément concernant ces demandes de prise en charge est qu'elles se maintiennent difficilement dans le temps : « *Ce n'est pas le même type de prise en charge que pour l'héroïne. Il y a peut être aussi certains qui pensent qu'il y a un traitement de substitution par rapport à cela* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant directement les espaces festifs, les professionnels de la réduction des risques ne repèrent pas spécialement de problème à mettre en lien avec les consommations de cocaïne : « *Sinon des soucis sanitaires spécifiques à la cocaïne pas trop* » (Qualy festif).

L'usage de cocaïne basée

Données de cadrage

Les deux appellations rencontrées : crack ou free base, concernent la même composition chimique : une cocaïne base, destinée à être fumée. Néanmoins, ces deux termes apparaissent distincts dans les représentations qu'en ont les usagers. Le crack, qui possède une forte connotation négative, désigne un produit contenant des résidus de cocaïne, à « l'accroche rapide », consommé dans les Antilles ou certains quartiers parisiens. Le free-base désigne plutôt la cocaïne sous forme de caillou, « cuisiné » afin d'être « purifié ». Afin d'effectuer cette préparation, deux produits peuvent être utilisés : le bicarbonate de soude et l'ammoniaque. L'utilisation de l'ammoniaque serait plus répandue en Bretagne.

Le crack/free-base est essentiellement fumé, certains injecteurs déclarent apprécier cette forme pour sa pureté. Tabac, cannabis et alcool peuvent lui être associés. Des usages d'opiacés, de cannabis et de benzodiazépines ont été observés au moment de la descente. Les usagers utilisant ce mode d'administration auraient conscience de l'aspect compulsif que peut prendre cette consommation. Ce même aspect effraierait les non usagers de crack/free-base, même si ceux-ci sont consommateurs de cocaïne sous une autre forme. Le crack/free-base demeure un produit d'initiés. Les consommateurs rencontrés auraient connu pour la plupart cet usage en milieu festif (techno).

Les dommages sanitaires évoqués ont été les mêmes que pour la cocaïne, avec une dépendance accrue par l'aspect compulsif que peut prendre l'usage. Par ailleurs, les dommages sont propres aux modes d'administration tels que des brûlures pulmonaires, des plaies au niveau des lèvres pour les fumeurs, un système veineux dégradé pour les injecteurs...

Les faits marquants pour l'année 201

Les pratiques de basage de la cocaïne à mettre en corrélation avec une disponibilité accrue de la cocaïne

De manière mécanique, avec les observations montrant une disponibilité plus importante de la cocaïne en 2016, avec des produits dont la quantité serait meilleure, les pratiques de base semblent également être en augmentation à la fois sur l'espace urbain mais également sur l'espace festif alternatif²⁸ : « *Il y a aussi beaucoup de consommations en base (...) fumée pas mal, basée fumée "hey t'as pas une cuillère, s'il te plaît ?"* » (Qualy festif) ; « *De plus en plus fumée, basée. L'outil pipe à crack a pu favoriser ce mode de consommation (...) mais on trouve qu'il y a de plus en plus de cuisiniers de cocaïne* » (Questionnaire bas seuil). Sur l'espace urbain, certains estiment même que le fait de baser la cocaïne serait plus fréquent que le fait de l'injecter : « *Peut être même que l'injection de cocaïne diminue au profit de la base. Beaucoup d'injecteurs qui arrivés à 35-40 ans aiment bien injecter la coke mais qui n'ont plus le capital veineux* » (Questionnaire bas seuil).

Les consommations de cocaïne basée sont toujours le fait de préparation individuelle. En effet, sur Rennes et plus largement en Bretagne, il n'y a toujours pas de marché de crack identifié aussi bien sur l'espace urbain que sur l'espace festif : « *Pas d'apparition de galette en dehors de Paris, la galette reste circonscrite à Paris* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Et sinon pas de caillou à vendre* » (Qualy festif).

Une discrétion autour des consommations de cocaïne basée sur l'espace festif

Les consommations de cocaïne basée sont toujours entourées d'une certaine forme de discrétion. Les consommations sont rarement faites aux yeux de tous : « *Le free base, ça se passe dans les bagnoles* » (Qualy festif) ; La cocaïne basée est un produit consommé « *en souterrain* » (Note ethno festif). Tout d'abord, il y a nécessité de s'isoler pour faire sa

²⁸ Le Free base est présent dans le milieu festif punk, et sur le milieu techno alternatif également (Note ethno festif).

préparation : « *Baser ça demande une préparation, en festival ça fait pas mal de truc à se trimballer, de la manipulation... tu ne fais pas cela dehors, c'est plus compliqué* » (Qualy festif). Il y a toujours ponctuellement quelques demandes de produit pour baser qui sont faites aux acteurs de réduction des risques présents sur place. De même, qu'il y ait encore cette année beaucoup de demandes de l'outil kit base sur les stands. D'autre part, la cocaïne basée n'a jamais eu une image très positive sur l'espace festif : « *C'est mal vu, c'est dégueulasse, ça fait plus drogué entre guillemets de la baser que de la prendre en trace (...) et puis le crack ça fait crade, alors que la coke c'est normal* » (Qualy festif). Enfin, il est relevé que les consommations de cocaïne basée peuvent intervenir en fin de soirée (ou au petit matin !) pour terminer le «stock» de cocaïne : « *Plus de conso de fumette de coke, mais sur des fins des espaces, des fins de sessions de coke, on se garde un petit 0,2 pour baser en fin de soirée, mais des consos qui se limitent à du festif en fait* » (Qualy festif).

L'usage de MDMA / ecstasy

Données de cadrage

L'ecstasy se présente sous différentes formes : des cachets aux couleurs et logos variés, appelés « *ecstas, X, taz, XTC, Tata, bonbon...* », de la poudre, avec une très large palette de couleurs, ou des cristaux translucides ou brunâtres, appelés « *MDMA²⁹, MD ou gélules* ». Ce produit semblerait largement disponible en milieu festif depuis plusieurs années. S'il a été un temps l'apanage de la population techno, l'ecstasy concernerait désormais un plus grande diversité de consommateurs de différents milieux festifs, voire urbains.

Les prix constatés entre 2003 et 2008 pour un comprimé s'étendent de 5 à 15 €, 10 € en moyenne pour 2013. La poudre de MDMA oscillait, quant à elle en 2013, entre 50 et 80 € le gramme.

Une augmentation de la disponibilité de la poudre de MDMA a été rapportée, notamment de bonne qualité. Quant aux comprimés, ils seraient de qualité plus variable et « les arnaques » les concernant plus nombreuses. C'est une des explications qui justifient leur moindre disponibilité sur les deux milieux depuis 2006, et une quasi-absence depuis 2009 (au profit de la MDMA). Les comprimés ont toutefois fait leur réapparition en 2013.

La MDMA, quelles que soient ses galéniques, est essentiellement ingérée, quelquefois sniffée, fumée ou injectée par les adeptes de ce mode d'administration.

A ce produit ont pu être associés du cannabis, de l'alcool, du tabac, du LSD pour réguler ou potentialiser les effets de l'ecstasy. Des usages d'opiacés et de benzodiazépines ont également pu être constatés au moment de la descente.

Parmi les consommateurs d'ecstasy/MDMA, deux significations dans l'usage peuvent être distinguées : un usage festif avec une recherche d'euphorie, de stimulation et d'empathie et un usage anxiolytique, davantage observé en milieu urbain.

Toutefois chez ces consommateurs, l'ecstasy semblerait bénéficier d'une image festive, bien que l'aspect aléatoire de son contenu semble ternir sa réputation. La présence, depuis 2005, de comprimés de MCPP, vendus sous l'appellation ecstasy et provoquant des effets indésirables tels que des maux de tête, des maux de ventre, etc... a probablement contribué à la dégradation de l'image du produit. Les non usagers n'apprécieraient pas, de plus, son contenu chimique, « peu naturel ».

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage sont essentiellement : des « bad trips », des états hallucinatoires ou dépressifs, des dépendances aux opiacés induites par leur usage lors de la descente, des problèmes générés par la composition aléatoire du produit.

²⁹ MDMA : Méthylène-dioxy-3,4-méthamphétamine

Les faits marquants pour l'année 2016

Une disponibilité de la MDMA qui ne faiblit pas

Dans la continuité des observations des quatre années précédentes, les constats concernant la MDMA sont toujours les mêmes et sont unanimes. La MDMA continue à être très présente et à être un des produits emblématiques de la sphère festive, avec le sentiment que le phénomène n'a toujours pas atteint un plateau : « *C'est le cas pour les psychostimulants en général, l'ecstasy et la MDMA pas mal. Ce n'est peut être pas l'élément le plus marquant de l'année, mais on est sur un continuum qui se consolide* » ; « *Sur la MDMA on est vraiment sur quelques chose qui s'intensifie* » (Questionnaire bas seuil) ; « *MDMA toujours en continuum* » (GF Application de la loi).

Également dans la continuité, la MDMA demeure un produit pour lequel les consommateurs se situent dans une tranche d'âge plutôt basse : « *Augmentation de la MD, chez les 16-25 ans, c'est le premier produit consommé, la coke trop cher* » (Qualy festif) et constitue pour beaucoup les premières expériences de consommation de drogue, hors le cannabis (GF Socio-sanitaire). Le profil des consommateurs est donc très large et varié : « *Tout type de profil sociologique : jeunes (voire très jeunes) ou vieux (40 ans !), hommes ou femmes, étudiants ou non...* » (Note ethno festif).

Depuis que cette diffusion sans cesse toujours plus importante de la MDMA est observée, on note également qu'elle ne se limite à une présence sur l'espace festif qui sera connoté électro (aussi alternatif que commercial), mais diffuse sur l'ensemble de la sphère festive : « *La MD on va la voir encore plus dans les bars, dans les boîtes dans les festival, en teuf* » (Qualy festif) : C'est LA drogue que l'on retrouve sur tous les milieux festifs, en soirées, à des concerts (en extérieur ou non), en boîtes de nuit, sur des petites ou grandes free party... Seul son usage reste un peu plus limité en milieu punk, sauf parfois sous forme de « taz » (Note ethno festif).

Le constat est le même sur l'espace festif informel du centre ville de Rennes où les professionnels qui interviennent font le constat suivant : « *90% des observations tiennent en quatre lettres M-D-M-A (...) à chaque soirée on fait un bilan, 8 fois sur 10, 8 soirées sur 10 on parle de MD avec les jeunes parce qu'il y en a* » (Qualy festif).

Un produit à l'image toujours positive

La MDMA et l'ecstasy continuent de jouir d'une image très positive. Les effets empathogènes y contribuent grandement : « *C'est aussi le caractère empathogène du produit qui correspond bien à ce qu'on peut retrouver dans nos sociétés* » (Qualy festif) ; « *On se rend compte que la MD a une certaine aura actuellement auprès des plus jeunes. Le produit est connu et a une bonne image, ça conduit à des expérimentations plus importantes* » (Questionnaire bas seuil).

Autre élément confortant l'aspect positif du produit, le rapport qualité / prix / effet qui est jugé très bon pour les usagers et adapté à la fête : « *Et après toutes les drogues de synthèse sont subordonnées à un effet particulier qui est recherché à un instant T* » (GF Application de la loi). En comparaison d'autres produits, et notamment la cocaïne, pour un prix accessible, il y a possibilité de consommer un produit dont les effets sont appréciés et très souvent garantis : « *Ce n'est étonnant vu le prix et les effets que ça procure (Qualy festif). et puis c'est calibré pour les jeunes pour l'éclate en festoche, pour l'éclate en soirée, pour le côté sociable, pour le côté prix, pour le côté effet direct* » (Qualy festif). Les effets négatifs liés à la consommation sont limités et présentent un aspect non rédhibitoire : « *L'effet est top. La lune de miel avec la MD dure super longtemps parce que tes mauvaises expériences tu les as très longtemps après la prise de produit* » (Qualy festif), avec une balance coût / bénéfice qui penche du côté des bénéfices : « *Tu sais que c'est pas*

bien et que le lendemain c'est dur, mais en même temps t'es tellement bien quand t'en a pris ; moi qui suis hyper timide je te jure que ça m'aidait, ou j'avais l'impression que ça m'aidait pour me faire accepter par des gens que je connais pas » (Usager de l'espace festif). Il n'y a pas non plus, ou très peu, d'effets hallucinatoires, qui pourraient effrayer les primo-consommateurs et il y a une facilité d'accès jugée relativement aisée (Note ethno festif).

De ce fait, on assiste à des consommations totalement assumées et banalisées, les individus n'ayant pas l'impression de consommer un produit illicite : *« Il y a une banalisation complète de la MD, c'est comme si ils avaient consommé une bière. Ils ne se cachent pas du tout, ils se foutent que ce soit illégal : "j'en ai pris, c'est rigolo". Il y a ce côté bonbon, c'est très festif, joyeux »* (Qualy festif).

Les consommations de MDMA qui sont le plus souvent ingérées confère une réelle discrétion notamment sur des espaces festifs commerciaux ou publics (contrairement au fait, par exemple, de prendre une trace de cocaïne) (Note ethno festif).

Un détail indiquant que la MDMA est désormais un produit de la « jeunesse », dans le vocabulaire employée, l'appellation D semble être de mise auprès de ce public : *« De la 'D', parce que chez les jeunes si tu dis MD tu passes pour un vieux con, la D chez les jeunes de 18-20 ans »* (Qualy festif).

Des soucis sanitaires mineurs mais avec une différence selon les espaces festifs

Globalement, que ce soit de la MDMA ou de l'ecstasy, et malgré une circulation de produit souvent assez concentré, assez peu de soucis sanitaires ou de complications majeurs sont relevés sur le territoire. Ce qui ressort principalement, c'est soit les premières expériences qui ne se passent pas très bien car les personnes sont surprises par les effets, soit des individus non novices mais qui peuvent tomber sur un produit plus fortement dosé qu'à l'habitude. Ainsi, les acteurs de réduction des risques sont régulièrement amenés à prendre en charge les usagers : *« Pas mal de réassurance avec la MD. Plutôt des petits jeunes qui ne sont pas forcément minables mais que se tapent un gros coup de chauffe et qui sont en crise d'angoisse totale et ils paniquent. Mais aussi parce qu'il y a des produits forts. Les prises en charge c'est plutôt pour des premières expériences. ils viennent solliciter un peu de réconfort parce qu'ils sont surpris par les effets. Pas de problème majeur »* (Qualy festif). Mis à part ces quelques désagréments, non anodins pour autant, mais que l'on peut qualifier de mineurs, ne sont pas relevées de conséquences sanitaires plus importantes : *« C'est un produit qui dans la population générale va entraîner des phénomènes de surdose, pas très graves parce que rapidement pris en charge. Pour faire une surdose de MD il faut quand même en bouffer plusieurs. Il faut une déshydratation, il faut beaucoup de facteurs. En général, dans les milieux commerciaux, il y a quand même une arrivée assez rapide des secours, une réponse médicale assez rapide. Une fois que la personne est stabilisée ça se passe bien, mais ça peut être traumatique pour la personne »* (Qualy festif).

A court terme, mais c'est le cas avec la plupart des psychostimulants, la descente peut être désagréable mais pas insurmontable : *« Les descentes peuvent être difficiles, mais tu restes présentable, tu n'es pas allongé en train de dégueuler, tu tiens debout. C'est un point important, le dimanche midi, les jeunes mangent chez leurs parents, le rôti chez mémé avec les frites. Même si psychologiquement tu n'est pas en forme, physiquement ça ne se voit pas »* (Qualy festif). A moyen terme, des répercussions peuvent être constatées en semaine après des consommations qui sont intervenues le week-end : *« Après 2-3 ans de prise de produit, là tu commences à avoir des effets sur ta semaine, sur ta vie de tous les jours, mais à part le fait d'en avoir trop et de faire un bad trip, tu as moins la fatigue. Tu as*

quand même le phénomène chez les lycéens, les infirmières scolaires continuent à voir cela, le coup de blues du mercredi, ça continue » (Qualy festif).

En termes de soucis sanitaires repérés, une distinction peut être faite entre le milieu festif alternatif et milieu festif commercial. Concernant le milieu festif, celui-ci est décrit avec des personnes qui consomment des produits mais qui sont plus expérimentées dans cette démarche : *« Les publics sont plus connaisseurs et plus responsables. En free partie, les gens savent se gérer entre eux, ils savent bien que si tu as trop pris, tu tombes mais tu finis par te lever. Il y a de meilleures gestions des consommations et en teuf tu es mieux entouré. Il y aura toujours des gens plus expérimentés »* (Qualy festif). C'est principalement sur le milieu festif commercial que sont relevées le plus d'évacuations de personnes prises en charge par les premiers secours à destination des services d'urgence hospitalière: *« Très clairement on voit cette évolution. On le voit aux urgences, dès qu'il y a une petite fête, quelques uns arrivent dans des états. Ils ne s'attendaient pas aux effets. Complètement perchés, déconnectés de tout. On ne peut pas discuter avec eux pendant un petit moment »* (GF Socio-sanitaire). Généralement, il s'agit de prise en charge sanitaire assez peu complexe avec un tableau clinique peu inquiétant, prise en charge qui sera au final furtive : *« Des prises en charge aux urgences pour des crises d'angoisse, ils ont la pile qui s'accélère dans des délais assez rapides, dans les deux heures. Pas forcément beaucoup d'alcool. Pas forcément non plus d'autres produits qui accélèrent le truc. L'impression de sortir de son corps. Des trucs hyper inquiétants. Du coup c'est les urgences, mais il ne se passe pas beaucoup de choses après. C'est des passages rapides, juste pour poser le truc »* (GF Socio-sanitaire).

Un autre élément sur cette prévalence plus importante des évacuations dans le milieu festif commercial est à mettre en lien avec la configuration spatiale des lieux, plus confinés, moins ouverts, en comparaison de ce que peut être, par exemple, une free partie en extérieur où la concentration des individus est plus éclatée et où il y a possibilité de se mettre à un moment en retrait temporaire de l'événement pour s'isoler. De plus, on remarque des sound system reconnus peuvent alterner les prestations en free partie et en club, attirant un public toujours plus varié dont le public « expérimenté de la teuf » et un public plus novice (Note ethno festif).

D'autre part, ces différents « soucis » sanitaires (malaise, bad trip, angoisse...) peuvent être occasionnés par les mélanges, les usagers consommant rarement seulement de la MDMA ou des ecstasy mais souvent de manière concomitante de l'alcool (beaucoup) et du cannabis (Note ethno festif).

Autre conséquence relevée avec les consommations d'ecstasy et de MDMA, c'est une désinhibition qui peut être importante et déboucher sur des prises de risque sexuelles (même s'il n'y a pas systématiquement passage à l'acte : *« Comportements sexuels désinhibés de la part de jeunes filles. Ils se font beaucoup de câlins, de bisous (...) des câlins qui peuvent quand même être très intimes comme si ils étaient dans leur chambre »* (Qualy festif).

A propos de la revente de MDMA et de l'ecstasy

Une des constantes relevées en Bretagne est que la vente fractionnée de produit n'est pas la modalité de vente la plus répandue, les consommateurs préférant se regrouper à plusieurs pour un achat groupé qui sera partagé. Par contre, la MDMA est sans doute un des produits qui échappera le plus à cette règle, et sera vendue de manière fractionnée. Les observations ethnographiques indiquent que si le prix d'un gramme de MDMA revient généralement à 50€ il arrive très fréquemment, que ce soit en free partie ou en boîte de nuit, de trouver des paras (parachutes) ou des gélules déjà préparés, le plus souvent au prix de 10€(Note ethno

festif) avec une lucrativité arithmétique certaine pour le vendeur : « *Et puis il y a la MD qui est vendue en poudre et pas en cristaux. Les paras en festival techno, il y en a beaucoup. Il y a des ventes au para, 10 balles le para. Il y a quoi dedans un 0,15 ? Celui qui vend des paras, il se fait les couilles en or. Surtout que tu ne défais pas le para pour voir ce qu'il y a dedans (...) c'est super lucratif pour le vendeur. Sur les quantités vendues dans les paras, dès fois il n'y a même pas un 0,10, plus forte rentabilité* » (Qualy festif).

La MDMA peut également faire l'objet de revente à proximité des établissements commerciaux : « *Sur plusieurs soirées sur Rennes et en passant de bar en bar, on voit des mecs qui vendent et c'est leur produit d'appel. Ils ont souvent beaucoup de shit à faire mais leur produit d'appel c'est la MD et les ecstas, ou des paras* » (Qualy festif).

Alors qu'en général, le prix moyen de la MDMA est à 50 euros, quelques cas de prix plus bas ont pu être relevés. Dans le Morbihan, de la MDMA a pu être proposé à 30 euros le gramme (trafic de cité), posant un doute sur la nature du produit. Une collecte d'un échantillon de ce produit a pu attester qu'il s'agissait bien de MDMA (cf. Collecte SINTES n°2986). L'accès à de la MDMA avec un prix plus attractif peut aussi être relevé lorsque les achats portent sur des quantités un peu plus importantes et en amont des événements festifs³⁰. Ainsi des usagers ont pu témoigner d'un accès à 25 euros le gramme : « *25€ le gramme sur Rennes deux jours avant les festivités ! Était-ce l'écoulement d'un stock spécifique, ou un hasard de calendrier ? La qualité était elle tout à fait acceptable, à ce prix là, on a fait le stock pour tous les copains, et on a pas été déçus !* » (Note ethno festif).

De manière générale sur le marché des drogues, les achats groupés portant sur des quantités dépassant la dose standard donnent lieu à des prix pouvant négociés vers le bas : « *Les achats groupés d'ecsta, ça se fait pas mal aussi, si tu en prends 3 tu vas payer 20-25 euros, même moins dès fois. Les prix des ecstas des usagers-revendeurs sont très très négociables* » (Qualy festif). Enfin, dans un marché de l'ecstasy-MDMA souvent concurrentiel sur les événements festifs (du fait d'une concentration d'usagers-revendeurs pouvant être importante), les prix peuvent être proposés à la baisse, les vendeurs souhaitant pouvoir écouler l'intégralité de leur « stock » : « *Quelqu'un nous avait alerté sur de la MD à 20 balles, dès fois il peut y avoir des promotions car il y a de la concurrence, deux achetés, un gratuit, vers la fin pour liquider* » (Qualy festif).

A propos des modes de consommation

On peut le remarquer avec le paragraphe précédent, une des modalités de vente qui semble être très présente est la vente en parachute destiné à être ingéré. C'est justement, pour la MDMA et l'ecstasy, le principal mode de consommation³¹, plus facile et plus naturel. L'aspect « gober » effraye moins que le geste du « sniff » largement plus associé à la cocaïne, au speed, à la kétamine... et au final à l'image du toxicomane (Note ethno festif). La consommation par voie nasale des cristaux de MDMA est considérée comme peu agréable même si certains la pratique : « *En comparaison des tazzs, la MD les gens ils trouvent cela plus chiant, les cristaux c'est chiant à casser, ça fait mal au nez, ça pique. Ceux qui la sniff sont plus expérimentés, ceux qui débutent ils prennent en para. C'est quand même majoritairement des parachutes* » (Qualy festif). L'inhalation à chaud de MDMA, dont la pratique, à un moment donné, suscitait un engouement certain semble par contre être en déclin : « *On voit de moins en moins de gens qui chassent le dragon avec la MDMA* » (Qualy festif).

³⁰ Cela semble indiquer chez certains une volonté d'avoir ses propres produits avant de venir en soirée plutôt que d'aller voir un dealer. Cela indique également que les consommations sont prévues et ne présentent pas un caractère d'opportunité (Note ethno festif).

³¹ La MDMA peut également être incorporer à une boisson et le comprimé d'ecstasy peut être pillé pour être consommé par voie nasale même si la pratique reste encore marginale (Qualy festif).

Confirmation d'une implantation solide des comprimés d'ecstasy

Alors que jusqu'à présent, concernant les comprimés d'ecstasy, était évoqué successivement un retour, puis la confirmation d'un retour, on peut désormais indiquer une implantation plutôt solide de ceux-ci dans le paysage des drogues festives : « *Des tazs qui peuvent être super dosés. Autant l'année dernière c'était circonscrit à l'espace festif, à l'espace étudiant et dans l'espace urbain c'était encore des cristaux de MD. Là dans tous les milieux, le taz est arrivé que ce soit en biz' ou en consommation, le milieu urbain tox, zonard, étudiant, et du coup la poudre de MD tend à diminuer. Le taz rogne le marché (...) concernant les formes logo-typées, ça change toutes les deux semaines. On a du mal à suivre (...) il n'y a pas de fidélisation de clientèle comme avec la prépondérance du Mitsubishi du début des années 2000, ou cette forme a circulé pendant 5-6 ans. Là tu vas trouver une forme de taz, deux mois après tu ne la retrouves plus, ou alors tu vas la retrouver ailleurs* » (Qualy festif). Vendus au prix unitaire de 10€, un autre constat qui se confirme encore cette année : les comprimés d'ecstasy sont d'une variabilité sans limite, beaucoup de formes différentes circulent : « *On en a vu beaucoup, des Mario Kart bleus à bloc, des dauphins roses, des fraises grises, les étoiles jaunes, les jokers roses, les fantômes bleus Snapchat, les violets à corne, des sapins au nouvel an. Il y a eu des citrouilles pendant Halloween (...) c'est beaucoup des marques, des Heineken, des Nintendo, des trucs comme cela. Peut-être qu'ils font des petites quantités* » (Qualy festif) ; « *Il y a la pomme de Mac, le Mario Bros, c'est le côté bonbon, c'est très attrayant. Après il y en a qui ne font pas envie, des rouges avec des têtes de diable* » (Qualy festif). Cela pourrait également signifier que les réseaux de distribution s'adaptent à l'air du temps pour proposer un produit en adéquation avec le moment (ainsi une collecte SINTES d'un comprimé d'ecstasy Pikachu a été réalisée en septembre 2016 au moment où l'application pour smartphone 'Pokemon Go' était à son apogée !). Le vendeur qui se retrouve avec un produit plus conventionnel, en comparaison des formes 3D qui ont vraiment la côte, éprouvera plus de difficultés à écouler son stock : « *Ceux qui se retrouvent à ventre des ecstasys tout ronds comme avant, avec juste une étoile dessus, ils galèrent vraiment, ça n'attire pas la confiance* » (Qualy festif). Autant, on observe une multiplicité importante des formes d'ecstasy, cela semble être de moins en moins le cas sur la forme poudre ou cristal de MDMA par rapport aux années précédentes³² : « *Par contre, il y a moins de MD de couleur. Avant il y avait de la rose, de la bleue, de la violette, de la blanche, de la grise. Là soit elle est marron, soit elle est transparente, vachement plus de "transparente" qu'avant. Il y a moins ces jeux de couleur* » (Qualy festif).

Des comprimés fréquemment fractionnés pour réduire les risques

Concernant les consommations d'ecstasy, il semble que, de manière de plus en plus fréquente, les usagers cherchent à avoir une consommation raisonnée pour éviter les risques : « *Pas mal de gens ont le réflexe de fractionner* » (Qualy festif). C'est à mettre en lien avec la qualité de comprimés en circulation souvent fortement dosés : « *Parce qu'actuellement même en deux ce n'est pas forcément suffisant pour public assez novice, même pour un public aguerri "essayez d'abord un quart". Ce n'est vraiment pas du luxe quand on voit la pureté de certains tazs... un demi c'est déjà une bonne grosse balle* » (Qualy festif).

³² Le constat d'une palette très large de couleur concernant la MDMA était régulièrement fait (cf. Par exemple : Rapport Rennes 2013 page 37).

L'usage d'amphétamines-speed

Données de cadrage

Les amphétamines sont des psychostimulants puissants, utilisés comme produit dopant ou dans un cadre toxicomaniaque (effets stimulants et anorexigènes).

Appelé communément « speed » par les usagers, ce produit se présente sous la forme d'une poudre ou d'une pâte, aux couleurs variées. Il serait plus ou moins disponible selon les milieux fréquentés. Une baisse de sa disponibilité, ou tout au moins de la visibilité de son usage, a été constatée entre 2003 et 2006. Son accessibilité serait concomitante à la tenue de gros événements festifs (ex : Teknival).

En 2013, les prix varieraient entre 10 et 30 € le gramme, pour un prix moyen de 20 €. La composition de ce produit serait relativement méconnue des utilisateurs. Le lien entre « speed » et amphétamines ne serait, par exemple, pas toujours établi.

Le « speed » peut être ingéré, sniffé ou injecté. L'ingestion serait un mode d'usage qui se répand, après une période où le sniff était privilégié, malgré les sensations de brûlure occasionnées au niveau des narines.

A ce produit, de l'alcool, du tabac, du cannabis ont pu être associés de même que des usages d'opiacés ou de benzodiazépines lors de la descente.

Les consommateurs de ce produit en apprécieraient les effets durables et stimulants. Le « speed » serait perçu comme un produit facilement maîtrisable, ne modifiant pas la conscience. Bien que ses effets soient proches de la cocaïne, ses détracteurs sembleraient le trouver moins subtil. Il serait qualifié de « cocaïne du pauvre ».

Les personnes consommant du speed seraient principalement issues du milieu festif techno ou punk, des populations marginalisées et de communautés migrantes issues des pays de l'Est.

Les dommages sanitaires constatés liés à cet usage ont été des cas de déshydratation, de perte d'appétit, des épisodes paranoïaques et plus largement de troubles du comportement, avec accès de violence et des dommages liés au mode d'administration.

Les faits marquants pour l'année 2016

Un produit en perte de vitesse sur l'espace festif

Les amphétamines demeurent un produit disponible sur l'espace festif comme c'est le cas depuis de nombreuses années. Les amphétamines sont principalement présentes dans le milieu free party (mais rarement dans les événements trance), et sur le milieu punk (Note ethno festif). Toutefois, on constate, et c'était déjà le cas en 2015, une diminution de sa présence. Le produit est présent mais moins qu'il fût un temps : « *Diminution. Dans le milieu teuf, ça reste la base, il n'y a pas d'évolution...un peu moins visible* » (Qualy festif).. Deux explications possibles à cela. Tout d'abord, malgré une présence constante, le speed n'est pas un produit particulièrement recherché. Les gens vont le consommer plutôt par opportunité que par réel intérêt et surtout en complément d'autres consommations. Il n'y a pas, en effet, de consommateur exclusif d'amphétamines : « *C'est un truc qui booste, l'occasion de partager une trace* » ; « *C'est un produit d'agrément qui va être consommé en plus d'autres produits sans plus de précautions que cela, sans plus de recherche que cela* » (Qualy festif). Produit peu cher (« *On peut acheter un gramme à 20 euros, 30 euros les deux, ça se voit beaucoup* », Usager de l'espace festif) et à la qualité pouvant être aléatoire, le speed ne possède pas une image particulièrement positive : « *Pas d'observation particulière, ça suit les observations des années précédentes. C'est un produit à la qualité très aléatoire, en tout cas en teuf (...) il y en a moins aussi parce que les gens disent que le speed c'est dégueulasse* » (Usager de l'espace festif). Sa « qualité » est reconnaissable principalement à son odeur assez forte, et à son aspect un peu pâteux. Il

reste *a priori* toujours coupé à de nombreux solvants même s'il y a peu de moyen de le savoir en toute connaissance de cause (Note ethno festif). Autre raison pouvant expliquer cette relative perte de vitesse du speed, ou du moins une assez nette forme de désintérêt pour ce produit est, que dans le champ des psychostimulants, il doit subir la « concurrence » d'autres produits considérés comme largement plus attrayants aux yeux des consommateurs : « *Un peu en perte de vitesse parce qu'il y a la coke à côté. D'autres psychostimulants sont plus présents* » (Usager de l'espace festif) ; « *Mais les gens se lassent du speed, au bénéfice de la coke justement* » (Qualy festif). Les constats d'une présence de plus en plus marquée des comprimés d'ecstasy contribuent à cette lassitude pour les amphétamines. D'autant plus que le ratio prix/effet est plus favorable à l'ecstasy. En effet, malgré le faible prix du speed, il est en apparence largement remplacé par les taz, qui « *tiennent autant éveillé, ou encore mieux, la C³³* », selon les usagers de l'espace festif (Note ethno festif).

Pas de changement sur l'espace urbain

Aucun changement particulier n'est à relever sur l'espace urbain. Le speed est disponible et accessible. Toujours qualifié de « *cocaïne du pauvre* » (Note ethno festif), il y a toujours une assez grande banalisation des consommations : « *Les consommations de speed comme pour le cannabis sont banalisées et perçues comme moindre par rapport à ce que c'est* » (Questionnaire bas seuil). Les usagers de l'espace urbain, amateurs de produits psychostimulants, semblent y voir un intérêt surtout en raison d'un prix peu élevé en comparaison notamment de celui de la cocaïne : « *Les prix du speed sont assez attractifs, c'est le truc le plus consommé après le shit* » ; « *En complément de la cocaïne quand ils ont moins de thunes (...) pour le public c'est variable, ceux qui aiment bien les stimulants* » (Questionnaire bas seuil). Cet aspect semble être totalement assumé par certains usagers : « *C'est peut être moins cher, mais ça dure moins longtemps, c'est moins agréable, et la descente est plus dure ! Mais quand y a pas la thune ou qu'on t'en propose, bah ça tient quand même éveillé donc t'y vas quand même* » (Usager de l'espace urbain). Aucun changement non plus, concernant la qualité des amphétamines qui circulent. Comme ce qui est relevé sur l'espace festif, la qualité est jugée aléatoire, mais plutôt médiocre : « *Par contre qualité pourrie, moyenne, nulle voire médiocre mais toujours disponible* » (Questionnaire bas seuil). En termes de mode de consommations, le speed est injecté afin de majorer les effets, notamment chez les usagers qui ont une consommation plus régulière : « *Beaucoup d'usagers l'injectent ou le sniffent* » (Note ethno urbain) ; « *Injecté chez ceux qui en prennent plus régulièrement* » (Questionnaire bas seuil).

Concernant la méthamphétamine

Il n'y a toujours pas d'informations précises sur la méthamphétamine en Bretagne. Seuls quelques signaux amènent à penser qu'il y a une présence extrêmement discrète de ce produit, mais pour le moment rien de réellement tangible. D'autre part, la méthamphétamine pourrait être présente *via* des acquisitions sur dark web mais là encore, trop peu d'éléments permettent d'avoir une vision précise.

L'usage de khat

Données de cadrage

³³ Appellation de la cocaïne.

Le khat est une espèce d'arbuste ou d'arbrisseau de la famille des célastracées, originaire d'Afrique orientale, et dont la culture s'est étendue à la péninsule arabe (surtout Yémen, Somalie, Éthiopie, Djibouti). Son usage est connu chez les populations de ces régions qui « broutent » ces feuilles pour leurs vertus stimulantes et euphorisantes.

Le khat fait l'objet d'un usage rituel ancestral semblable à celui de la coca où les feuilles fraîches sont mâchées comme stimulant. Le principe actif du khat est volatil, c'est pourquoi les feuilles doivent être consommées fraîches, ce qui limite l'extension de sa consommation en dehors des zones de production. Ce produit a été classé sur la liste des stupéfiants en France en 1995.

Sur le site de Bretagne, ce produit a été observé pour la première fois en 2007 par le dispositif TREND.

Les faits marquants pour l'année 2016

La présence de khat, comme chaque année, est mentionnée. Aucun changement particulier concernant l'usage de cette plante, les consommations qualifiées de « culturelles » sont circonscrites à une communauté et aucun signe ne semble montrer une diffusion à d'autres communautés sur le territoire : « *Sinon à Rennes il y a du khat, il y a une colonie d'Éthiopiens, et ils ne se cachent pas. Ils ne revendent pas, c'est entre eux et il faut du khat bien frais, au bout de 3-4 jours ce n'est pas bon. Ils se réunissent et ils tchatchent, mais que les hommes, pas les femmes. C'est un besoin communautaire et ils n'emmerdent personne. Sur les affaires, ils ne risquent pas grand chose au vue des quantités, une amende de principe* » (GF Socio-sanitaire) ; « *On a aussi le khat qui arrive sur Rennes, mais c'est toujours les mêmes communautés* » (GF Application de la loi).

L'usage de kratom

Une situation sur l'usage de kratom a été identifiée cette année en Bretagne. Une personne se faisait livrer du kratom au domicile de ces parents pour après le transformer (extraction des débris végétaux mélangés à une autre substance) et le conditionner en gélule pour le revendre. Interpellée, la personne a reconnu avoir écoulé 20 kg de cette préparation à une cinquantaine de clients, un des clients a été hospitalisé suite à une consommation du produit (PQR).

Cette situation n'est pas totalement inédite dans la mesure où en 2013, la même personne avait déjà fait l'objet d'une interpellation pour sensiblement les mêmes faits (cf. Rapport TREND 2013) et avait donné lieu à une publication scientifique au regard de « l'exotisme » des produits présents dans l'appartement du mis en cause³⁴.

L'usage d'hallucinogènes

L'usage d'hallucinogènes naturels

L'usage de cannabis

Données de cadrage

³⁴ Ladroué, V. *et al.*, (2013). Découverte d'un laboratoire de conditionnement de nouveaux produits de synthèse en France, *Annales de Toxicologie Analytique*, 25(4), 175-184.

Le cannabis, que l'on peut trouver sous forme de résine (« *shit, chichon, teush...* ») ou d'herbe (« *beuh, beuze, weed...* ») est extrait d'une plante aux propriétés psychoactives (le cannabis sativa). Sa consommation tendrait à se banaliser depuis de nombreuses années. C'est un produit que l'on peut qualifier de très disponible et accessible. En 2013 le prix d'un gramme de résine oscille entre 5 € à 10 €, contre 3 € en 2004. L'herbe se vendait également entre 5 € et 10 € le gramme en 2010 contre 5 € en 2004.

L'autoproduction, relativement présente en Bretagne, est une particularité à noter dans l'approvisionnement du cannabis.

Le cannabis peut être ingéré ou fumé. Ce dernier mode d'administration est le plus courant. L'usage de la pipe à eau (bang), s'il n'est pas le plus répandu, est néanmoins fréquemment observé en Bretagne.

S'agissant de poly consommation, il a pu être observé une association du cannabis avec tous les produits psychoactifs cités dans ce rapport, tantôt pour réguler leurs effets, tantôt pour les potentialiser.

L'usage de cannabis semble être banalisé chez ses consommateurs, notamment chez les jeunes. Il peut être considéré comme un rituel de passage, le signe d'appartenance à un groupe ou un moyen de communication et est apprécié pour ses effets apaisants et désinhibants. Le regard des non usagers sur son usage serait, quant à lui, mitigé : entre tolérance, inquiétude et rejet.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et évoqués ont été des difficultés psychiques, des troubles psychiatriques, des dépendances ressenties « physiquement », des problèmes respiratoires, des troubles alimentaires, des troubles de la libido.

Les faits marquants pour l'année 2016

Une omniprésence du cannabis qui ne se dément pas

Sans changement, ni grande surprise, le niveau de consommation du cannabis demeure très important. Le cannabis est véritablement omniprésent sur l'ensemble des espaces d'observation de TREND et bien au-delà : « *Le cannabis... c'est LE roi ! C'est vraiment stable avec des niveaux de consommations qui sont élevés. Des usages vraiment réguliers, l'accès est très facile* » (Questionnaire bas seuil) ; « *En tout cas, le cannabis c'est à bloc quoi comme d'hab'* » (Qualy festif) ; « *C'est toujours disponible, comme d'habitude, ça fait partie du quotidien (...) c'est tous les profils, c'est à foison, à foison* » (Questionnaire bas seuil).

Sur l'espace festif, le constat est souvent le même, le cannabis est présent (avec toujours des craintes fondées sur la possibilité de se faire dépister par les forces de l'ordre) mais ne donne pas lieu à beaucoup de vente en comparaison d'autres produits, les consommateurs optant pour venir avec leur propre produit nécessaire à leur consommation : « *Espace festif, pas forcément de vente, enfin il y a toujours un peu de vente. C'est un produit qui part super vite. C'est très dur d'en trouver à midi et quand tu en trouves, c'est que le mec il a eu la flemme de s'occuper de cela la veille* » (Qualy festif). Sur l'espace festif, le cannabis est notamment utilisé pour la gestion des descentes de stimulants : « *C'est le produit de fin de nuit pour calmer tous les psychostimulants. Au petit matin c'est l'explosion de shit pour redescendre tout cela ; Le matin, c'est bang land ! Le nombre de bang qu'on voit le matin, on en voit pas de la nuit et au petit matin tout le monde arrive avec des bang, c'est impressionnant (...) c'est le concours de celui qui aura le plus gros bang* » (Qualy festif).

Sur l'espace urbain, chez les usagers même précaires, le cannabis fait partie du quotidien et chaque moment peut être une occasion de consommation : « *Certains disent qu'ils ne sont pas capables de se lever sans cannabis. Pour démarrer la journée et pourtant ce n'est pas stimulant, par contre à visée antalgique pour ceux qui sont contre le chimique. Tout est*

bon, "je suis stressé, je fume un joint" ; "je vais aller dormir, je fume un joint", c'est leur compagnon du quotidien » (Questionnaire bas seuil). De ce fait, les consommations peuvent être conséquentes, et le recours à la manche n'a alors pas que vocation de subsistance alimentaire ou autre mais est un moyen de pouvoir constituer quotidiennement son stock de cannabis : « Il y a aussi l'aspect financier, à la manche ils font cela, ils raisonnent en fonction de leur besoin en cannabis, ils ont besoin d'un 10 euros. Par exemple, s'ils sont 3, ils cumulent s'ils veulent tenir 2-3 jours, ils doivent faire tant d'euros de manche, ils vont rester dans la rue tant qu'ils n'ont pas atteint leur somme. C'est ce qu'ils font quand ils vont "au boulot" comme ils disent, il y en a un qui fait l'argent pour les chiens, un autre pour bouffer et l'autre c'est pour le shit. 10 euros par jour » (Questionnaire bas seuil).

Au delà des espaces couverts TREND, on voit bien que les consommations de cannabis se sont durablement implantées dans beaucoup de couches de la population, même les plus jeunes, les adolescents (lycéens voire collégiens) : « *Sur le cannabis, on est quand même sur quelque chose de stable. Peut être qu'il y le facteur de précocité, peut être un peu plus jeune qu'avant, dès le collège, plus seulement au lycée, ça se confirme » (GF Socio-sanitaire). Les consommations sont extrêmement banalisées : « Chez certains ados, l'idée de consommer quotidiennement du cannabis, ça choque moins que de boire de la bière par exemple, comme si c'était un geste plus naturel que celui de boire, c'est très récurrent » (Questionnaire bas seuil). C'est, par contre, aussi sur ce public que l'on voit les premières demandes de prises en charge, notamment dans le cadre des consultations jeunes consommateurs. Au niveau des demandes, elles peuvent souvent être le fait d'un tiers, de la famille ou encore d'un éducateur qui va alerter et interroger la consommation du jeune : « Beaucoup de premières demandes, notamment chez des jeunes hommes pour des consommations de cannabis qu'ils souhaitent arrêter. Les effets sont plutôt centrés sur de la désinsertion, de l'isolement qui commence à leurs poser des problèmes. C'est ça en tout cas qui va faire déclic à une première démarche de soin » (GF Socio-sanitaire). En termes de mode de consommation, l'utilisation du bang ou de la pipe à eau intervient au moment où les consommations deviennent fréquentes avec l'intention aussi d'augmenter ou de moduler les effets : « Des consommations en douille quand les consommations deviennent très régulières (...) avec les lycéens, quand il y a une consommation qui s'installe et qui devient quotidienne, il y a un passage au bang » (Questionnaire bas seuil).*

La présence de la forme herbe toujours plus importante en raison de l'auto-culture

Il y a confirmation encore cette année d'une attirance toujours plus marquée pour l'herbe de cannabis : « *De plus en plus de beuh, toujours la même dynamique » (Qualy festif) ; « C'est un phénomène qui augmente depuis 2-3 ans. Ça permet de s'affranchir la lourdeur d'un réseau, des intermédiaires, d'une logistique de transport et ainsi de suite » (GF Application de la loi).*

Autre constat que se confirme cette, l'importance de l'auto-culture³⁵ en Bretagne. On peut dire qu'actuellement une partie non négligeable de l'herbe disponible en Bretagne est de production locale même si la présence d'herbe importée est encore importante : « *C'est lié à la culture indoor locale ou régionale qui s'est largement développée, l'herbe ne fait pas des centaines de kilomètres » (GF Application de la loi) ; « Sur l'auto-culture, on est sur des volumes importants qui peuvent atteindre la centaine de pieds des fois (...) on assiste à*

³⁵ Parmi les plus grosses saisies réalisées par les services application de la loi au cours de l'année 2016, on peut en relever certaines : 114 plant à Daoulas (29) ; 211 plants dans le nord-Finistère ; 329 plant à Quintin (22) et... 900 plant à Lanrelas (22) pour laquelle la dépêche AFP indiqua qu'il y avait plus de plants que d'habitants dans le village. Beaucoup d'autres saisies d'ampleurs moins importantes ont été réalisées.

des cultures qui sont à un niveau industriel avec un système d'irrigation, avec des dispositifs très onéreux et très techniques » (GF Application de la loi) ; D'autre part, l'intérêt du circuit court³⁶ est également de limiter la circulation sur la route. L'herbe est plus facilement repérable dans les transports car plus volumineuse et plus repérable à l'odeur (GF Application de la loi). Qu'il soit de grande importance en extérieur dans endroits reculés ou bien de plus petite importance en intérieur en centre urbain, ce type de culture peut être difficilement totalement camouflable. Les services application régulièrement parviennent à repérer les plantations : « C'est des formes de culture facilement décelable par la consommation d'électricité et d'eau. C'est des choses que l'on peut retracer et remonter assez facilement. Ça fait l'objet aussi de dénonciation de la part du voisinage, soit pour l'odeur, soit les gens trouvent un peu bizarre qu'il y ait tout le temps de la lumière, 24h/24. Il y a plusieurs choses que permettent de remonter » (GF Application de la loi).

Pour l'herbe, on voit de plus en plus que les usagers ont une meilleure connaissance des produits (Qualy festif). Les cultivateurs ont développé de réelles compétences et cherchent à diversifier l'offre : « Ils sont calés en termes de jardinage et de booster. Ils cherchent des graines pour avoir un catalogue de possibilités en termes d'effets. Si tu veux en avoir avec un peu plus de cannabinoïdes c'est possible, un peu plus hallucinogène aussi, si tu veux rire il faut prendre celle-ci. Ce n'est plus que la mono-culture, avant c'était le cas » (Questionnaire bas seuil). Cette possibilité de pouvoir proposer une palette de variété plus large est toutefois encore limitée, c'est essentiellement le fait de petits réseaux amateurs peu structurés en comparaison de réseau structurés où la logique commerciale prime : « Des propositions de plusieurs variétés, on peut le voir sur du petit réseaux de consommateurs où il y a une envie de gens qui produisent, de franchir le pas de la clandestinité et de faire de l'entrepreneuriat plus classique. Sur les variétés d'herbe, ceux qui peuvent proposer plusieurs variétés vont insister là-dessus sur le fait qu'ils ont plusieurs qualités du sativa, de l'indica, des trucs plus ou moins forts, mais c'est sur du petits réseaux, pas des trucs bien organisés. Eux ils vendent de l'herbe point » (Qualy festif).

S'il y a une appétence forte pour la forme herbe de cannabis, un aspect peut limiter son accès. En effet, l'herbe est plus chère et ne sera pas accessible à tous même si elle est très recherchée : « Ça va dépendre des bourses aussi, pour les plus jeunes qui n'ont pas thunes c'est plus difficile. Mais chez les jeunes jeunes ados c'est quand même aussi vachement de la beuh » (Qualy festif). Quand au public précaire de l'espace urbain, les consommations de cannabis restent concentrées essentiellement sur la résine, l'herbe n'étant définitivement pas accessible : « Ils sont plus sur la résine, c'est moins cher. Et ils ne sont pas dans les réseaux de beuh » (Questionnaire bas seuil).

Le cannabis (herbe et résine) qui tend à devenir plus fort

Une des conséquences d'une part toujours plus importante d'herbe de cannabis auto-produite localement, et présentant des critères indéniables de qualité, est que cela va avoir des répercussions non négligeables sur le reste du cannabis disponible. En effet, dans un marché pouvant être concurrentiel, vendeurs et trafiquants ne peuvent se contenter de proposer de la résine de cannabis de piètre qualité. Ils doivent s'adapter pour rivaliser avec l'offre d'herbe, l'intérêt n'étant pas de vendre des produits bas de gamme : « Après le cannabis, c'est vraiment le produit de cité, où il va y avoir le shit commercial, du shit gras

³⁶ « La mode, comme pour tout, les poireaux par exemple, est au circuit court de distribution, c'est la même logique pour le cannabis » (Questionnaire bas seuil).

et de la beuh. Le bon gras il va être vendu à 8-10 euros le gramme, et le commercial à 5-6 euros. Mais le commercial tend à s'effacer » (Questionnaire bas seuil) ; « Il y a quand même du bon shit présent, bien malléable qui sent bon. Les gens qui veulent fumer de la résine, ils veulent avoir l'assurance qu'ils vont avoir quelques chose de bon » (Qualy festif). De ce fait, on peut estimer que l'herbe aurait tendance à « tirer » vers le haut le marché du cannabis : « Le sentiment des consommateurs c'est de tout le temps avoir des bons produits, et c'est nouveau d'avoir autant de bons produits (...) il y a un nouveau standard qui s'est imposé avec des produits de bonne qualité, par rapport à il y a quelques années ou il y avait pas mal de chose très limite, avec des coupes pas naturelles » (Qualy festif) ; « Beaucoup plus fort, les taux de THC s'envolent » (GF Application de la loi). Au niveau de la puissance des effets du cannabis, et notamment concernant la forme herbe, les produits en circulation peuvent être très forts même auprès d'un public polyconsommateur, habitué aux consommations de toute nature : « La weed est de meilleure qualité dans l'ensemble. On en voit [des usagers] défoncés, on pense qu'ils ont pris une grosse balle de came ou de métha mais non ils viennent juste de fumer un énorme pétard » (Questionnaire bas seuil). Le constat est le même sur l'espace festif, où les acteurs de réduction des risques peuvent être amenés à prendre en charge des personnes suite à des consommations de cannabis : « On a eu une prise en charge sur le stand, d'une jeune fille qui est restée longtemps sur le stand, hyper mal, limite inconsciente. Elle était accompagnée par un groupe et elle avait consommé que du cannabis. Elle était au bord de l'inconscience » (Qualy festif).

L'usage de champignons hallucinogènes

Données de cadrage

Deux principaux types de champignons ont été rencontrés au cours de nos investigations ces dernières années :

Les premiers sont les psilocybes, présents localement dans les champs au moment de l'automne. Étant relativement accessibles, ils sembleraient être davantage l'objet de dons ou de trocs que celui d'un trafic. Lorsque cela a été le cas, ils étaient vendus entre 1 et 3 € les dix champignons.

Ils peuvent être consommés frais ou séchés et sont généralement ingérés, intégrés ou non à une préparation culinaire. Étant majoritairement consommés en cadre festif, l'alcool, le tabac et le cannabis leur seraient fréquemment associés. Leur association avec de la MDMA ou du « speed » permettrait l'apport d'une touche psychédélique à l'effet stimulant.

Chez les usagers, les champignons possèdent l'image d'un produit naturel, aux effets hallucinogènes maîtrisables et euphorisants. Leur dangerosité serait considérée comme moindre, notamment par rapport aux produits de synthèse. Les troubles digestifs seraient les principaux dommages sanitaires évoqués.

Autre variété champignons faisant l'objet d'observations : les champignons d'origine étrangère, tels que les champignons mexicains ou hawaïens qui sont consommés en Bretagne. Internet serait le mode d'approvisionnement principal. Par son biais, il serait possible de commander des champignons mais aussi des kits afin de procéder à leur culture.

Ces champignons sont consommés de la même manière que les « psylos ». Les effets ressentis seraient, selon les usagers, plus agréables que ceux des champignons français. Ils seraient cependant, réputés plus forts.

Les faits marquants pour l'année 2016

Les consommations de champignons sur l'espace festif alternatif

« On en voit de plus en plus des champottes et sur tout type de teuf, peut être un peu plus cette année » (Qualy festif). Ce constat avait déjà été fait en 2015 sur l'espace festif alternatif, notamment auprès de personnes préférant ce type de consommation plutôt que

l'usage d'hallucinogènes synthétiques, tel que le LSD (avec en plus l'incertitude concernant la nature des produits en circulation, cf section sur le LSD). L'aspect naturel des champignons est un élément fort pouvant favoriser ce type de consommation : la consommation de champignons hallucinogènes est plutôt banalisée du fait de son aspect naturel, et de la possibilité de doser très faiblement les prises. De manière générale, c'est une consommation qui est très appréciée, à la fois pour son aspect naturel, mais aussi pour ses effets. « *En gros, tu passes ton temps à rigoler quoi, prendre ça avec ses potes c'est franchement sympa !* » (Note ethno festif) ; « *Et le côté naturel, quand il y a le côté naturel, c'est un bon argument commercial* » (Qualy festif).

Des propositions de dégustation de champignons hallucinogènes sur l'espace festif

Deux observations font état de proposition de dégustation de champignons hallucinogènes sur des rassemblements électro. La première concerne une dégustation de miel de champignons hallucinogènes : « *Du miel de champis à prendre à la petite cuillère, elle mettait ça directement dans la bouche des gens, une cuillère à usage unique comme pour les dégustations [de confiture]. C'est elle qui le faisait. Les champignons sont séchés, broyés puis réintégrés dans le miel, tout simplement mélangés. Il y avait dans le miel plein de petits points marrons* » (Qualy festif).

Une autre observation ethnographique rapporte le cas d'une personne distribuant des champignons lors d'une manifestation électro de grande ampleur : « *Un jeune homme avec un sachet de champignons qu'il proposait gratuitement aux personnes qu'il rencontrait au petit matin* » (Note ethno festif).

Sur l'espace urbain, des consommations plus expérimentales

Concernant les usagers de l'espace urbain, les consommations sont plus expérimentales : « *Toujours un peu les champignons, mais surtout de l'expérimentation. Une première expérience et après ils arrêtent parce que ça se passe mal. Ça reste ponctuel* » ; « *Il y a toujours un public jeune consommateur toujours, champignons à la fois récoltés pendant la saison. Les anciens n'y vont plus, ils se lassent. Les jeunes le font toujours autant, c'est un truc gratuit et naturel donc ce n'est pas dangereux [ironique]* » (Questionnaire bas seuil).

L'auto-culture de champignons hallucinogènes

Concernant l'auto-culture de champignons avec des box, on est sur la constance des années précédentes, c'est une pratique qui semble donner satisfaction à certains, notamment pour avoir des espèces plus exotiques avec des effets plus puissants que ceux pouvant être obtenus par la consommation de variétés plus locales : « *Il y a toujours des gens qui font pousser, Shayannah marche toujours autant, autant chez des jeunes que des moins jeunes, le public festif, l'approvisionnement par internet, ça se limite à ne pas aller que sur le darknet mais aller sur Shayannah Shop ou Azarius, acheter une box, ou des truffes ou des Hawaïens ou Mexicains. Les sites marchent bien, les produits arrivent en France. On est très loin du darknet, il suffit d'avoir accès à internet et d'avoir une carte bleue et une adresse pour se faire livrer* » (Qualy festif). C'est d'autant plus le cas dans la mesure où beaucoup ont pu affirmer que 2016 n'avait pas été une bonne année à champignons à cause de la météo (Note ethno festif) : « *Ils auraient bien aimé mais cette année il n'y a pas de psylos. Très mauvaise année du point de vue de la météo* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Les champottes il y en plein qui sont allés les ramasser cet été mais ce n'était pas très fructueux vue la météo* » (Qualy festif).

Outre la possibilité de produire soi-même ses champignons pour sa propre consommation, ce type de culture peut donner lieu à de la revente même si il s'agit de quantité produite

assez peu importante : « *C'est hyper discret, ça fait cette taille, et là ça pousse très bien, à côté faire pousser de la beuh, il faut bac plus 5. Après il y a un potentiel de revente, ce n'est pas chiant à revendre, ça part bien* » (Usager de l'espace festif). A la revente, le prix peut dépendre des espèces qui ont des effets et des intensités différentes, mais revient à environ 10 euros les 10 grammes, parfois plus (Note ethno festif) soit l'équivalent d'un buvard ou d'une goutte de LSD ; « *Ça vaut 10 euros une perche de champotte alors qu'on ne sait pas trop ce que ça a coûté en production* » (Usager de l'espace festif).

L'usage de plantes hallucinogènes

L'usage de DMT

Données de cadrage

La diméthyltryptamine ou DMT est une substance psychotrope puissante (souvent synthétique mais également présente de façon naturelle dans plusieurs plantes) entraînant des effets hallucinogènes quasi-immédiat mais de courte durée (inférieure à 30 minutes). La DMT est le plus souvent fumée.

La présence de DMT sur l'espace festif alternatif

La diméthyltryptamine (DMT) est encore cette année bien visible. Sa présence est notamment due à une personne qui régulièrement en propose de petites quantités. La personne fait goûter à ceux qui le désirent (façon dégustation de supermarché), puis après, c'est proposer à la vente. La fabrication est artisanale. Elle est consommée à l'aide du kit base (Note ethno festif). Les personnes proposant à la vente la DMT sont décrites comme « *des personnages un peu allumés du bocal* » (Qualy festif).

Si la présence de DMT est avérée de manière plutôt fréquente, comme c'était déjà le cas en 2015, cette présence reste tout de même assez marginale. On ne peut toujours pas à ce stade parler de la DMT comme faisant partie intégrante de la palette des produits disponibles.

La DMT également évoquée sur l'espace urbain

La présence de la DMT ne semble pas se limiter à l'espace festif alternatif. Plusieurs témoignages d'usagers font état de sa disponibilité depuis quelques mois sur Rennes (Note ethno urbain), avec des consommations qui ont lieu en journée hors cadre festif ; « *Ceux qui nous en parlent ont des étoiles dans les yeux, très bonne expérience, très bons retours, et puis un prix qui est intéressant, c'est 10 euros la prise, ça coûte 100-150 euros la gramme mais il n'en faut qu'une petite quantité* » (Questionnaire bas seuil). Comme pour l'espace festif, sa disponibilité reste quand même circonscrite. Les usagers décrivent des effets très puissants mais très courts (pas plus de 15 minutes). Le produit amène à un lâcher prise total avec les sens qui deviennent très aiguisés... mais implique la nécessité d'être accompagné par quelqu'un (Note ethno urbain).

Certains usagers ont pu faire part de leur expérience : « *La DMT c'est la première fois que j'en entendais parler sur Rennes. Alors l'effet c'est whaou !!!... ça dure 10/15 minutes. Tu mets le produit dans une pipe à crack. C'est un truc gras, ça fait un peu comme une pâte. Après, moi, c'est le gars qui me l'a préparée alors je vois pas trop à quoi ça ressemble.*

Mais tu mets de la cendre comme si tu basais la coke. Après tu mets la DMT et t'aspirez, tu fumes ça. Tu t'allonges d'un coup. Faut te mettre un truc sur les yeux parce que la lumière devient violente. Ça aiguise tous tes sens. Genre, j'entendais des gens qui étaient à 20 mètres de moi »; « C'est comme les trucs de chamanes mais en 1000 fois plus puissant » ; « J'ai goûté pour tester mais c'est un truc de fou !!! Je suis parti pendant 3 minutes, mon esprit s'est éteint. Et je suis parti dans un trou blanc. Après je me suis réveillé et toute l'herbe je croyais que c'était des toiles d'araignées. Ça m'a fait flipper car c'est un plan à rester perché (...). Tu la prends comme si tu allais fumer une galette de crack. Tu mets un peu de cendres sur l'alu. Mais faut surtout pas faire ça seul » (Usagers de l'espace urbain).

L'usage de Salvia Divinorum, de Datura, de LSA, de Mescaline, d'Iboga

Aucune information ou très peu ont été relevées concernant ces différentes plantes hallucinogènes

L'usage d'hallucinogènes synthétiques

L'usage de LSD

Données de cadrage

Le LSD, appelé « *trip*, *buvard*, *petri* » sous sa forme de timbre, « goutte » sous sa forme liquide et « micropointe » sous forme de mine de crayon, est un produit hallucinogène dont la disponibilité et l'accessibilité serait fluctuante en Bretagne, selon les milieux fréquentés. Sans doute en raison de ses effets, il serait rare en milieu urbain et par contre relativement présent en milieu festif. Il est à noter l'apparition de LSD sous la forme de gélatine, en 2005 et en 2006 en Bretagne. S'agissant de la qualité du produit, elle aurait tendance à être aléatoire et les tromperies nombreuses.

Le mode d'administration le plus fréquent pour le LSD est l'ingestion. Quelques cas marginaux d'injection ont été évoqués.

L'alcool, le cannabis et le tabac seraient des produits fréquemment associés au LSD afin de réguler ou de potentialiser ses effets. La MDMA pourrait également lui être associée afin d'apporter une touche « love » (« d'extase »). Les opiacés seraient utilisés pour amortir la descente.

Les usagers de LSD apprécient les effets de distorsions visuelles ou auditives, de même que l'aspect convivial et la tendance à l'introspection qu'il favorise. Néanmoins, chez eux, comme chez les non usagers, la notion de « bad trip », souvent induite par ces mêmes effets, serait très présente.

Les dommages sanitaires liés à cet usage sont des troubles digestifs, des problèmes dentaires, des états dépressifs voire des troubles du comportement (lorsque le LSD révèle une pathologie mentale).

Les faits marquants pour l'année 2016

La disponibilité du LSD sur l'espace festif

Aucun changement majeur sur la disponibilité du LSD n'est relevé. Il demeure à un niveau de disponibilité équivalent aux années précédentes, essentiellement sur l'espace festif techno alternatif, même si des consommations peuvent marginalement être observées sur

d'autres types d'espaces festifs. En comparaison de l'espace techno alternatif, elles ne seront pas comparables. Sur l'espace festif alternatif, c'est lors des soirées trance qu'il semble être le plus présent (Note ethno festif) ; « *Le LSD c'est trop typé festival trans'. Dans le grosses teufs hardcore, il n'y en a pas tant* » (Qualy festif). Sur les festivals plus grand public, le LSD peut être présent mais uniquement si l'événement est de grande envergure et rassemble un public assez large (Note ethno festif) ; « *Dans les festivals c'est plutôt sur les parkings, les campings, ils ne rentrent pas forcément sur le festival* » (Qualy festif). D'autre part, avec une porosité moins nette entre électro alternatif (illégal) et électro commerciale, et la possibilité pour certains d'aller écouter des DJ's plus habitués à exercer en free partie, le LSD est présent également sur l'espace commercial : « *Le LSD ça va avec le public électro qui fréquente le milieu alternatif, et qui vient voir les DJ', électro qui jouaient en illégal en free et qui viennent maintenant jouer dans les salles et le public a suivi* » (Qualy festif). Ainsi, les consommations sont assez clairement identifiées sur l'espace festif urbain techno (Note ethno festif).

Le LSD est facilement trouvable. En termes de forme de LSD disponible, les buvards et les gouttes sont les deux formes les plus présentes, avec des buvards qui sont assez souvent les mêmes : « *En teuf, on est sur du buvard et de la goutte, et les buvards c'est les mêmes formes. Autant pour les ecstas, ça part dans tous les sens, autant pour les buvards, on est sur du 'Hofmann anniversary' sur des trucs comme ça qui se répètent, des smileys* » (Qualy festif).

Au niveau du prix, le LSD est un produit pour lequel il n'y a pas de variation de prix (10 euros) depuis de très nombreuses années, mis à part en cas d'achat de plusieurs unités qui fera varier la coût unitaire : « *Ça ne bouge pas, c'est parce que c'est une unité, en teuf tu ne rends pas la monnaie sur 7 euros*³⁷ » (Qualy festif).

Concernant le profil d'utilisateur de LSD

Le profil des consommateurs de LSD, et plus largement des hallucinogènes, est régulièrement décrit comme différent d'autres produits : « *Profil amateur de psychédélique et profil psychiatriquement dérangé, mais plus le premier profil (...) il n'y pas de consommateur au quotidien, c'est des consommations festives. Quelqu'un qui prendra du LSD très régulièrement, il aura des problèmes* » (Questionnaire bas seuil). Pour le LSD, il y a toujours eu une forme de méfiance, le sentiment qu'il s'agit d'un produit que certains ne prendront jamais alors qu'ils s'autoriseront d'autres consommations de produits psychoactifs et même d'autres hallucinogènes, et puis certains, par contre, qui sont très amateurs : « *Par contre, ça fait toujours autant peur. Il y a vraiment des aficionados du LSD qui se perchent total et puis il y des gens qui ne prendront jamais de LSD, autant pour la kétamine la frontière elle bascule, sur le LSD beaucoup moins* » (Qualy festif). La méfiance peut également porter sur la nature du produit, à savoir s'il s'agit bien effectivement du LSD : « *Il y a toujours des consommations, une recherche, les gens aiment bien le LSD, c'est un truc qu'on retrouve régulièrement, mais il y a une méfiance par rapport à ce produit (...) il y a une grosse méfiance par rapport aux RC, à la fausse mescaline, aux faux buvards, aux N-Bome* » (Qualy festif). Ainsi une partie du public fréquentant l'espace électro alternatif, et notamment les plus jeunes, qui présentent une défiance vis-à-vis du LSD, auront moins de crainte à consommer des hallucinogènes naturels : « *Chez les jeunes, ce n'est pas le produit le plus recherché, ça va intéresser certains, notamment ceux qui aiment le côté naturel, cannabis, champignons, opium. Chez*

³⁷ Lorsque le franc avait encore cours en France, le LSD était vendu 50 francs (7,50 euros), depuis le passage à l'euro, le prix est de 10 euros.

les jeunes qui fréquentent un peu la teuf illégale, mais dans le commercial non » (Qualy festif).

L'utilisation du LSD (c'est le cas aussi pour la kétamine) sur l'espace festif comme stratégie du non dépistable (du moins pour les conducteurs) est toujours d'actualité afin d'échapper aux contrôles des forces de l'ordre et aux tests salivaires des l'ordre qui peuvent être mis en place en marge des rassemblements festifs (Note ethno festif) : « *Et puis toujours ce truc de vouloir échapper aux tests salivaires, du coup ça amène des déportations de consommations plus d'ecsta vers la kéta ou le LSD, sans que ce soit de grande ampleur non plus* » (Qualy festif).

Toujours les mêmes incertitudes sur la nature du LSD

Le constat sur l'incertitude de la nature du LSD qui est disponible en Bretagne est toujours de mise. Il n'y a pas de certitude absolue que le LSD soit vraiment du LSD mais pourrait être un NPS, notamment du DOC (« *On entend beaucoup parler de DOC. Les gens recherchent du LSD, s'ils pensent que ce n'en est pas, c'est du DOC comme si c'était les deux seuls produits qui tournaient* », Qualy festif) : « *Sur les teufs, on ne sait pas à chaque fois si c'est du LSD. Il y a toujours ce doute sur la nature du LSD. Tu le sais que si tu le gouttes. Dans les deux sens d'ailleurs, soit il est très fort et on soupçonne que c'est des NPS et soit il est vraiment pas fort et on se dit aussi que ça doit être un NPS. Il y a un peu les deux pendants* » (Qualy festif). Ce LSD, aux qualités jugées inconstantes et surtout avec un caractère aléatoire quant à la puissance et à la nature des effets fait qu'il peut être délaissé : « *Du coup peut être un peu moins recherché par rapport à cette incertitude sur la composition des prod"* » (Qualy festif) ; « *Presque la sensation que le LSD en teuf c'est une légende* » (Usager de l'espace festif).

L'incertitude sur certaines formes de LSD n'est pas non plus la norme, il arrive, selon des usagers, que du LSD de bonne qualité puisse circuler : « *C'était un vrai voyage comme ça faisait longtemps que je n'en avais pas eu* » (Même si la descente était apparemment assez rude à vivre, Note ethno festif).

Différentes formes de LSD plus marginalement observées cette année

Était évoqué plus haut, que les principales formes de LSD étaient les buvards et les gouttes, cette dernière étant apparemment plus présente (« *Plus de gouttes que de cartons, plus de gouttes oui* », Qualy festif).

Des comprimés d'ecstasy sur lesquels une goutte de LSD était déposée ont fait l'objet d'observations : « *Des tазs bleue avec des champignons dessus qui faisaient des hallus, des effets plus psychédéliqués que pourraient entraîner la MDMA et qui étaient revendu par le vendeur disant qu'il y avait une goutte de LSD dessus* » (Qualy festif). On peut relever que si des associations LSD-MDMA ou ecstasy sont réalisées par certains usagers téméraires, l'appellation consacrée « Candy Flip » n'est pas usitée en Bretagne.

Enfin un cas de « bad trip » assez fort a été relaté, faisant suite à une consommation de LSD sous forme de gélatine, une petite boule de gélatine (Note ethno festif). La situation est intervenue en tout début d'année sur une « teuf » dans les Côtes d'Armor, et aucun autre signalement de ce type, malgré une vigilance, n'a été récupéré.

L'usage de Kétamine

Données de cadrage

La kétamine est un anesthésiant utilisé en médecine humaine et vétérinaire. A forte dose, elle possède des propriétés anesthésiques et analgésiques, à dose plus faible elle génère des effets hallucinogènes. Ce produit, appelé « *Ket, Ké, K, spécial K, Hobi One* » peut se présenter sous forme liquide ou sous forme de poudre.

Consommée en milieu festif pendant une période sur la Bretagne, la kétamine s'était raréfiée jusqu'en 2008. Une augmentation de sa disponibilité a été observée depuis 2009, avec un prix allant de 30 à 50 €, et un prix moyen de 40 €.

La kétamine est principalement sniffée, parfois elle est fumée et de rares injections en intraveineuse ou intramusculaire ont pu être observées. Parmi les produits qui ont pu lui être associés, la cocaïne a été citée pour ses effets stimulants ainsi que le cannabis, les opiacés ou les benzodiazépines pour leurs effets apaisants au moment de la descente.

Parmi les consommateurs, on peut distinguer les usagers adeptes de produits psycho actifs puissants, appréciant par exemple le ressenti de « décorporation » ou le sentiment d'euphorie, et les expérimentateurs. Lorsque l'épisode s'est avéré traumatisant, leur perception de ce produit rejoint celle des non usagers, c'est à dire l'image d'un produit dangereux, la connotation d'anesthésiant pouvant renforcer cette vision.

Vis-à-vis des dommages sanitaires liés à cet usage, les professionnels ont pu évoquer des mises en danger physiques au moment de la consommation, des troubles psychiatriques ou des épisodes de décompensation.

Les faits marquants pour l'année 2016

Un niveau de kétamine sur l'espace festif alternatif comparable aux années précédentes

La présence de la kétamine est maintenant bien implantée dans le spectre des drogues consommées au sein de l'espace festif : « *La kétamine est à la fin de soirée ce que le speed est au début de soirée, ça fait partie du menu, l'entrée c'est le speed qui va durer toute la nuit, et le trou normand ça va être la kétamine* » (Qualy festif). Il y a encore quelques temps, un net déséquilibre était relevé entre l'offre et la demande, la demande était largement supérieure à la quantité de kétamine présente sur les événements. Depuis deux ans, la tendance est plutôt à l'équilibre, même si la demande continue à être supérieure à l'offre : « *Là, depuis 5-6 ans, l'offre n'était pas suffisante pour la demande, les demandes grimpaient en flèche et l'offre pas suffisante (...) maintenant le business s'est bien installé, c'est assez équilibré entre l'offre et la demande* » (Qualy festif) ; « *On en voit de plus en plus, il y a tout le temps le même camion à chaque teuf, et le mec il cuisine, et ça part très vite, en une demi-heure il n'y en a plus (...) c'est vraiment un des truc les plus recherché en teuf et un des trucs qu'il y a le moins* » (Qualy festif). Pour la plupart des consommateurs, c'est son côté planant qui motive la consommation, et elle est assez souvent utilisée au petit matin ou en fin de soirée « *pour redescendre de son trip* » (Note ethno festif). Il arrive aussi que la kétamine soit utilisée par les personnes adeptes de voyages psychédéliques, du fait des possibilités de dédoublement de soi, ainsi que d'un voyage introspectif (Note ethno festif). La kétamine est également appréciée pour de faibles effets secondaires suite aux consommations en comparaison notamment des psychostimulants : « *Avec ce discours c'est bien parce qu'il n'y a pas de descente, le côté anesthésique* » (Questionnaire bas seuil).

La kétamine, au regard de son utilisation vétérinaire est toujours largement associé au vocabulaire du hippisme : « *Cette année on encore beaucoup entendu parler, "on va faire du poney !", "c'est poneyland !* » (Qualy festif), et plus largement au vocabulaire des animaux quant à sa supposée « puissance » : « *Il y a toujours la légende de quand c'est de la ké pour les chiens elle n'est pas forte, et quand c'est pour des éléphants elle est super forte* » (Qualy festif). Un moment diabolisée, la kétamine est désormais plutôt acceptée même si elle continue auprès de certains d'avoir une image plutôt mitigée au sein même du

milieu techno : « *La kétamine c'est vraiment pour les shlags, faut être con pour prendre un anesthésiant pour cheval* » (Note ethno festif).

La kétamine est un des produits pour lequel il y a possibilité d'avoir de la vente fractionnée : « *Il y a souvent des demis de ké* » (Qualy festif). Comme c'est le cas pour le LSD, la kétamine est également consommée dans l'optique d'échapper aux éventuels dépistages salivaires (Note ethno festif).

L'origine de la kétamine est plutôt étrangère, arrivant clandestinement en France. En effet, les services application de la loi ne constate au final pas de braquage de cabinet vétérinaire ou de pharmacie à des fins d'obtention de kétamine (GF Application de la loi).

Une sensible diffusion hors du milieu « teuf »

Longtemps cantonné à l'espace festif techno alternatif, la kétamine commence à être disponible hors de cet espace, même s'il s'agit encore pour le moment d'une diffusion très limitée : « *Le truc de la kéta qui a l'air de plus en plus visible en teuf mais pas que, sur du festif urbain (...) disponible sur certains réseaux mais par des gens qui ne viennent pas du tout du monde de la teuf et qui ne le fréquentent pas du tout* » (Qualy festif). Les éléments transversaux du rapport décrivent un public «consommateur d'espace festif». C'est justement une possible explication, initialement réservée à l'espace « teuf », certains ont pu être initiés à ce moment, et peuvent être un vecteur de diffusion : « *Souvent le chemin qu'a pris le produit, c'est qu'il vient de la free partie mais après les gens qui le consomment ne peuvent rien à voir à faire avec ce milieu là* » (Qualy festif).

La kétamine ne se limite à une présence sur l'espace festif, d'années en années, sa présence est signalée auprès du public de l'espace urbain : « *Les consommations de kétamine, c'est pas uniquement un public de teufeurs, c'est beaucoup de teufeurs mais pas que. On la voit aussi dans le public qu'on accueille ici, des précaires qui ne sont pas assimilés teufeurs* » (Questionnaire bas seuil).

Davantage de kétamine coupée

Il est remarqué que la kétamine donne moins lieu à des prises en charge sanitaire sur l'espace festif où elle est présente (c'était déjà le cas en 2015) : « *Quand la kétamine a commencé à débarquer dans le milieu teuf (enfin pas débarquer parce qu'il y a toujours eu des consommations de kétamine), il y avait des bad trips, c'était vraiment un produit chiant à la fois pour les intervenants, les participants et les organisateurs* » (Qualy festif). En effet, la kétamine a, selon les acteurs de réduction des risques, un côté rébarbatif lorsqu'il faut intervenir auprès d'un usager en ayant trop consommé : « *Les prises en charge les plus flippantes c'est avec la ké. Tu n'as aucun contrôle (...) on voit certains qui sont dans un état de k-hole et d'un coup ils en sortent (...) les prises en charge sont longues car il faut surveiller, tu ne sais pas à quel moment ils vont tomber dans l'inconscience (...) avant dans les équipes, on redoutait le LSD, maintenant c'est la prise en charge de la ké* » (Qualy festif). De même que la recherche volontaire de k-hole semble être une pratique de moins en moins prisée et de moins en moins visible (Note ethno festif).

Deux éléments sont à mettre en lien avec la diminution observée des prises en charge suite à des consommations de kétamine « mal gérées ». Tout d'abord, justement en termes de gestion, il avait déjà été noté que les usagers avaient tendance à mieux maîtriser les consommations de ce produit, à auto-gérer les prises, à consommer progressivement : « *Les effets sont marrants... encore faut-il contrôler la dose. Il y a ceux qui se mettent des poutrelles dès le début, et ceux qui y vont progressivement* » (Qualy festif) ; « *Maintenant on le voit plus en petite quantité pour avoir des effets qui vont faire un peu comme le mélange alcool-cannabis. Un truc dépressogène mais avec un caractère hallucinogène, tu es passé de traces comme ça [grande] à des petites pointes* » (Qualy festif). Autre élément,

il semble y avoir davantage de kétamine coupée. Auparavant, la kétamine était souvent vendue sur lors de manifestations festives suite à une préparation sur place. Les vendeurs introduisaient la kétamine dans des bouteilles puis la « cuisinaient » dans des poêles afin d'obtenir la poudre. Actuellement, si c'est encore la cas, la kétamine est également plus souvent présente déjà sous forme de poudre. La préparation s'est faite en amont de l'événement : « *Plus de coupe aussi. Pas mal de kéta qui tourne est coupée. Avant les mecs ils achetaient leur litre de kéta, ils la cuisinaient à la poêle et ne se prenaient pas la tête à la couper. Là aussi on voit du semi-gros sous forme directement de poudre, c'est du jamais vu, avant si tu achetais de la kéta en plus grosse quantité, c'était forcément dilué dans l'eau* » (Qualy festif) ; « *La kétamine est coupée de plus en plus ces derniers temps, vendue la plupart du temps sous forme de poudre. Coupée car moins puissante (...) le fait de séparer en trace, tu vois différentes formes de poudre. La kétamine chinoise notamment qui arrivait déjà en poudre, poudre blanche un peu farineuse, contrairement à la kétamine qui est préparée sur place, qui arrive sous forme liquide, elle n'a pas du tout la même apparence de poudre blanche farineuse très industrielle* » (Qualy festif).

La consommation de kétamine en contexte sexuel

Au regard de ses effets anesthésiants, la présence de kétamine peut également être associée à des pratiques sexuelles : « *Des consommations de kétamine sur des pratiques hardcore type fist fucking* » (GF Socio-sanitaire), pratiques plutôt affiliées au milieu HSH : « *Dans le milieu hard gay, le k-hole est recherché. Il y a une recherche de sensations extrêmes à la fois parce que les pratiques sont extrêmes et il peut y avoir besoin d'un anesthésiant, là les effets de la kétamine sont intéressants. On est sur le versant dissociatif vis-à-vis des pratiques et de la douleur, l'effet dissociatif potentialise les pratiques hard sexuelles* » (Qualy festif).

L'usage de GHB/GBL

Données de cadrage

Le GHB (acide gammahydroxybutyrique) est une drogue de synthèse aux propriétés sédatives et amnésiantes. En France, il est utilisé en médecine pour le traitement de la narcolepsie (trouble du sommeil chronique) et comme anesthésiant préopératoire ; il connaît depuis une vingtaine d'années une utilisation détournée à des fins non médicales.

Le GHB se présente sous forme de poudre blanche soluble ou de liquide incolore et inodore, il est alors conditionné dans de petites fioles en verre ou en plastique.

Deux substances proches, le GBL (acide gammabutyrolactone) et le BD (butanediol), se transforment en GHB une fois dans l'organisme. Ils ont les mêmes effets et présentent les mêmes risques.

L'usage de GHB ou GBL semble essentiellement se limiter à des contextes sexuels sur la sphère privée (plutôt gay). Le seul élément qui ressort serait une présence plutôt limitée du GHB au profit du GBL : « *Le GHB sinon a toujours été connoté gay par contre on trouve moins de GHB sous sa forme poudre mais on retrouve plus la forme GBL qui se transforme en GHB. Même les gars qui fréquentent les milieux slameurs bareback hardcore, ils n'en trouvent plus en poudre* » (Qualy festif). Hors ce cadre, le GHB/GBL n'est pas présent. Son utilisation pour des soumissions chimiques semble également être limitée et est plutôt de l'ordre de la légende urbaine : « *Quant au GHB, la drogue du violeur, c'est rarissime. Dans les séries [statistiques] internationales ce n'est pas plus de 2%* » (GF Socio-sanitaire).

L'usage de Nouveaux Produits de Synthèse (NPS)

Données de cadrage

Apparues aux alentours de 2008, les appellations « nouveaux produits de synthèse » (NPS) ou « nouvelles substances psychoactives » désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets de différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis...). Des termes génériques anglo-saxons tels que « *designer drugs* », « *research chemicals* » (RC) « *party pills* » et « *legal highs* », qui font respectivement allusion au caractère d'imitation des produits, à leur nature synthétique ou à leur statut légal, sont également utilisés.

Dans tous les cas, les structures moléculaires de ces nouveaux produits de synthèse se rapprochent de celles des substances qu'ils « copient » sans être tout à fait identiques. Cette spécificité leur permet (au moins à court terme) de contourner la législation sur les stupéfiants, ces produits n'étant, en effet, pas classés en tant que tels lorsqu'ils apparaissent.

Trois grandes familles de NPS se dégagent : les stimulants, les cannabinoïdes synthétiques et les hallucinogènes.

Les faits marquants pour l'année 2016

Une diffusion qui s'élargit... un peu

Jusqu'à présent les principaux constats concernant la diffusion des nouveaux produits de synthèse (NPS) étaient les suivants : une diffusion assez limitée auprès d'un public de connaisseurs ; une circulation de produits vendus comme étant autre chose sur l'espace urbain et sur l'espace festif (« *Il n'y a pas la même proposition qu'avec les autres produits, c'est plutôt des produits vendus comme étant quelque chose et qui est autre chose, ce n'est pas vendu en tant que tel* », Questionnaire bas seuil ; « *Il y en a beaucoup, mais on ne le sait pas vu qu'ils sont vendus pour autre chose* » (Qualy festif ; « *Les cathinones, on en voit s'en en voir. Il y a des cathinones vendues pour de la MDMA. Il y a toujours de toute façon des RC vendus pour autre chose (...)* c'est un truc qui est difficile à vendre, c'est des petits réseaux » (Qualy festif). Autrement dit, une distinction nette entre consommation choisie et consommation subie. Pour cette année, on va retrouver une nouvelle fois cette double dimension. Par contre, la diffusion des NPS semble sensiblement s'élargir et pénétrer des milieux qui jusque là étaient plus fermés. En ce sens, les NPS sont un peu plus présents auprès du public « bas seuil » : « *Un peu plus présent auprès de notre public* » (Questionnaire bas seuil). Même s'ils ne font l'objet de consommation encore trop importante, les produits sont connus et évoqués par les usagers. Le constat est le même sur

l'espace festif : Les NPS sont de plus en plus présents sur le milieu festif³⁸ (excepté dans le milieu punk) (Note ethno festif) auprès d'un public certes encore limité mais connaisseur : « *Dans le milieu teufeur, il y a quand même des teufeurs particuliers, plus âgés 30-35 ans avec une prédilection pour les RC, dans toutes les soirées il y a des N-Bome, un peu de 2CB, de la 3MEC ou 4MEC, mais ça reste dans le milieu teufeur plus âgé et circonscrit, des réseaux confidentiels, chez les jeunes teufeurs, il y a moins de diffusion* » (Qualy festif).

Une méfiance toujours de mise

Malgré ce sensible élargissement, la tendance générale est toujours à la méfiance vis-à-vis de ces produits notamment pour le public « habitué » aux consommations de produits psychoactifs « classiques ». La méconnaissance des ces produits et de leurs effets semblent générer plutôt de l'inquiétude que de la curiosité, notamment parce qu'il y a une appréhension sur la trop grande puissance des effets des NPS (Note ethno festif) : « *J'en ai entendu parler oui, mais tous ces gens qui jouent au petit chimiste pour créer des trucs dont tu ne connais pas les effets sur le court ou long terme, perso ça me rassure pas du tout* » (Usager des l'espace festif).

A propos des consommations choisies

L'élargissement de la diffusion des NPS amène à ce que certaines personnes prennent le parti de consommer volontairement ce type de produit. Sur l'espace festif alternatif, un témoignage d'un acteur de réduction des risques intervenant sur le milieu festif confirme cet élément d'usagers revendiquant leur consommation de NPS et exprimant le fait de gérer (ou croyant pouvoir gérer) les effets, les doses et le timing à respecter entre chaque prise, tout ce qui ressort d'une démarche « réfléchie » : « *Il y a un mec qui est venu plusieurs fois sur le stand et il avait pris du 5APB, acheté sur internet, le mec connaissait bien son produit, tout un petit groupe, ils utilisaient ça et décrivaient des effets sensiblement les mêmes que ceux de la MD, par contre physiquement, les mecs, ils étaient constamment en dodelinement, les deux, une espèce de fonctionnement anarchique, "tu dis non ou tu dis oui !" [description de mouvements anarchiques, saccadés]. Les mecs ils étaient très organisés, ils venaient avec leurs 5 paras, ils savaient à quelle heure ils prenaient, qu'à tel moment ils allaient arriver à tel niveau. Comme beaucoup de gens qui achètent sur internet, c'était une démarche très réfléchie, avec un contrôle, bien qu'extérieurement ça ne donnait pas cette impression* » (Qualy festif).

Les effets de certains produits semblent être appréciés de la part des consommateurs : « *En termes d'effets recherchés, les cathinones sont des fois meilleures que la MDMA elle-même, avec des effets secondaires qu'il ne va pas y avoir. il y a des gens qui tombent sur des cathinones et qui sont vraiment contents du produit et qui pensent avoir chopé de la super MD* » (Qualy festif).

Le fait d'acheter les produits sur internet, dans des smartshops, semble également être un argument gage de qualité dans le sens où des feed-back sont apportés par les usagers eux-mêmes sur la qualité des produits afin de limiter la possibilité de mauvaise surprise éventuelle : « *Sur internet, quand quelqu'un essaye un truc et que ce n'est pas bien ou qu'il y a trop d'effets secondaires, c'est mentionné et très vite le produit n'est plus disponible, parce qu'il n'intéresse personne. Dès que 3 ou 4 personnes font un trip report négatif d'un produit, c'est terminé* » (Qualy festif).

Les consommations de NPS en contexte sexuel (Slam et Chemsex)

³⁸ C'est le cas également du public lycéen et étudiant fréquentant l'espace festif informel du centre-ville de Rennes.

Toujours parmi les consommateurs consommant de manière délibérée les NPS et plus précisément les cathinones, on trouve les slameurs et les chemsexeurs : *« C'est vu aussi avec le public slamer, avec les personnes qui se mettent sous PREP, slamer en même temps ou à côté. Beaucoup de 4MEC, 3MMC (...) ce genre de produit est plus toléré, plus facilement parlé dans la communauté HSH que dans la communauté hétéro normée »* (Questionnaire bas seuil). Dans ce cas de figure, les consommations de psychostimulants NPS sont étroitement liées au contexte sexuel : *« Dans le milieu slam, on est clairement sur MDMA méphédrone 4MEC 3MEC, on est sur ces 4 produits là, c'est 95% de l'offre, c'est les 4 produits phare qui trustent tous les autres. Sur le milieu chemsex plus général du coup, il n'y avait pas d'intérêt à trouver un mot, parce que baiser sous produit ça n'a jamais été une nouveauté chez les gays, ni dans le milieu hétéro, il n'y a qu'à voir tous les gens du grand public qui baisent, les hétéros de 20-22 ans avec la MDMA quoi. C'est concomitant à la prise de MD »* (Qualy festif).

Les conséquences de l'injection par voie intraveineuse de cathinones sont les risques infectieux liés à la pratique et au fait que les personnes sont souvent novices sur ce mode de consommation qui demande quand même une certaine maîtrise technique (*« Les individus ne savent pas forcément s'injecter non plus. Ils s'abîment énormément les veines »*, GF Socio-sanitaire).

La nécessité d'avoir accès à du matériel stérile conduit à ce que le public « slamer » commence à être vue en CAARUD, mais de manière encore très fugace : *« Ils commencent à se sentir plus à l'aise. Ils viennent de manière plus épisodique et ils ne s'identifient pas à la communauté 'tox', pour eux ils ne sont pas toxicomanes parce que c'est dans un contexte donnée. Ils viennent prendre du matériel et des conseils, de l'information du type le livret "s'injecter à moindre risque" »* (Questionnaire bas seuil).

Outre les risques infectieux, les problématiques psychosociales, physiques et psychiques du slam peuvent être très importantes, avec des épisodes dépressifs, de l'isolement social, de possibles difficultés professionnelles : *« Les crises d'anxiété et d'angoisse peuvent être assez importantes et obsédantes. Elles peuvent amener des troubles du comportement de type se jeter par la fenêtre parce qu'ils veulent que ça s'arrête et que ça se pose »* (GF Socio-sanitaire).

Malgré cela, il est difficile pour les personnes de s'abstenir à court terme laissant à penser que la balance décisionnelle penche favorablement du côté des bénéfices plutôt que des coûts (effets négatifs) : *« Des sessions qui reviennent de plus en plus rapidement. Ils essaient d'espacer mais il y a comme une obsession à y retourner »* (Questionnaire bas seuil).

Sur la nature des produits en circulation, provenant essentiellement d'internet, une collecte SINTES (n°2448) de 4MEC (consommée justement en contexte sexuel) réalisée dans l'année montrait un taux de pureté de 93,5% du produit. Or, au niveau des collectes nationales de produits similaires, un tel taux de pureté n'est pas forcément la norme, bien au contraire les taux de pureté peuvent être très variables même pour des produits achetés sur le même smartshop.

Le cannabis de synthèse

Concernant le cannabis de synthèse, le constat est le même que celui des années précédentes, soit des cas de consommations avec des effets souvent forts qui surprennent les consommateurs *« On a vu des cannabinoïdes de synthèse un petit peu, pas énormément. Grosse surprise pour les consommateurs par rapport aux effets. Quand on en a vu, c'est des gens qui n'allaient pas bien. Les produits ne sont pas bons, ça ne marche pas trop. Ce n'est pas des expériences concluantes pour eux. Ils n'y reviennent pas »* (Qualy festif). Ce

constat est plutôt relevé sur un public jeune, faisant ces premières expériences : « *Par contre pour le cannabis de synthèse, il peut y avoir des demandes, parce que ça finit par un malaise vagal, des crises d'angoisse, des effets très délétères. Des jeunes ados sur des premières consommations de cannabis qui ont consommé à l'occasion avec quelqu'un qui s'en est procuré. Ce n'est pas des consommations très régulières mais des consommations opportunes, ça rentre dans le cadre des expérimentations. Comme c'est vendu comme étant du cannabis, ils ont l'impression qu'ils vont consommer la même chose. Des cas de perte de connaissance chez les ados. C'est sentiment de dépersonnalisation, des crises d'angoisse après la prise, très différent des effets recherchés avec le cannabis* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de médicaments psychotropes non opiacés détournés de leur usage

L'usage de benzodiazépines

L'usage de Diazépam (Valium® Roche)

Données de cadrage

Cette benzodiazépine se présente sous différentes formes : comprimés sécables, gouttes buvables et ampoules injectables. Cette dernière forme a été la plus répandue jusqu'en 2006 au sein de la population des injecteurs, dans le milieu urbain rennais. Le valium® serait facilement accessible en dehors d'une légère baisse de disponibilité en 2004 et 2006, mais à condition de connaître les médecins prescripteurs. Concernant le marché de rue, des prix compris entre 10 et 20 € la plaquette de six ampoules, furent communiqués en 2003.

Le Valium® (« Val », « vava », « la valérie ») est utilisé pour ses effets sédatifs et hypnotiques, afin de compléter les effets d'un traitement de substitution ou de pallier le manque. Le Skénan LP®, le Subutex® et la Méthadone® lui seraient associés, même si ces associations tendent à diminuer. Cette « benzo » serait également utilisée pour potentialiser les effets de l'héroïne. La consommation d'alcool en association avec ce produit serait courante.

Injecté principalement en intraveineuse et parfois en intramusculaire, le Valium® permettrait à certains d'assouvir leur piquomanie³⁹. D'autres usagers préfèrent l'ingérer, estimant que les effets sont similaires à l'injection de Valium® et que l'injection de produit est douloureuse. Apprécié pour ses effets sédatifs apaisants, le Valium® serait néanmoins, critiqué pour ses effets proches de l'apathie ainsi que pour son administration douloureuse. La sédation qu'il provoque aurait en outre, pour conséquence de diminuer la sensation de bien-être liée au Skénan LP® et donc d'inciter les usagers à augmenter les dosages et les prises.

Les dommages sanitaires liés à cet usage et constatés ont été de nombreuses détériorations du système veineux (brûlures, infections, scléroses veineuses...) et des surdosages liés à des associations avec des opiacés.

Les faits marquants pour l'année 2016

Une des principales benzodiazépines présentes sur l'espace urbain est le Valium® : « *Il reste le produit phare qui est le Valium. Le Diazépam chez les addicts, c'est celui qu'ils*

³⁹ Qualifié de « vice à la pompe » ou piquomanie en langage médical, Rapport TREND site de Rennes, année 2004. Ces deux termes sont employés pour désigner le comportement compulsif autour du rituel de l'injection.

adorent le plus » (GF Socio-sanitaire) ; « *Du valium toujours, c'est une valeur sûre* » (Questionnaire bas seuil). Le Valium® est présent auprès notamment du public précaire et peut donner lieu à des transactions : « *Surtout du Valium. Plus que du deal, ce produit est dépanné entre «gens de la zone», rarement vendu. Quand c'est le cas, le prix est dérisoire (autour de 2€ la plaquette)* » (Note ethno urbain). Le Valium® est très fréquemment associé à d'autres produits et fait partie d'une large palette consommée par un public polyconsommateur (alcool, cannabis, benzodiazépines, et même des TSO) : « *On a toujours mais c'est des plus anciens, des injecteurs de Valium, plus de filles d'ailleurs, ça toujours été un truc de fille, dans la fesse. C'est des vieux de la vieille. Valium anxiolytique, neuroleptique, du mésusage de traitement mélangé avec d'autres trucs, en fait ils ne respectent pas les indications de leur traitement* » (Questionnaire bas seuil) ; « *Ce qui est étonnant, c'est ces prescriptions massives de benzodiazépines avec ceux qui prennent des traitements de substitution aux opiacés à l'encontre quasiment de toutes les recommandations. Dès fois ils en ont même deux des benzos, ça peut être le valium et puis du Noctamide* » (GF Socio-sanitaire).

La forme injectable est également présente même si c'est plus rare : « *Valium injectable pareil, sur prescription. Il y a aussi ceux qui sont sous traitement alcoolique et qui le consomment normalement par voie orale, et d'autres qui le détournent en l'obtenant par voie injectable* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de Flunitrazépam (Rohypnol®) et de Clonazépam (Rivotril®)

Données de cadrage

Le Rivotril®, médicament présenté sous la forme d'un comprimé quadri sécable, est utilisé dans le traitement des épilepsies. Mais il a été popularisé par sa prescription dans le sevrage des benzodiazépines.

Il serait cependant rare et peu accessible en Bretagne, même si son mésusage a augmenté en 2006 avant de chuter à nouveau en 2008. Deux hypothèses pourraient expliquer sa présence, l'une par le biais de prescriptions faites à des personnes séjournant en service psychiatrique, qui les proposeraient ensuite en troc ou en dépannage, l'autre par des prescriptions réalisées par des médecins refusant de fournir à cette population des sulfates de morphine et proposant ainsi une autre réponse.

Le Rivotril® serait plutôt ingéré qu'injecté. Ses quelques consommateurs appartiendraient au public de rue, rencontré en milieu urbain.

Concernant le Rivotril®, aucun élément ne faisait l'objet d'observation (« *C'est compliqué c'est des prescriptions de spécialistes en neurologie, il n'y a plus de prescriptions chez les généralistes. Depuis on en entend plus trop parlé* », Questionnaire bas seuil). Singulièrement cette année, un signalement de présence de Rivotril® a pu être fait. En effet, du mésusage de Rivotril® a pu être constaté auprès du public « Mineur non accompagné », une partie d'entre-eux fréquentant régulièrement une structure bas seuil. Très peu d'éléments à ce jour permettent d'avoir davantage de précision, notamment les conditions d'obtention du Rivotril® : « *Dans une autre structure, des jeunes migrants se défondaient aux médocs, pas par injection mais par voie orale, du Rivotril contre les crises d'épilepsie. Tu le vois sur eux, ils sont bien et d'un coup ils se mettent à pioncer sur le canapé avec des têtes. On ne sait pas encore comme ils se procurent* » (Questionnaire bas seuil).

Aucune information n'a été relevée concernant le Rohypnol®.

L'usage de Zolpidem (Stilnox®), d'Oxazépam (Séresta®), d'Alprazolam (Xanax®), Bromazépam (Lexomil®)

Les faits marquants pour l'année 2016

Stilnox®

Le Stilnox® est un médicament dont apparemment le niveau de mésusage est important (Note ethno urbain). Les consommations peuvent être importantes. Les personnes parviennent à obtenir le Stilnox® soit avec une prescription médicale, ou sinon ce sera des détournements ou des falsifications d'ordonnance, même si, avec ces pratiques, les personnes peuvent rapidement être repérées par la Sécurité Sociale. S'il y a des consommations, la revente est relativement rare (Note ethno urbain). Sur le mésusage de Stilnox®, il peut être surprenant de constater que ce n'est pas le cas avec une molécule proche, le Zopiclone : *« La grande question qui se pose, c'est qu'on a des détournements d'usage ou du mésusage de Zolpidem mais pas de Zopiclone, ce qui interroge car quand on regarde simplement la notice, c'est la même famille, même site d'action, même mécanisme, c'est kif kif bourricot, mais ce n'est pas tout à fait cela. Pourquoi, on ne comprend pas bien. Le Zolpidem est sous le regard au niveau européen parce qu'il est associé à des accidents de la route alors que le Zopiclone ne l'est pas » ; « En tout cas le Zolpidem est très présent, par contre pour l'Imovane, les gens se plaignent que c'est amer »* (GF Socio-sanitaire).

Toujours concernant le Stilnox®, des cas d'injection ont pu être décrits : *« Le Stilnox, on a quelques uns, injecteurs de Stilnox, c'est plusieurs boîtes par jour. On est sur un profil très particulier avec un rapport à l'injection, à la pompe, au plaisir du piston très spécifique, sur des recherches d'effets multiples, pour s'anesthésier, mais là le Stilnox prend une place très importante avec un craving important, des effets paradoxaux recherchés. Un profil particulier, un peu sur les profils un peu obsessionnels avec le rituel de la prise, comme ceux qui prennent de la codéine, avec une répétition de choses. C'est plus une porte d'entrée de prescription au départ et puis une perte de contrôle rapide, une quinzaine de comprimés par jour et il n'y a que cela, il n'y a rien d'autre »* (Questionnaire bas seuil). Au sein de ce public particulier, certains recherchent véritablement un effet « trou noir » : *« Avant il y avait l'Olmifon mais ce n'est plus prescriptible. Les injecteurs de stilnox ils peuvent injecter la plaquette pour avoir un effet "stil-hole" »* (Questionnaire bas seuil).

Le Stilnox est peut également possiblement être utilisé pour des cas de soumission chimique (GF Socio-sanitaire) : *« Le Stilnox devrait plus avoir le statut de drogue de violeur. Il y a plus de viols avec le Stilnox qu'avec le GHB. C'est atroce. L'usage délinquant, dans un but de commettre un larcin, le Stilnox c'est le produit le plus utilisé. C'est utilisé par les braqueurs pour garder leur sang froid pendant les braquages en prenant un quart pour avoir un côté zen. Utilisé aussi par des cambrioleurs, des manipulateurs pour pouvoir abuser de leur victime. C'est une drogue de l'illégalité et de la perversion »* (Questionnaire bas seuil).

Séresta®

Le Séresta® est mésusé, mais contrairement au Stilnox®, jamais en injection (Questionnaire bas seuil).

Quelques usages détournés de médicaments, notamment du Seresta® sont repérés au sein de l'espace festif informel mais cela reste de l'ordre de l'épiphénomène : *« Sinon on a eu usage détourné de médicament chez les mineurs, en l'occurrence valium, séresta, néo-codion. C'est marginal mais c'est arrivé plusieurs fois. C'est la première fois qu'on constate cela. Plusieurs fois dans l'année. Avec visiblement des jeunes qui étaient sous*

produit, il n'y a pas de raison d'en douter. Avec des effets plutôt assommant et des mélanges alcool. Certains nous ont dit avoir vu sur internet des recettes avec le Séresta » (Qualy festif). Les personnes qui ont fait ce genre de mélange, visiblement n'ont pas souhaité renouveler l'expérience (Note ethno festif).

Xanax® et Lexomil®

Le Xanax® et le Lexomil® ont simplement été mentionnés comme faisant l'objet de mésusage sans plus de précision (Questionnaire bas seuil).

L'usage d'autres médicaments

L'usage de Trihexyphenide (Artane®)

Données de cadrage

L'Artane®, présenté sous la forme de comprimés blancs non sécables, a été prescrit durant une période comme correcteur des effets secondaires de certains neuroleptiques, mais il serait surtout utilisé dans le traitement de la maladie de Parkinson. Il peut être détourné de son usage par certains usagers, surnommés parfois les « Artaniens », pour obtenir des effets hallucinatoires puissants. Disponible par le biais de prescriptions, l'Artane® serait généralement troqué ou offert.

Il est ingéré dans la plupart des cas, et injecté par quelques « irréductibles ». Certains produits comme les opiacés ont pu lui être associés au cours de la descente pour retrouver une certaine forme d'apaisement. Ses consommateurs réguliers l'apprécieraient pour ses effets provoquant une perte de contrôle et une modification totale de leur état de conscience. Mais beaucoup de ses expérimentateurs semblent ne pas vouloir réitérer l'expérience. Ce médicament posséderait la réputation d'un produit générant des comportements violents et des pertes de conscience.

Les derniers éléments d'observation sur le site de Rennes font état d'une présence d'Artane® uniquement anecdotique.

Aucun élément sur l'Artane® n'a été recueilli en 2016 (« *L'injection d'Artane on ne voit plus* », Questionnaire bas seuil).

L'usage de Méthylphénidate (Ritaline®)

Les faits marquants pour l'année 2016

Lors des deux années précédentes, un fort frémissement autour la Ritaline® avait été constaté en Bretagne. Actuellement c'est moins le cas. Du mésusage de Ritaline® est constaté, plus qu'à une époque, mais celui-ci semble relativement circonscrit et l'élargissement de sa diffusion est plutôt en phase décroissante : « *L'engouement pour la Ritaline semble diminuer* » (Questionnaire bas seuil). Les usagers de Ritaline® sont décrits pour la plupart comme polyconsommateur avec souvent une découverte du produit qui s'est

faite ailleurs qu'en Bretagne : « *Les exemples qu'on a pu avoir, c'est les patients polytoxicomanes pour lesquels il était question d'un intérêt thérapeutique car on considère que c'était des patients dans l'enfance atteint d'un TDH, à l'âge adulte, il peut y avoir un intérêt à les mettre sous ritaline. La ritaline est introduite à l'âge adulte, en considérant qu'ils ont un déficit de l'attention. Là, c'était des patients qui arrivaient d'autres régions avec leur traitement et très accrochés à ce truc* » (GF Socio-sanitaire). Les prescriptions de Ritaline® leur permettent de rationaliser leur état : « *'Si j'ai de la ritaline c'est que j'en ai besoin', à justifier leur difficulté actuelle. Il y en a quand même plus qu'avant* » (Questionnaire bas seuil).

L'usage de Lamaline®

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce médicament.

L'usage de poppers, colle et autres solvants

Données de cadrage

Les **poppers** sont des nitrites dits d'alkyle aliphatiques ou cycliques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle). Très volatiles, ils provoquent dans les 30 secondes après inhalation une euphorie, une dilatation intense des vaisseaux et une accélération du rythme cardiaque. Ils peuvent être utilisés pour améliorer les performances sexuelles masculines, en différant l'éjaculation et en augmentant la durée de l'orgasme. Leurs effets ne durent pas plus de deux minutes. Les poppers se présentent le plus souvent dans des fioles de 10 à 15 ml. Les poppers sont généralement classés dans la famille des solvants, mais ils peuvent aussi relever de la catégorie des hallucinogènes du fait des effets hallucinatoires qu'engendre leur consommation ». En 2011, un arrêté a entraîné l'interdiction de vente de poppers, en raison de leur toxicité. En juin 2013, le Conseil d'État a annulé cet arrêté, les poppers sont de nouveau autorisés à la vente.

Le terme de **solvant** désigne une gamme de produits de synthèse variés : colles, solvants, détachants, vernis, dérivés du pétrole, etc... Inhalés, ces produits provoquent des distorsions auditives et visuelles. Les principes actifs les plus connus sont l'éther, le trichloréthylène et l'acétone. Fortement neurotoxiques, les solvants sont utilisés de manière détournée, par les adolescents le plus souvent, car ils sont d'accès facile et de prix très bas.

Le **protoxyde d'azote**, présenté sous forme gazeuse à l'intérieur d'un ballon, est utilisé en thérapeutique pour ses propriétés anesthésiques et analgésiques. Ce gaz a, par ailleurs, des effets excitants et euphorisants.

Les faits marquants pour l'année 2016

L'usage de poppers

Très peu d'observation concernant les poppers sont relevées. Les consommations semblent être circonscrites à un public jeune en contexte festif ou bien au public gay en contexte sexuel : « *Poppers, des expérimentations chez les jeunes* » (Qualy festif) ; « *Poppers, c'est culturel chez les HSH (...) sinon un peu de consommation en festif* » (Questionnaire bas seuil). Le poppers n'est pas un produit qui sera recherché. Par contre, si l'occasion se présente, les personnes n'hésiteront pas, semblant apprécier les effets fugaces et le côté redynamisant du poppers (« *Un coup un petit coup de poppers et ça repart* », Qualy festif) : « *Poppers, tu sens que c'est le petit truc en plus (...) dès que quelqu'un a du poppers tu entends "ha tu as du poppers... je peux en avoir ?". C'est la fève dans le gâteau, tu en as pas tu t'en fout, tu en as t'es content, c'est le petit nounours en chocolat de la soirée (...)* »

c'est le petit truc qui fait marrer, apprécié, pas cher. Mais qui entraîne quand même un mal de crâne » (Qualy festif).

L'usage de solvant

Aucune observation n'a été produite cette année sur l'usage détourné de ce produit.

L'usage de protoxyde d'azote et autres inhalants

Les consommations de protoxyde d'azote continuent à avoir une plus grande visibilité sur l'espace festif alternatif, et ce depuis trois ans maintenant : *« C'est une constance mais c'est plus cette année. En 2015, on a commencé à le revoir parce qu'on ne le voyait plus du tout, en 2015 c'était sur quelques endroits, en 2016 sur chaque teuf, tu as un monsieur ballon. Ils ne se cachent pas » ; « C'est bien revenu en teuf, avec des ballons. Même les grandes bonbonnes reviennent » (Qualy festif).* Les effets à court terme du protoxyde d'azote sont rapides et fugaces. Les premiers signes interviennent au bout de 15 à 30 secondes après absorption et se terminent au bout de 2 à 3 minutes. En outre, le protoxyde d'azote permet de potentialiser ou de moduler les effets d'autres produits consommés (*« Les quantités consommées peuvent être impressionnantes »*, usager de l'espace festif). Concernant l'accessibilité au produit, des « vendeurs » n'hésitent pas à venir sur site, équipés de grandes bonbonnes et délivrent des ballons à la demande. D'autres encore utilisent les cartouches de gaz pour les siphons de cuisine : *« On a vu aussi des scènes de vente où les mecs, ils ont carrément les bonbonnes industrielles devant les murs de son, de temps en temps ils en gonflent un, c'est un truc qui n'est même pas caché. Le ballon c'est un euro. On retrouve aussi très souvent les capsules de gaz pour chantilly » (Qualy festif).* Concernant les bonbonnes industrielles, il est difficile de dire comment les personnes ont pu en faire l'acquisition.

Pour terminer avec l'usage de solvant, quelques éléments ont été relevés auprès du public lycéen, des consommation de bombe d'air sec (Note ethno urbain). Il s'agit de bombe aérosol dont l'utilisation normale est le dépoussiérage des appareils informatiques. Ces bombes utilisent le protoxyde d'azote comme gaz propulseur. En termes de risque sanitaire, ce type d'usage, l'inhalation de gaz n'est pas anodin : *« Quand on inhale, c'est des gaz un peu lourds donc ils vont prendre la place de l'oxygène, c'est de la simple physique, ça diminue la concentration en oxygène quand on inhale, sachant que si ça arrive jusqu'au bronchioles, ils vont rester au fond et ils vont faire barrage... ça créé une sorte d'hypoxémie, un manque d'oxygène qui serait à l'origine des sensations recherchées, le deuxième risque, dans certaines conditions chez certaines personnes, ça provoque des troubles du rythme cardiaque, et là ils peuvent mourir ou bien ils ont un état de mort apparente » (GF Socio-sanitaire).*

Le dispositif TREND national et local

Pour remplir sa mission d'observation, le dispositif TREND national s'appuie en premier lieu sur un réseau de huit coordinations locales (Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Metz, Paris, **Rennes**, Toulouse) dotées d'une stratégie commune de collecte et d'analyse de l'information. Les outils de recueil utilisés sont essentiellement qualitatifs : observations ethnographiques menées en continu ; questionnaires qualitatifs destinés aux structures ou associations en contact avec les usagers de drogues ; groupes focaux (« sanitaires », « application de la loi »), qui visent à dresser des diagnostics rapides de la situation avec des professionnels du champ. Les données locales à partir desquelles cette synthèse est rédigée sont issues d'un recueil spécifique au dispositif TREND, coordonné par l'association Liberté Couleurs.